

OEUVRES
DE
CRÉBILLON.

TOME III.

Se ren I

Qd ei Placuerint, Placet, quod Maliqui n i

OEUVRES
DE
CRÉBILLON.

~~~~~  
TOME TROISIEME.



PARIS.

IMPRIMERIE DE P DIDOT L'AINL.

M DCCCXII



# PYRRHUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

LE 29 AVRIL 1726

## ACTEURS

PYRRHUS, roi d'Épire, élevé sous le nom d'Hélénus, fils de Glaucias

GLAUCIAS, roi d'Illyrie

NÉOPTOLÈME, usurpateur de l'Épire, prince du sang de Pyrrhus.

ILLYRUS, fils de Glaucias.

ÉRICIE, fille de Néoptolème

ANDROCLIDE, officier des armées de Glaucias, et sujet de Pyrrhus.

CYNÉAS, confident de Pyrrhus

ISMENE, confidente d'Éricie.

GARDES

SUITE.

La scène est à Byzance dans le palais de Lysimachus.







*Pyrrhus est à la*

*Pyrrhus est à la*

Frappe voila Pyrrhus

# PYRRHUS,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCENE PREMIERE. .

GLAUCIAS

Vous, à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,  
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des asiles,  
Que le soin de vous plaine et de vous imiter  
Contre un roi généreux semble encore irriter,  
Si les pleurs que j'oppose à vos décrets terribles,  
Si ma juste douleur vous éprouve inflexibles,  
Du moins ne laissez pas succomber ma vertu  
Sous les divers transports dont je suis combattu  
Glaucias ne peut-il, sans cesser d'être pere,  
Soutenir de son rang l'auguste caractère?  
O mon fils! cher espoir, malheureux Illyrus,  
Faut-il livrer ta tête, ou celle de Pyrrhus?

Voici le jour fatal qui veut que je décide  
Entre l'ami parjure et le père homicide  
Il ne m'est plus permis d'accorder dans mon cœur  
Les droits de la nature avec ceux de l'honneur  
L'une attend tout de moi, ma foi doit tout à l'autre.

- J'ai rempli mon devoir, dieux, remplissez le vôtre  
Vous fûtes les garants des serments que je fis,  
Sauvez-moi du parjure, ou me rendez mon fils.  
Barbare Cassander, traître Néoptolème,  
Est-ce à vous que je dois livrer la vertu même?  
Frappez, dieux tout-puissants, c'est assez protéger  
Deux tyrans dont la foudre auroit dû me venger  
Laissez-vous Pyrrhus, votre plus digne ouvrage,  
En proie aux noirs projets de leur jalouse rage?  
Est-ce un crime pour lui que d'avoir mérité  
De jouir, comme vous, de l'immortalité?  
Et n'est-ce point assez qu'une main parricide  
Ait terminé les jours de l'illustre Aécide?  
Abandonnerez-vous son fils infortuné  
Au malheur qui poursuit le sang dont il est né?  
Non, il ne mourra point, le mien en vain l'ordonne  
Je dois tout à Pyrrhus, ma gloire, ma couronne,  
Et la vie, et, pour dire encor plus pour un roi,  
Je lui dois d'un ami le secours et la foi  
Il ne l'éprouvera léger ni perfide,

. SCENE II.

ANDROCLIDE, GLAUCIAS

GLAUCIAS

Mais qu'est-ce que je vois ? n'est-ce point Androclide ?  
Eh ! que viens-tu chercher dans ces funestes lieux,  
Près d'un roi le jouet du sort injurieux ?

ANDROCLIDE

Seigneur, un sort plus doux n'a pas servi le zèle  
D'un sujet malheureux, et cependant fidele,  
Peu digne des honneurs dont il fut revêtu,  
Capitaine sans gloire, et soldat sans vertu,  
Que l'Illyrie a vu de retraite en retraite  
Mendier des secours garants de sa défaite,  
Réduit à déclarer la honte et le malheur  
D'un combat dont un autre a remporté l'honneur  
Cassander m'a vaincu, sa fureur et ma fuite  
N'ont laissé qu'un bûcher dans l'Épire détruite  
Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus,  
Tout ce que j'avois fait en faveur de Pyrrhus,  
A suivi le succès d'une lâche victoire,  
Que le tyran obtint et poursuivit sans gloire,  
Et, pour comble de maux, seigneur, je vous revoi  
Parmi des ennemis sans honneur et sans foi

Puis-je, sans succomber à ma frayeur extrême,  
 Voir le roi d'Illyrie avec Néoptolème?

GLAUCIAS.

Calme le vain effroi dont ton cœur est saisi,  
 Un intérêt plus grand doit le toucher ici.  
 Mes pertes, mes périls n'ont rien d'assez terrible  
 Pour un roi que l'honneur éprouve seul sensible  
 Tu ne sais pas encor jusqu'où va mon malheur  
 Apprends tout. Mais, avant que de t'ouvrir mon cœur,  
 Prends garde si quelqu'un ne pourroit nous entendre.  
 Pyrrhus avec le jour près de moi doit se rendre  
 Le soleil va bientôt se montrer à nos yeux,  
 Et c'est Pyrrhus sur-tout que je crains en ces lieux

ANDROCLIDE.

Vous me parlez toujours d'un roi que je révere.  
 Vous savez à quel point je fus chéri du pere  
 Lorsque Néoptolème, armé contre ses jours,  
 Par un noir parricide en eut tranché le cours,  
 Vous savez que c'est moi qui, trompant le perfide,  
 Sauvai de sa fureur les enfants d'Aëacide  
 Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau,  
 Qui, pour lui, sans vos soins, eût été son tombeau  
 Pénétré des malheurs qui l'avoient poursuivie,  
 Vous jurâtes, seigneur, de défendre sa vie  
 Mais depuis que Pyrrhus est en votre pouvoir  
 Il ne m'a pas été permis de le revoir,

Et c'est des immortels le seul bien que j'implore

GLAUCIAS

Tu l'as vu mille fois, tu vas le voir encore  
 Tes yeux peuvent-ils bien se méprendre a Pyrrhus?  
 Quoi! tu peux méconnoître, en voyant Hélénius,  
 La majesté des traits du redoutable Achille,  
 Sa fierté, sa valeur, son courage indocile,  
 Un héros, en un mot, si digne de celui  
 Dont le nom seul encor fait trembler aujourd'hui,  
 Qui n'a point démenti le sang qui l'a fait naître  
 (Il en est digne autant qu'un mortel le peut être),  
 Qui reçut dans son cœur, avec le sang des dieux,  
 Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux,  
 Qui fit à l'univers, dès l'âge le plus tendre,  
 Par un nouvel Achille oublier Alexandre!  
 Du nom de ses aïeux s'il n'est pas informé,  
 Son grand cœur se sent bien du sang qui l'a formé.  
 Il passe pour mon fils, et ma tendresse extrême  
 Redouble chaque jour pour cet autre moi-même.  
 Mais, hélas! que lui sert ma funeste amitié,  
 Quand les dieux et le sort sont pour lui sans pitié?

ANDROCLIDE

J'ai toujours soupçonné, malgré votre silence,  
 Que Pyrrhus, en secret élevé dès l'enfance,  
 Sous le nom d'Hélénius cachoit dans votre fils  
 Le précieux dépôt que je vous ai remis

Mais, seigneur, quel péril si pressant le menace,  
 Lui dont tout l'univers craint le bras et l'audace?  
 Pyrrhus est-il de ceux pour qui l'on doit trembler?

GLAUCIAS.

Le coup est cependant tout prêt à l'accabler  
 Tu sais, lorsqu'Hélénus eut reconquis l'Épire,  
 Qui fut de ses aïeux le légitime empire  
 Que je te confiai le soin de conserver  
 Ces états qu'en secret j'avois fait soulever,  
 Et dont enfin je fis sortir Néoptolème  
 Hélénus, n'écoutant que son ardeur extrême,  
 Poursuivit l'inhumain qui fuyoit devant lui  
 Cassander le reçut, et devint son appui,  
 Cassander, de tout temps ennemi de d'AÉacide,  
 Armé pour soutenir son ami parricide  
 Mais ils crurent en vain arrêter le vainqueur;  
 Hélénus remplit tout de carnage et d'horreur,  
 Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie  
 Lieu fatal! jour funeste au repos de ma vie!  
 Hélénus, plein d'ardeur et l'œil étincelant,  
 N'avoit jamais paru ni plus fier ni plus grand  
 Mais s'il fit voir alors Achille formidable,  
 Il ne nous fit pas voir Achille invulnérable  
 Il fut blessé. Mon fils, jaloux de sa valeur,  
 Crut pouvoir par lui seul réparer ce malheur,  
 Et poursuivre sans crainte une sûre victoire

Dont Hélénius devoit s'attribuer la gloire,  
 Mais ce fut pour servir de triomphe au vainqueur,  
 Il fut défait et pris Juge de ma douleur  
 Quand je vis Illyrus tomber en la puissance  
 De ceux qu'au désespoir réduisoit ma vengeance  
 A peine je rendis un reste de combat  
 Hélénius languissoit, et manquoit au soldat,  
 Qui, l'ayant vu couvert de sang et de poussière,  
 Et croyant qu'il touchoit à son heure dernière,  
 Malgré mes vains efforts pla de toutes parts,  
 Et je me crus enfin, après mille hasards,  
 Trop heureux de pouvoir regagner l'Illyrie,  
 Moi qui me préparois à conquérir l'Asie,

ANDROCLIDE

L'état ou j'ai trouvé votre peuple réduit  
 De ce cruel revers ne m'a que trop instruit,  
 Mais quel que soit ici le sort qui le menace,  
 Vous pouvez d'Illyrus réparer la disgrâce  
 Seigneur, dès qu'Hélénius survit à ce malheur,  
 Quelle perte pourroit étonner votre cœur?  
 Je ne vois point encor ce que vous devez craindre,

GLAUCIAS

Ecoute, et tu verras si mon sort est à plaindre  
 Néoptolème, enflé de ses heureux succès,  
 Prétend s'en assurer le fruit par une paix  
 Il sait que Pyrrhus vit, et que j'en suis le maître;



Que son intérêt seul m'arme contre le traître  
Il m'a fait proposer de lui livrer Pyrrhus,  
Qu'il mettoit à ce prix le salut d'Illyrus,  
Mais que, pour épargner mon honneur et ma gloire,  
Et ne me point souiller d'une action si noire  
Qui décréditeroit et mon nom et ma foi  
Cet article seroit entre lui seul et moi.  
Dans ce cruel séjour voilà ce qui m'amène  
Lysimachus, qui veut terminer notre haine,  
S'est de lui-même offert pour garant du traité  
Néoptolême et moi nous l'avons accepté,  
Tous deux depuis huit jours dans les murs de Byzance,  
Nous nous sommes tous deux remis en sa puissance  
Enfin Lysimachus, garant de notre paix,  
A de soldats sans nombre investi ce palais,  
Nul n'en sauroit sortir sans un ordre suprême  
Qui vienne de ma part ou de Néoptolême,  
Qu'on laisse cependant disposer de mon fils  
Mais le barbare y met un trop indigne prix.  
Il veut plus, il prétend s'unir à ma famille,  
Fier du penchant qu'il voit en mon fils pour sa fille,  
Il prétend qu'elle soit le lien d'une paix  
Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.  
Non, je ne puis souffrir qu'une si belle vie  
Serre les nœuds sanglants de l'hymen d'Éricie,  
Et ce même Pyrrhus met au rang de ses dieux

L'objet qui de son sang est le prix odieux.

ANDROCLIDE.

Pourquoi l'amenez-vous en ce séjour funeste ?

Quels sont donc vos desseins ? et quel espoir vous reste ?

GLAUCIAS

Que veux-tu que je fasse ? on me retient mon fils,

Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis

Néoptolème a craint que, fier de mon absence,

Ce héros n'entreprît de surprendre Byzance,

Enfin il a voulu qu'il me suivît ici.

Mais je mourrois plutôt Taisons-nous, le voici.

Garde-toi bien sur-tout de lui faire connoître

Quel péril le menace, et quel sang l'a fait naître.

Va, ne t'éloigne point de cet appartement

### SCÈNE III.

GLAUCIAS, HELENUS, CYNÉAS

HELENUS, à Cynéas.

Allez, cher Cynéas, laissez-nous un moment.

## SCÈNE IV

HÉLÉNUS, GLAUCIAS

GLAUCIAS.

Approchez, Héliénus, venez, fils magnanime,  
 Unique espoir d'un roi que le destin opprime  
 Voici le jour cruel marqué par sa fureur  
 Pour éclairer<sup>κ</sup> ma honte, ou me percer le cœur  
 Il faut livrer Pyrrhus, ou perdre votre frère,  
 Et je ne puis livrer qu'une tête bien chère.

HÉLÉNUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,  
 Ni prononcer, seigneur, sur le sort d'Illyrie  
 Je vois que tous les deux vous tiennent en balance,  
 Et je dois sur tous deux observer le silence.  
 L'un ne m'est pas connu, mais il a votre foi,  
 L'autre doit m'être cher, mais doit être mon roi,  
 Et je ne puis servir ni perdre l'un ou l'autre  
 Sans trahir mon honneur ou sans blesser le vôtre,  
 Sans me rendre, seigneur, suspect d'ambition,  
 Ou sans vous conseiller une indigne action.  
 Un roi né généreux, un père né sensible  
 Peut lui seul prononcer sur un choix si terrible,  
 Où l'honneur et le sang doivent seuls vous guider,

Où le pere et l'amî doivent seuls décider  
 Daignez me dispenser d'en dire davantage  
 Sur ces combats affreux où votre cœur s'engage  
 Seigneur, dès qu'il s'agit de si grands intérêts,  
 Hélénus craint sui-tout les reproches secrets  
 J'avoûrai cependant que ce Pyrrhus m'étonne.  
 Est-il digne des soins qu'un si grand roi se donne?  
 Vous faites tout pour lui, que fait-il donc pour vous?  
 Et quel déguisement le cache parmi nous?  
 Peut-il être, en ces lieux, si voisin d'un perfide,  
 Sans le sacrifier aux mânes d'Aleacide,  
 Sans faire pour mon frere un généreux effort?  
 Un descendant d'Achille a-t-il peur de la mort?

GLAUCIAS

Mon fils, n'insultez point au malheur qui l'opprime:  
 Pyrrhus n'en est pas moins digne de nôtre estime  
 Dans l'état où je suis pourroit-il me venger  
 Sans mettre mon honneur et mes jours en danger?  
 Le fier Lysimachus nous tient tous pour otages,  
 Mais ma foi suffisoit sans ces précieux gages  
 Mon ennemi lui-même ose s'y confier,  
 Sûr qu'à sa foi mon cœur sait tout sacrifier  
 Adieu je vais revoir ce tyran que j'abhorre,  
 Le fléchir, s'il se peut, ou le tenter encoré.  
 Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus et mon fils!  
 Mon cœur pour les sauver ne connoît point de prix.

## SCENE V.

## HÉLENUS

O roi trop vertueux ! un exemple si rare  
 Puisse-t-il désarmer un ennemi barbare,  
 Et servir de leçon aux rois peu généreux  
 A ne pas délaisser leurs amis malheureux !  
 Hélas ! que je vous plains, et que je vous admire !  
 Sentimens de vertu que la pitié m'inspire,  
 Mon frère peut périr, mon frère est mon rival  
 Ne vous devrois-je point à mon amour fatal ?  
 Ah ! n'est-ce point à lui que l'honneur sacrifie ?  
 Mon frère aime que moi brûle pour Éricie.  
 Prends garde qu'en ton cœur, trop sensible Héléus,  
 Éricie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus,  
 Fais-toi d'autres vertus dont le choix légitime  
 N'offre point avec lui l'apparence du crime.  
 Quand du moindre intérêt le cœur est combattu,  
 Sa générosité n'est plus une vertu.  
 Mon frère est dans les fers d'un ennemi perfide,  
 Monstre nourri de sang, et de meurtres avide,  
 Voilà ce qui me doit parler pour Illyrus.  
 Laissons aux dieux le soin du malheureux Pyrrhus,

ACTE I, SCENE V.

Trop de pitié pour lui me touche et m'intéresse  
J'entends du bruit on vient

SCENE VI.

HELÉNUS, ÉRICIE, ISMENE.

HELÉNUS

O ciel ! c'est la princesse !

( à Éricie )

Madame, eh ! quel bonheur vous présente à mes yeux,  
Lorsqu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux ?  
Puisse cet heureux jour confirmer l'avantage  
Que me fait espérer un si charmant présage !

ÉRICIE

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux,  
Seigneur, bientôt la paix régneroit entre nous  
J'allois offrir aux dieux les vœux les plus sincères,  
Les prier de fléchi la haine de nos peres

HELÉNUS

Le vôtre avec la paix offre ici votre main,  
Mais, hélas ! qu'il en fait un présent inhumain !  
Juste ciel ! se peut-il que d'un objet si rare  
Une aveugle fureur fasse un présent barbare,

Et que ce même hymen, qui combleroit vos vœux,  
Soit devenu le prix du sang d'un malheureux !

ÉPIQUE.

Seigneur, y le ce présent j'ignore le mystère,  
Et ne m'en charge point des secrets de mon père  
Mais, s'il faut sans détour s'expliquer avec vous,  
La paix n'est pas l'objet de vos vœux les plus doux,  
Votre cœur, éloyé dans le sein des alarmes,  
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes  
Le sang, les cris, les pleurs, cent peuples gémissants,  
Voilà pour vos pareils les objets ravissants  
Votre nom n'a-t-il pas assez rempli la terre ?  
Qu'a-t-il besoin encor des horreurs de la guerre ?  
Mon père offre la paix, votre frère y consent ;  
Elle trouve en vous seul un obstacle puissant  
Votre haine pour nous éclate en ma présence,  
Sans daigner un moment se contraindre au silence.  
Je vois qu'en vain mon père espéroit aujourd'hui  
Vous trouver pour la paix de concert avec lui  
Ne me déguisez point ce qu'il en doit attendre,  
Du moins accordez-lui la grace de l'entendre  
Ce prince vous demande un moment d'entretien,  
J'ose vous en prier : Vous ne répondez rien !  
Seigneur vous frémissez au seul nom de mon père !  
Ah ! je n'exigeais pas un aveu plus sincère

HILTIUS

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur,  
Madame, je sens trop à qui j'en dois l'aigreur.  
Je vois que pour la paix le vôtre s'intéresse,  
Et je crois entrevoir le motif qui le presse  
Illyrus, avec vous de conceit pour la paix,  
A remis en vos mains de si chers intérêts,  
Mais la guerre pour moi peut seule avoir des charmes,  
Et je ne me nourris que de sang et de larmes.  
Je suis un furieux que rien ne peut toucher.  
Ah, madame ! est-ce à vous de me le reprocher ?  
Si j'étois moins suspect de traverser mon frère,  
Vous m'accuseriez moins de haïr votre père.  
Je ne vous nîrai pas que peut-être sans vous  
Rien n'eût pu le soustraire à mon juste courroux,  
Que ce même palais, notre commun asile,  
N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile.  
Mais peut-il avec vous craindre des ennemis ?  
Les plus fiers ne sont pas ici les moins soumis,  
Les cœurs nourris de sang et de projets terribles  
N'ont pas toujours été les cœurs les moins sensibles.  
Le mien éprouve enfin que les plus grands hasards  
Ne se trouvent pas tous sur les traces de Mars.  
Dès mes plus jeunes ans enchaîné par la gloire,  
Je n'ai connu d'autels que ceux de la victoire,



Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur  
Qui ne dût à la fin redouter un vainqueur

ÉRICIE

A cet ayeul si prompt, j'ai dû si peu m'attendre  
Que l'étonnement seul m'a forcée à l'entendre.  
Mon pere est en ces lieux, seigneur, c'est avec lui  
Qu'il falloit sur ce point s'expliquer aujourd'hui  
Je sais pour vos vertus jusqu'où va son estime,  
Et la mienne jamais ne fut plus légitime.  
Ainsi, loin d'affecter cet orgueil éclatant  
Dont la fierte s'honore et le cœur se repent,  
J'avoûrai sans détour que j'ancraint votre haine,  
Et ne vous ai point vu notre ennemi sans peine,  
Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux  
Qu'on peut voir des mortels aussi grands que les dieux,  
Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexible  
Pourroit les souhaiter pour devenir sensible  
Mais, malgré cet aveu que j'ai cru vous devoir,  
L'estime est le seul bien qui soit en mon pouvoir,  
Si votre amour ne peut se soumettre au silence,  
Songez qu'il lui vaudroit mieux perdre sa confiance.  
Mon pere veut vous voir quels que soient ses desseins,  
Vous savez peu fléchir, seigneur, et je vous crains.  
Daignez vous souvenir que ce prince est mon pere,  
Qu'il m'est cher encor plus que je ne lui suis chere,  
Que jamais de son rang on ne fut plus jaloux.

Tout dépend de l'accueil qu'il recevra de vous  
Je crois après ce mot n'avoir rien à vous dire,  
J'en ai même trop dit s'il ne peut vous suffire

SCENE VII.

HÉLENUS

O ciel ! en quel état me trouvé-je réduit !  
Cher espoir d'un amour qui m'avez trop séduit,  
Vous m'offrez vainement la princesse que j'aime,  
Mon cœur oublia tout devant Neoptolême  
Qui ? lui, m'entretenir ! eh ! que veut-il de moi ?  
Je ne sentis jamais tant d'horreur ni d'effroi  
J'abhörre ce tyran, et son aspect sinistre  
L'emporte dans mon cœur sur l'amour qui le touche  
N'importe, il faut le voir, n'allons point en vain  
Hasarder le succès d'un malheureux amour,  
Quels que soient les transports dont mon ame est sa  
Je sens que les plus grands sont tous pour Efficie.  
Mais Illyrus paroît, sortons

PIRTHUS

SCÈNE VIII

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES

ILLYRUS

Prince, un moment.

J'ai besoin avec vous d'un éclaircissement.

(à ses gardes)

Gardes, éloignez vous Répondre moi, mon frere,  
Puis-je avec vous ici m'expliquer sans mystere?

HÉLÉNUS

Oui, seigneur, vous pouvez parler en liberté.

ILLYRUS

Calmez donc les soupçons dont je suis agité.

Avec empressement vous cherchez Ercio,

Et je ne puis souffrir vos soins sans jalousie.

Vous savez que je l'aime, et vous n'ignorez pas

Que l'hymen à mon sort doit unir tant d'appas.

Avec elle en ces lieux que faisiez-vous encore?

Parlez.

HÉLÉNUS

Je lui disais, seigneur, que je l'adore

ILLYRUS

Hélénus songez-vous que vous parlez à moi

Et qu'Illyrus un jour doit être votre loi?

## ACTE I, SCÈNE VII

HÉLÉNUS

Je vous obéirai quand vous serez mon maître,  
Si le destin m'abaisse au point d'en reconnoître.  
Jusque-là mon amour craint peu votre pouvoir.  
Je sais jusqu'où s'étend la règle du devoir.  
Mais, j'ignore, seigneur, ces tristes sacrifices  
Qui font gémir un cœur en d'éternels supplices;  
Le mien, qui ne connoît ni crainte ni détour,  
Regarde d'un même œil et la guerre et l'amour.  
Sans le péril affreux dont le sort vous menace,  
Vous verriez sur ce point jusqu'où va mon audace,  
Mais Hélénius, sensible autant que généreux,  
N'a jamais su, seigneur, braver les malheureux.  
Si l'amour vous lyroit le cœur de la princesse,  
Ma fierté suffiroit pour bannir ma tendresse,  
Mais si l'amour aussi daigne me l'accorder,  
Jusqu'au dernier soupir je saurai le garder.  
Adieu, seigneur

## SCÈNE IX.

ILLYRUS, GARDES

ILLYRUS

Ingrat, d'un orgueil qui m'offense  
Je te ferai sentir jusqu'où va l'impuissance

PIRRHUS

Illyrus, tu le vois, ce n'est plus un secret,  
 On ose t'avouer ton amour indiscret,  
 Et l'on te brave encore! Ah! ma pètte est jurée,  
 Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit assurée  
 Glaucias abandonné un fils infortuné,  
 Qu'on ne braverait pas s'il n'étoit condamné.  
 On me voit dans les fers avec indifférence,  
 On n'a pour mon rival que de la déférence  
 Glaucias a mes yeux le nomme son appui  
 C'est son filien tutélaire enfin c'est tout pour lui  
 Cependant si j'en crois ma juste défiance,  
 Mon père a de ce fils supposé la naissance:  
 Le mystère profond qu'il me fait de Pyrrhus,  
 Un respect qu'il ne peut cacher pour Hélénus,  
 Et sur ce point, malgré sa prévoyance extrême,  
 Quelques mots échappés à Glaucias lui-même,  
 M'éclaircissent que trop ses funestes secrets  
 Hélénus, tu n'es pas ce que tu nous parois,  
 Je vois que c'est à toi que l'on me sacrifie  
 Et je pourrais d'un mot mettre au hasard ta vie  
 Mais un trait si perfide est indigne de moi,  
 Et je veux être encor plus généreux que toi.  
 Puisqu'on m'en a permis, allons trouver ton père  
 De ses délais enfin je perçai le mystère,  
 Mais sans nous prévaloir de son secret fatal,



# ACTE SECOND

## SCENE PREMIERE

NEOPTOLÈME, ÉRICIÈ.

NEOPTOLÈME

Vous ne m'apprenez rien de cette vive ardeur  
 Que je n'eusse déjà pénétré dans son cœur  
 Je n'ai vu qu'une fois ce guerrier invincible  
 Qu'on dit par-tout ailleurs si fier et si terrible,  
 Mais à votre aspect seul, ma fille, aussi soumis  
 Qu'il paroit redoutable à tous ses ennemis.  
 Ainsi sur cet amour, que je prévois sincère,  
 J'ai vais vous découvrir mon âme tout entière  
 Je regne, mais combien m'a coûté ce haut rang!  
 Et tu es-ce enfin qu'un sceptre encor souillé de sang  
 Prétexte à mes sujets de recourir aux armes,  
 Source pour moi d'ennuis, de remords et d'alarmes.  
 Illyrie est vaillant, mais il n'est que soldat,  
 Et la seule valeur défend mal un état.

Héritier d'un grand roi, trop puissant, qui peut-être,  
 Au lieu d'un défenseur, me donneroit un maître,  
 J'ai besoin d'un héros qui, tenant tout de moi,  
 Trouve en mes intérêts de quoi veiller pour soi.  
 Hélénus, à la fois soldat et capitaine,  
 N'attend que du destin la grandeur souveraine;  
 En l'unissant a vous par un sacré lien,  
 Je m'en fais pour moi-même un éternel soutien  
 Il est né généreux, et sa reconnaissance  
 Ne m'envira jamais la suprême puissance  
 Voilà le successeur que je me suis choisi,  
 Et c'est pour l'en presser que je l'attends ici.  
 D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager son père  
 A sacrifier tout à ma juste colère?  
 Ghéni de Glaucias, c'est le seul Hélénus  
 Qui pourra le forcer a me livrer Pyrrhus

ÉRICIE

Seigneur, sur ses projets, qu'un grand roi lui confie;  
 Daignera-t-il entendre un moment Éricie?  
 Je n'examine point quel sera mon époux,  
 Son choix, vous le savez, ne depend que de vous.  
 Ainsi j'obéirai. Ce qui me reste a dire,  
 C'est votre gloire ici qui seule me l'inspire.  
 D'un cœur rempli pour vous d'amour et de respect,  
 Quel sentiment, seigneur pourroit être suspect?  
 Souffrez que, m'élevant jusqu'à Néoptolême,



J'aillè, sans l'offenser, le chercher dans lui même  
 C'est l'univers entier qui parle par ma voix,  
 J'ose l'interpréter pour la première fois.  
 Vous vous êtes vengé, le meurtre d'Alcide  
 Pour tout autre qu'un roi seroit un parricide  
 Mais, si vous répandez le reste infortuné  
 De ce sang que les dieux vous ont abandonné,  
 Les intérêts d'état, le trône, et ses maximes,  
 La politique enfin, voile de tant de crimes,  
 Ne seront désormais que de faibles garants  
 Pour vous sauver des noms qu'on prodigue aux tyrans.  
 Quand même à vos desirs son fils pourroit souscrire,  
 Glaucias voudra-t-il qu'il regne sur l'Épire  
 Que du sang de Pyrrhus, il achete ma main,  
 D'un sang que deux grands rois redemandent en vain,  
 Lui qui, pour conserver une tête si chère,  
 Semble avoir étouffé les sentiments d'un père?  
 Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélenas,  
 Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus?  
 Laissez vivre, seigneur un prince dont la vie  
 D'aucun malheur pour vous ne peut être suivie.  
 Alcide, ennemi des princes de son sang,  
 Vous força, malgré vous, de lui percer le flanc.  
 Si sa mort fut pour vous un crime involontaire,  
 Que son inimitié vous rendit nécessaire,  
 Il salue de son fils, qui peut seul l'exprimer,

ACTE II, SCENE I.

Plus nécessaire encor, doit vous justifier.  
Et vous vous attachez a la seule victime  
Qui pouvoit expier ou consommer le crime!

NÉOPTOLÈME

Tant que Pyrrhus vivra, mes sujets ennemis,  
A ce funeste nom, se croiront tout permis;  
Et le fier Hélénus, fût-il plus grand encore,  
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.  
Les dieux, en me livrant le superbe Illyrus,  
Ont prononcé l'arrêt du malheureux Pyrrhus.  
Il m'a fait trop trembler; il est temps qu'il périsse.  
Glaucias m'en refuse en vain le sacrifice,  
Je ne peux qu'à ce prix arrêter ses projets,  
Et fixer entre nous une constante paix.  
Son cœur en gémit, mais votre hymen, ma fille,  
Unissant pour jamais l'une et l'autre famille,  
Calmera la douleur d'un roi trop généreux,  
Qui peut, par cet hymen, rendre Hélénus heureux.  
Que Glaucias y soit favorable ou contraire,  
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.  
Que l'univers alors éclate contre moi,  
Un crime nécessaire est pour nous une loi.  
Voulez-vous qu'écoutant un discours téméraire  
J'asservisse le sceptre aux erreurs du vulgaire?  
Heureux qu'à notre égard son imbécillité  
Nous assure du moins de sa docilité!

J'aillè, sans l'offenser, le chercher dans lui même.  
 C'est l'univers entier qui parle par ma voix,  
 J'ose l'interpréter pour la première fois.  
 Vous vous êtes vengé, le meurtrier d'Alacide  
 Pour tout autre qu'un roi seroit un parricide  
 Mais, si vous n'prenez le reste infortuné  
 De ce sang que les dieux vous ont abandonné,  
 Les intérêts d'état, le trône, et ses maximes,  
 La politique enfin, voile de tant de crimes,  
 Ne seront desormais que de foibles garants  
 Pour vous sauver des noms qu'on prodigue aux tyrans.  
 Quand même à vos desirs son fils pourroit souscrire,  
 Glaucias voudra-t-il qu'il regne sur l'Épire  
 Que du sang de Pyrrhus, il achete à main,  
 D'un sang que deux grands rois redemandoient en vain,  
 Lui qui, pour conserver une tête si chère,  
 Semble avoir étouffé les sentiments d'un père?  
 Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus,  
 Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus?  
 Laissez vivre seigneur un prince dont la vie  
 D'aucun malheur pour vous ne peut être suivie.  
 Alacide, ennemi des princes de son sang,  
 Vous força malgré vous, de lui percer le flanc.  
 Si sa mort fut pour vous un crime involontaire,  
 Que son inimitié vous rendit nécessaire  
 Le sort de son fils, qui peut seul l'expier.

ACTE II, SCÈNE I

Plus nécessaire encoi, doit vous justifier.  
Et vous vous attachez à la seule victime  
Qui pouvoit expier ou consommer le crime!

NÉOPTOLÈME

Tant què Pyrrhus vivra, mes sujets ennemis,  
A ce funeste nom, se croiront tout permis;  
Et le fier Héléus, fût-il plus grand encore,  
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.  
Les dieux, en me livrant le superbe Illyrus,  
Ont prononcé l'arrêt du malheureux Pyrrhus.  
Il m'a fait trop trembler, il est temps qu'il péisse.  
Glaucias m'en refuse en vain le sacrifice,  
Je ne peux qu'à ce prix arrêter ses projets,  
Et fixer entre nous une constante paix.  
Son cœur en gémit, mais votre hymen, ma fille,  
Unissant pour jamais l'une et l'autre famille,  
Calmera la douleur d'un roi trop généreux,  
Qui peut, par cet hymen, rendre Héléus heureux.  
Que Glaucias y soit favorable ou contraire,  
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.  
Que l'univers alors éclatè contre moi,  
Un crime nécessaire est pour nous une loi.  
Voulez-vous qu'écoutant un discours téméraire  
J'asservisse le sceptre aux erreurs du vulgaire?  
Heureux qu'à notre égard son imbécillité

A tout ce qui nous plaît c'est à lui de souscrire.  
 Dès que, sans le troubler, il nous laisse l'empire,  
 I nous lui des discours dont il est si jaloux  
 Ce qu'il fait ses vertus seroit vici pour nous.  
 Le peuple, en ce qui flatte ou choque sa manie,  
 Trouve de la justice ou de la tyrannie  
 Nous ne nous réglons point au gré de ses erreurs,  
 Les Dieux ont leur justice, et le trône a ses mœurs  
 Mais Glaucias paroit, ma fille, allez m'attendre.

## SCENE II

NEOPTOLEME.

n le conduit<sup>9</sup> et que vient il m'apprendr

## SCENE III

GLAUCIAS, NÉOPTOLÈME.

GLAUCIAS.

Seigneur, vous triomphez, Androclide est défait.  
 Je ne sais si sa honte est pour vous un secret,  
 Mais sous vos lois l'Epire est désormais réduite,  
 Cassander l'a soumise, ou plutôt la détruite.  
 Je ne vous cache point les pertes que je fais,

Et je vous viens moi-même annoncer vos succès  
 Le destin vous élève, et le ciel m'humilie,  
 J'ai commandé long-temps, aujourd'hui je supplie  
 Voyons l'usage enfin qu'en nos succès divers  
 Vous ferez du triomphe, et moi de mes revers  
 L'infortuné Pyrrhus n'est plus pour vous à craindre,  
 Sans être trop humain, je crois qu'on peut le plaindre  
 La pitié, sur ce point, dans un cœur irrité,  
 N'a pas même besoin de générosité.  
 J'ai protégé sans fruit ce prince déplorable  
 Tout s'arme contre lui, tout vous est favorable;  
 Mais vous connoissez trop ma constance et ma foi  
 Pour croire que le sort soit au-dessus de moi  
 Je ne vous parle point d'une vaste puissance  
 Qui vous fit si long-temps éprouver ma vengeance,  
 A peine votre cœur se seroit satisfait  
 Que vous savez assez quel en seroit l'effet  
 Réglez donc, puisque ainsi le destin en ordonne,  
 Sans remords et sans droit gardez une couronne  
 Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits,  
 Que je vais cependant consacrer par la paix.  
 Je rends à Cassander la Macédoine entière,  
 Tout ce que j'ai conquis sera votre frontière,  
 Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus,  
 Et je consens enfin à l'hymen d'Illyrus  
 Je fais plus, je promets, seigneur, que votre vie

Jamais, de mon vœu, ne sera possible,  
 Qu'à Pyrrhus je tairai son nom et ses vœux.  
 J'en jure par ce fer, j'en jure par les dieux,  
 J'ai tout dit, répondez.

DIOPHOLIME

Où donc est l'avantage  
 D'une paix dont Pyrrhus ne seroit pas le gagé?  
 N'est vrai que mon sort, seigneur, a bien changé,  
 Mais, pour vous craindre moins, en suis-je plus va?  
 L'Épire en sera-t-elle à mes lois plus soumise?  
 Mes jours plus à couvert d'une lâche entreprise?  
 Si Pyrrhus se connoit, pourra-t-il oublier  
 Que son père fut roi, qu'il eut un meurtrier,  
 Qu'il vit, et qu'entend nous un coup irréparable  
 Dont opposer sans cesse un vengeur au coupable?  
 Malgré les nœuds du sang dont nous sortons tous,  
 Il fallut m'immoler un roi trop soupçonneux.  
 Je ne m'en cache point, si c'est un parricide,  
 On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Æacide.  
 Son trône, après sa mort, étoit le seul abri  
 Que je puisse choisir à mon honneur fletri,  
 Je ne vis qu'un bandeau qui pût sauver ma tête,  
 La force en fit le droit, un meurtre la conquête,  
 Il est vrai, mais combien de trônes sont remplis  
 Par des usurpateurs qui s'y sont établis?  
 Votre seul en fut un, j'en nommerois mille autres.

ACTE II, SCÈNE III 33

Qui n'eurent point regner d'autres droits que les nôtres  
 Quoi qu'il en soit, seigneur, je demande Pyrrhus,  
 Et ne peux qu'à ce prix relâcher Hyltus  
 De vos soins vertueux outre-monts la chimère,  
 Et ressouvenez-vous que vous êtes son père.  
 Que, s'il perit, c'est vous qui le voulez ainsi;  
 Que c'est vous, plus que moi, qui l'immolez ici;  
 Enfin, que c'est vous seul qui m'imposez un crime  
 Que la nécessité va rendre légitime  
 Vous m'entendez, seigneur: adieu point de traités,  
 Si du sang de Pyrrhus vous ne les cimentez

GLAUCIAS

Ah; cruel! arrêtez puisqu'il vous faut un gage,  
 Si c'est peu de ma foi, prenez-moi pour otage,  
 Je suis prêt à vous suivre en ces mêmes climats  
 Où j'ai porté cent fois la flamme et le trépas  
 Si ce n'est pas assez de vous ceder un trône,  
 Prenez encor le mien, et je vous l'abandonne:  
 Mais ne réduisez point un prince vertueux  
 À trahir en Pyrrhus son honneur et ses dieux.  
 Quand je reçus ce prince échappé de vos armes,  
 Son berceau fut long-temps arrosé de mes larmes.  
 Je regardai Pyrrhus comme un présent divin  
 Que le ciel m'ordonnoit de cacher dans mon sein  
 Enfin, Pyrrhus m'est plus que si j'étais son père,  
 Je répondrais aux dieux d'une tête si chère



PIRRHUS

Les sermons les plus saints ont répondu de moi,  
Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi.  
Il n'est fils ni sujets que je ne sacrifie,  
Au soin de conserver sa déplorable vie.

NÉOPTOLÈME

Hé bien ! vous pouvez donc, au sortir de ce lieu,  
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS

Pour dérober ce fils à ta main meurtrière,  
Je me suis abaissé jusques à la prière,  
Mais c'est trop honorer un lâche tel que toi  
Que de lui témoigner le plus léger effroi.  
Te brève-tu surdard, si tu braves ma plainte ?  
Un monstre doit causer plus d'horreur que de crainte.  
Délivre ou perds mon fils, je le laisse à ton choix,  
Et je cours l'embrasser pour la dernière fois.  
Oui, barbare, je vole à cet adieu funeste  
Mais toi, tremble en songeant au vengeur qui m'a re-

SCÈNE IV

NÉOPTOLÈME

Dans quel étonnement laisse-t-il mes esprits ?  
Peut-on jusqu'à ce point abandonner un fils ?  
Est-ce férocité, vertu, devoir, courage ?

ACTE II, SCENE IV. 35

De quel nom appeler ce bizarre assemblage ?  
 Quel oubli de soi-même ! et quel mélange affreux  
 De pere sans tendresse, et d'ami-généreux !  
 Dépouille-t-on ainsi des entrailles de pere ?  
 Quelles sauvages mœurs ! ou plutôt quel mystère !  
 Je l'ai trop admiré sur sa fausse vertu  
 De soins bien différents un pere est combattu  
 Glaucias m'abusoît, et son indifférence  
 Pour un fils sur qui va retomber ma vengeance  
 Me fait voir où mon bras doit adresser ses coups  
 Je reconnois enfin l'objet de mon courroux,  
 Il est entre mes mains le prince d'Illyrie  
 N'est autre que Pyrrhus que l'on me sacrifie.  
 Puis-je en douter encor ?

SCENE V.

HÉLÉNUS, NÉOPTOLÈME

NÉOPTOLÈME, *à part*

Mais je vois Hélénius  
 J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus.

( *à Hélénius* )

Héros dont les exploits font revivre Alexandre,  
 Ou plutôt qui semblez renâître de sa cendre,  
 Oseriez-encore osez faire voir aux humains

# PYRRHUS

Entre prétendre à de plus hauts destins,

Souffrez qu'un ennemi, sorti du sang d'Achille,  
Sang qui n'offrit jamais un hommage servile,  
S'acquitte cependant des innocents tributs  
Que tout cœur généreux doit rendre à vos vertus.  
Le mien, quoique irrité d'une guerre inhumaine,  
Vous partagea long-temps son estime et sa haine.  
Mais l'estime eut toujours de quoi la surpasser,  
Et ce que l'une a fait, l'autre vint l'effacer.  
J'ai proposé la paix, et la main d'Éricie,  
Je l'ai moi-même offerte au prince d'Ilyrie.

Pouvois-je présomir que ses foibles attraits,  
D'un triomphe plus beau comblant tous mes souhaits,  
Subjugeroient, seigneur, un guerrier intrépide,  
Qui de nouveaux lauriers paroît toujours avide?  
C'est à lui que je parle, et je n'ai pas besoin  
De rappeler ses traits et son nom de plus loin.  
Daignez me confirmer un amour qui me flatte.  
Les moments nous sont chers, qu'un cet amour cède,  
Seigneur, c'est un aveu que j'exige de vous;  
Et je n'en puis entendre un qui me soit plus doux.

# HELENEUS

Les charmes d'Éricie, et tout ce qu'elle inspire,  
En disent plus, seigneur, que je n'en pourrois dire,  
Heureux si les vertus dont vous m'avez flatté  
Lui paroissent d'un prix digne de sa beauté!

Il est vrai que je l'aime, et n'en fais point mystère;  
J'ai eu même devoir l'avouer à mon frère.  
Mais Glaucias l'ignore; et du don de ma foi  
Je ne puis disposer sans l'aveu de mon roi.  
Mon cœur, indépendant du pouvoir arbitraire,  
Se livre sans contrainte à ce qui peut lui plaire,  
Mais cette liberté n'étend pas son pouvoir  
Jusqu'à braver les lois d'un trop juste devoir.  
Je fais gloire du mien, et jamais pour un père  
Amour ne fut plus grand, ni respect plus sincère,  
Mais c'est moins en sujet que je lui suis soumis  
Que par des sentiments qui sont plus que d'un fils.

## NEOPTOLÈME

S'il est vrai qu'Hélénus brûle pour Éricie,  
Prince, je réponds d'elle et du roi d'Illyrie.  
Glaucias vous chérit, et verra sans regret  
Le choix que mon estime et votre amour ont fait.  
Quel successeur plus grand et plus digne d'Achille  
Pouvois-je présenter à l'Épire indocile?  
Qu'il m'est doux de pouvoir, en couronnant vos feux,  
Rendre à la fois ma fille et mes sujets heureux!

## HELENUS

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine.  
Glaucias à la paix peut immoler sa haine,  
Mais ne souffrira point que je sois possesseur  
D'un trône dont Pyrrhus est le seul successeur.

Nos malheurs, il est vrai, vous en ont rendu maître,  
 Et tant que vous vivrez vous pourrez toujours l'être.  
 Je doute cependant qu'on vous laisse jamais  
 Le droit d'en disposer au gré de vos souhaits.  
 Quel hymen, ou celui du prince d'Illyrie,  
 Pourra vous garantir et le sceptre et la vie.  
 Mais Pyrrhus, après vous reprenant tous ses droits,  
 A l'Épire, seigneur, doit seul donner des lois  
 Qui peut lui disputer alors ce diadème?  
 Et, malgré mon amour, savez-vous si moi-même  
 Je pourrois consentir à l'en voir dépouiller,  
 Et d'un trône usurpé ma gloire se souiller?

## NEOPTOLEME

Et quel est donc le but de la paix qu'on demande,  
 S'il faut que de Pyrrhus ma couronne dépende?  
 Je n'aurai donc vaincu que pour être soumis,  
 Et que pour voir sur moi régner mes ennemis;  
 Que pour voir un hymen qui dépouille ma fille  
 Comme une grace encor qu'on fait à ma famille?  
 Le sort, en remettant la victoire en nos mains,  
 Nous a fait concevoir de plus nobles desseins.

## HELENUS.

Oui vous avez vaincu, mais l'honneur et la gloire  
 Ne suivent pas toujours le char de la victoire.  
 Il en est qu'on ne doit imputer qu'au hasard  
 Le vôtre est de ce rang le sort vous en fit part,

Et l'arrachâ des mains d'un ennemi terrible,  
 Dont vous n'aviez pas cru la défaite possible  
 Mon sang répandu vous a fait triompher,  
 Ce n'est pas vous du moins qui le fîtes couler.  
 Ce sort à mes pareils peut garder un outrage;  
 Mais l'on n'obtient sur eux de parfait avantage  
 Qu'on ne les ait privés de la clarté du jour,  
 Qu'on n'en peut trop craindre un funeste retour.  
 Seigneur, je vous ai dit que j'aimois la princesse,  
 Ses charmes peuvent seuls égaler ma tendresse.  
 Mais je n'ai désiré que son cœur et sa main.  
 La valeur peut lui faire un assez haut destin,  
 Sans que j'aie à Pyrrhus ravi un diadème  
 Qui déshonorerait votre fille elle-même.  
 Pour vous, qui vous osez déclarer mon vainqueur  
 Montrez des sentiments dignes de tant d'honneur

ALCOTOLÈME.

Je vois bien qu'il est temps que je me fasse entendre  
 Et que vous sachiez, vous, ce que j'ose prétendre.  
 Je ne sais de quel prix Lénice est pour vous,  
 Mais, si de l'obtenir votre amour est jaloux,  
 Si rien est un bien qui vous semble si rare,  
 Il faut qu'à me servir votre cœur se prépare  
 Et demande Pyrrhus; ma fille est à ce prix.  
 Tout autre n'est pour moi que refus ou mépris  
 Voilà ce que de vous exige ma vengeance

Vous, qui sur Glucias avez tant de puissance,  
 Portez le dès ce jour à remplir mes souhaits,  
 Du déterminez-vous à ne nous voir jamais.

## HÉLÈNE.

Vous-même eussiez euvain tenté cette entrevue,  
 Sans les soins d'Éricie, à qui seule elle est due  
 Mais sur cet entretien si l'on m'eût pressenti  
 Un mepris éternel m'en auroit garanti.  
 Barbare, voilà donc le fruit de votre estime,  
 Un hymen, qui pour dot m'apporterait un crime!  
 Dès qu'il faut s'allier à vous par un forçait,  
 Gardez à Cassander ce funeste bienfait.  
 Et ne vous vantez plus d'être du sang d'Achille.  
 Ce sang, qui fut toujours en héritage si fertile,  
 Ne pourroit inspirer des sentimens si bas.  
 Vous en êtes souillée, mais vous n'en sortez pas.  
 Je pouvois penser que la jeune Éricie  
 Ait reçu vos penchans de vous avec la vie,  
 Et ne seroit pour moi qu'un objet plein d'horreur  
 Ruel, si vous voulez lui conserver mon cœur.  
 Égarez mieux du moins cet affreux caractère  
 Qui me feroit rougir de vous nommer mon père.  
 Montrez-moi des vertus qui vous fassent aimer,  
 Et qui dans mon amour puissent me confirmer.  
 Ce n'est pas votre rang, c'est là vertu que j'aime,  
 Sans elle vous m'offrez en vain un diadème.

ACTE II, SCENE V.

41

Dussiez-vous m'élever à des honneurs divins,  
Je vous préférerois le plus vil des humains  
Je me vois à regret forcé de vous confondre,  
Mais vous deviez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NEOPTOLÊME

Hé bien ! prince, suivez ces transports généreux,  
Mais ressouvenez-vous que, pour vous rendre heureux,  
J'ai voulu pénétrer jusqu'au fond de votre ame,  
Et voir ce que pour nous oseroit votre flamme,  
Car sans votre secours je serai satisfait.  
Vous m'avez de Pyrrhus fait en vain un secret  
Il est en mon pouvoir, c'est Illyrus lui-même,  
Que son triste destin livre à Néoptolême

HÉLÉNUS

Qui ? lui, Pyrrhus, seigneur ! Mais non, pensez-y bien

NEOPTOLÊME.

Adieu vous-même ici pesez notre entretien

Je n'oublierai jamais un refus qui me blesse,

Et j'en vais de ce pas instruire la princesse.

SCENE VI.

HÉLÉNUS

Ah, tyran ! de quel trait viens-tu flapper mon cœur ?

Vertu, dont les transports me coûtent mon bonheur,



Pour le prix de t'avoir sacrifié ma flamme,  
 Sauve-moi des regrets, qui déchurent mon âme,  
 Tourne vers mon rival mes soins et ma pitié,  
 Et ranime pour lui ma première amitié.  
 Illyrus est Pyrrhus ! mais d'où vient que mon père  
 M'en a fait si long temps un barbare mystère ?  
 M'auroit-il soupçonné d'être moins généreux,  
 Et moins touché que lui du sort d'un malheureux ?  
 Hélas ! quoi qu'il ait fait pour défendre sa vie,  
 Tout ce qu'il a perdu valoit il Éricas ?  
 C'est Pyrrhus qui me l'ôte, et, par un sort fatal  
 Je suis réduit encore à pleurer mon rival !  
 Allons trouver mon père et cessons de nous plaindre  
 Éteignons sans regret des feux qu'il faut éteindre  
 Voilà des ennemis dignes de mon courroux  
 Le triomphe du moins en est beau, s'il n'est doux.  
 Héros, qui pour tout bien fêchez la victoire,  
 Qu'un peu de sang perdu couvrit souvent de gloire.  
 Pour en savoir le prix, c'est peu d'être guerrier.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ÉRICIE, ISMENE

BRICIF

Tu combats vainement mon désespoir funeste;  
 La plainte, chere Ismene, est tout ce qui me res-  
 Laisse-moi le seul bien des cœurs infortunés  
 Que sous d'indignes lois l'amour tient enchaînés  
 Lieux témoins de ma honte et d'un perfide homi  
 Payé de tout mon cœur, et suivi d'un outrage,  
 Lieux où j'ai cru soumettre un héros a mes lois,  
 Hélas! je vous vois donc pour la dernière fois!  
 Pardonne ces transports a mon ame éperdue  
 On me méprise, Ismene, et la paix est rompue,  
 Nous reverrons bientôt, l'acier cruel en main,  
 Fondre dans nos états un guerrier inhumain,  
 Et, pour comble de maux, il faut partir, Ismene  
 Sans pouvoir contre lui faire éclater ma haine.

Je fais, pour le trouver, des souhaits superflus  
 Inutiles transports ! je ne reverrai plus  
 Ce cruel Hélénus, que ma raison abhorre,  
 Qu'un ma gloire déteste, et que mon cœur adore.

## SCENE II

HÉLÉNUS, ÉRICIE, ISMENE.

ÉRICIE.

Ismene, je le vois ! ah ! mortelles douleurs !  
 Je succombe, et n'ai plus que l'usage des pleurs  
 Fuyons n'exposons point au mépris d'un barbare  
 Les faiblesses d'un cœur où la raison s'égare.

HÉLÉNUS.

Près de voir succéder, peut-être pour jamais,  
 Les horreurs de la guerre aux douceurs de la paix,  
 Dans ce triste moment, où votre âme irritée  
 Contre un infortuné n'est que trop excitée,  
 M'est-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux  
 Un amant qui ne peut que vous être odieux ?  
 Si je ne vous croyois généreuse, équitable,  
 Madame, je craindrois de paroître coupable,  
 Mais que peut craindre un cœur qui remplit son devoir  
 Et qu'a-je à redouter, que de ne vous plus voir ?  
 Je ne vous dirai point que j'ai aimé encore,

Malgré ce que j'ai fait, mon ame vous adore.  
 Mes refus m'ont privé de l'espoir le plus doux,  
 Mais n'ont point étouffé ma tendresse pour vous  
 D'un rigoureux honneur déplorable victime,  
 Tendie amant sans foiblesse, et coupable sans crime,  
 D'un vertueux effort touché, sans repentir,  
 Mon cœur sent cependant tout ce qu'il peut sentir;  
 Et si, pour exciter le vôtre à la vengeance,  
 Ma générosité lui parut une offense,  
 S'il a pu souhaiter de me voir malheureux,  
 Non, jamais le destin n'a mieux rempli vos vœux.

ERICIE.

Que parlez-vous ici de haine et de vengeance?  
 Non, ne redoutez rien de mon indifférence  
 Quel désespoir éclate? ou que soupçonnez-vous  
 Pour oser vous flatter d'un instant de courroux?  
 Cessez de vous troubler d'une frayeur si vaine,  
 C'est supposer l'amour que de craindre la haine  
 Mais jusque-là mon cœur ne sait point s'enflammer,  
 C'est aux amants chéris, seigneur, à s'alarmer

HÉLÉNUS.

Je sais que je dois peu ressentir leurs alarmes  
 Je craignois d'avoir fait une injure à vos charmes,  
 Mais au ressentiment si mon cœur s'est mépris,  
 C'est qu'il se crut toujours au-dessus du mépris.  
 Ce n'est pas se flatter que de craindre, madame.

Jamais un faux orgueil n'a corrompu mon ame,  
 La vertu seule y mit une noble fierté,  
 Que l'amour laisse agir même avec dignité,  
 Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'elle a dû faire  
 Heureux d'être un objet peu digne de colere,  
 Qui, n'osant me flatter de l'honneur d'être aimé,  
 Croit mériter du moins celui d'être estimé!  
 Madame, je vois trop qu'un recit peu fidele  
 M'a fait de mon devoir une lâche querelle.  
 Mais si votre courroux vous paroît trop pour moi,  
 Songez qu'ici le mien doit causer de l'effroi  
 Deux qui de mes refus ont noirci l'innocence  
 En recevroient bientôt la juste récompense,  
 Et mon amour pour vous ne daignoit reténir  
 Un bras qui n'est souvent que trop prompt à punir  
 Malgré tous vós mépris, je sens que je vous aime,  
 Mais je n'ai jamais tant haï Néoptolème.

Je n'ai jamais votre cœur a pu tremblér pour lui;  
 Dans les murs de Byzance arrêtez-le aujourd'hui  
 Sousscris à la paix, qu'on me rende mon frere  
 Et le demander vous-même à votre pere,  
 Révanez sur ce point un amant furieux,  
 Et hors, vous, n'auriez rien de sacré dans ces lieux.

ÉNIGIE

Où! c'est donc ainsi que votre amour s'exprime!  
 Qu'à ce feu si beau qui pour moi vous anime,

Et l'hommage d'un cœur qui ne se donne à moi  
 Que pour remplir le mien de douleur et d'effroi !  
 On m'aime, et cependant il faut que je fléchisse,  
 On m'adore, et c'est moi qui dois le sacrifice.  
 Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix,  
 Et que de mon amant je subisse les lois  
 De l'amour suppliant l'orgueil a pris la place,  
 Et jè vois à ses soins succéder la menace,  
 Les refus, les mépris, la fierté, la terreur  
 Vôs transports les plus doux ne sont que de fureur.  
 Impétueux amant, dont l'ardeur téméraire  
 Né déclare ses feux qu'en déclarant la guerre,  
 Inspira-t-on jamais l'amour par la frayeur ?  
 C'est ainsi qu'Hélénus se rend maître d'un cœur !  
 Il ordonne en tyran, il faut le satisfaire  
 Barbare, ma fierté vous devrait le contraire,  
 Je devrois n'écouter que mon juste courroux ;  
 Mais je veux me venger plus noblement de vous  
 Je veux qu'en gémissant Hélénus me regrette,  
 Et qu'il sente du moins la perte qu'il a faite.  
 Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur ;  
 L'amour a cet espoir ouvroit déjà mon cœur :  
 Heureuse de pouvoir offrir un diadème,  
 Sans rechercher en vous d'autre bien que vous-même !  
 Je ne me vengerai de vos refus honteux  
 Qu'en vous faisant rougir de mes soins généreux

## PYRRHUS

Puisque vous le voulez, je vais trouver mon pere,  
Tenter pour le fléchir les pleurs et la priere,  
Je vais pour vous, ingrat, tomber à ses genoux;  
Et faire ce qu'en vain j'attends ici de vous.

## SCENE III

### HELENUS

O devoir! ta rigueur est-elle satisfaite?  
Vois ce qui m'est offert, et ce que je rejette.  
Quels bienfaits de ta part me feront oublier  
Ce que tu m'as force de te sacrifier?  
Ah, Pyrrhus! que le soin de défendre ta vie  
Sera d'un prix cruel, si l'en en coûte Ériché!

## SCENE IV

ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDES

### HELENUS

Mais on vient c'est lui même Hélas! pour m'attendrir  
Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir!

### ILLYRUS

Seigneur, car je ne sais si je parle à mon frere  
Tant le sort entre nous a jeté de mystère!

Quoi, qu'il en soit, avant que de quitter ce lieu,  
 J'ai cru devoir vous dire un éternel adieu,  
 Après avoir reçu ceux du roi d'Illyrie,  
 Dont je suis plus touché que de sa barbarie  
 Quel autre nom donner à sa rigueur pour moi,  
 Quand je n'y trouve plus mon pere ni mon roi?  
 Pai, quel malheur son fils a-t-il cessé de l'être?  
 Ai-je deshonoré celui qui m'a fait naître?  
 Quel est donc ce Pyrrhus, pour lui d'un si haut prix?  
 Encor si c'étoit vous, j'en serois moins surpris  
 Seigneur, vous soupirez, je vois couler vos larmes  
 Ces pleurs me causeroient de mortelles alarmes  
 Si mon cœur étoit fait pour sentir de l'effroi  
 Il s'émeut cependant de tout ce que je voi,  
 Une douleur si noble a de quoi me surprendre  
 Ce n'est pas d'un rival que j'eusse osé l'attendre,  
 Ni me flatter qu'il dût être si généreux,  
 Lorsque tout abandonne un prince malheureux  
 Non qu'à votre vertu j'eusse fait l'injustice  
 De croire votre amour de ma perte complice,  
 Mais si je n'ai rien craint de votre inimitié,  
 Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

HÉLÉNUS

Seigneur, quelques transports qu'une maîtresse inspire,  
 La gloire et le devoir ont aussi leur empire  
 Entendez ce qui me plaît, et ce que je me dois,



L'honneur seul a toujours déterminé mon choix  
 Je n'ai pas, dans les soins d'une ardeur qui m'est chère  
 Perdu le souvenir de mon malheureux frère  
 Et, dût il me haïr, même sans m'estimer,  
 Ses malheurs suffiroient pour me le faire aimer  
 Je vous avec douleur le sort qu'on vous prépare,  
 Sans oser cependant immoler un barbare.  
 Ce palais est rempli de chefs et de soldats  
 Qu'un ordre redoutable attache sur mes pas.  
 Le fier Lysimachus, jaloux de sa puissance  
 Ne laisse à mon courroux nul espoir de vengeance  
 Et si je n'en craignois un funeste succès,  
 J'aurois bientôt troublé l'asile de la paix  
 Mais la peur d'exposer la tête de mon père,  
 M'a fait, en frémissant, étouffer ma colère,  
 Et l'horreur de vous voir en des fers odieux,  
 La porté à des accès quelquefois fureux  
 J'ose tout je crains tout, sans savoir qu'entreprendre  
 Je plains même Pyrrhus, et voudrois le défendre  
 Hélas ! si son secret fut resté dans l'oubli

## ILYRUS

Vous n'êtes pas le seul qui le sachiez ici,  
 A qui ce Pyrrhus doit encor plus qu'il ne pense  
 Mais on veut lui garder un généreux silence,  
 Et pour sauver ses jours on fait plus aujourd'hui  
 Que jamais Glauclas n'osa faire pour lui,

### ACTE III, SCÈNE IV

Lorsqu'e tout engageoit à le faire connoître

HÉLÉNUS

Ah ! laissons ce Pyrrhus, seigneur, quel qu'il puisse être

Penétre de son sort jusqu'au saisissement,

Mon cœur n'a pas besoin d'autre éclaircissement.

Je ne connois que vous en ce moment funeste

Où le rival s'oublie, et l'amî seul vous reste

Mais Glaucias paroît retirez-vous, seigneur,

Votre aspect ne feroit qu'irriter sa douleur.

Daignez la respecter dans un malheureux pere,

Et me laisser le soin d'une tête si chere

ILLYRUS.

Non, non, ce seroit trop en exiger de vous.

Je vous exposerois, seigneur, à son courroux

Pour la dernière fois souffrez que je le voie.

### SCÈNE V.

GLAUCIAS, ILLYRUS, HÉLÉNUS, GARDE

GLAUCIAS, *dans le fond du théâtre*

Dieux cruels, dont sur moi la rigueur se déploie

Si rien à la pitié ne vous peut émouvoir,

Jouissez de mes pleurs et de mon désespoir

Que vois-je ? quels objets ! les deux princes ensemble !

Ah ! que d'infortunés le sort ici rassemble !

PIRRHUS

(a Ilirius.)

Que cherchez-vous, mon fils, en ces superbes lieux  
Où tout doit de cornues vous paroltre odieux,  
Où vous devez me suir et m'abhorrer moi-même

ILIRIUS

Vous n'en êtes pas moins, seigneur, tout ce que j'  
A moi frere, il est vrai je me plains de vous,  
Mais j'en eusse attendu des sermens plus doux.  
Je suis touché de voir en ce moment terrible,  
Que mon rival soit seul à ma perte sensible  
Hélas! qui fut jadis plus à plaindre que moi.  
Venez d'Espeir et peu cher à mon roi,  
C'est un prince sorti d'une race étrangere  
Qui l'emporte sur moi dans le cœur de mon pere.  
Je ne condamne point sa générosité,  
Mais l'effort en devoit être plus limité  
La gloire n'admet point de si grands sacrifices,  
Et ce n'est point à moi d'illustrer ses caprices,  
Victime des transports d'un clumérique honneur,  
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur  
Ce reproche cruel doit votre cœur s'offense  
De regarder, seigneur, que votre indifférence,  
Je ne puis voir mon pere abandonner son fils,  
Sans soupçonner pour moi d'injurieux mépris  
Voilà les seuls regrets dont mon ame est saisie,  
Et j'en suis plus touché que de le perdre la vie

Mais je n'en ai pas moins souhaité vous revoir.

GLAUCIAS

Illyrus, mon seul bien et mon unique espoir,

Ah ! si c'est ton amour qui vers moi te rappelle,

Ne m'en refuse point une preuve nouvelle

Viens, mon fils, dans les bras d'un pere infortuné ;

Dont le cœur ne t'a point encore abandonné,

Viens te baigner de pleurs qui couleront sans cesse,

Et ne m'accuse point de manquer de tendresse

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer,

Et je te connois trop pour ne pas t'estimer

Tes reproches honteux, dont ma gloire murmure,

Oùtragent plus que moi le sang et la nature

Mon cœur de ses retours n'est que trop combattu,

Et je n'ai plus d'espoir qu'en ta propre vertu

Loin de déshonorer mon auguste vieillesse,

Aide-moi de mon sang à domter la foiblesse

Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi,

Je ne suis pas le sien, et ta vie est à moi

Fais voir, par les efforts d'une vertu suprême,

La victime au-dessus du sacrifice même

Adieu, sois généreux autant que je le suis.

Té pleurer et mourir est tout ce que je puis

ILLYRUS

Où, je vous ferai voir, par un effort insigne,

De quel amour, seigneur, Illyrus étoit digne ;

Qui se fit malheureux, sans le faire éclater,  
 Des plus rares vertus auroit pu se flatter,  
 Qu'il sût du moins imiter et garder le silence,  
 Quand son propre malheur peut-être le dispense.  
 Je pourrais d'un seul mot éviter mon malheur,  
 Mais ce mot échappé vous perceroit le cœur.  
 C'est dans le fond du mien qu'enfemant ce mystère  
 Je veux louer Pyrrhus votre gloire et votre aïe.  
 Adieu, cher Héléus, vous apprendrez un jour  
 Si j'ai mérité de vous quelque retour.

## SCENE VI

GLAUCIUS, HÉLÉUS.

HÉLÉUS.

Seigneur, de ce discours que faut-il que je pense  
 Sur l'air le prince-ci vante-t-il son silence?

GLAUCIUS.

Ah, mon fils! ce secret ne regarde que moi.  
 Mais il a d'un seul mot glacé mon cœur d'effroi.  
 Hélas! que de son sort mon âme est attendrie!  
 Pyrrhus, que de vertus sur soi le sacrifie!

HÉLÉUS.

Le prince-ci, dit-il, se perdre pour Pyrrhus,  
 C'est lui cependant sous le nom d'Illyrus,

ACTE III, SCÈNE VI.

55

Si j'en crois les soupçons du tyran de l'Épire,  
Seigneur, de ce secret vous pouvez seul m'instruire.  
Mon respect m'a forcé de cacher jusqu'ici  
Les desirs que j'avois de m'en voir éclairci,  
Mais s'il a triomphé de mon impatience,  
Je rougis à la fin de votre défiance  
Si jamais votre cœur fut sensible pour moi,  
Si mon amour pour vous a signalé ma foi,  
Si j'ai pu m'illustrer en marchant sur vos traces,  
Et par quelques exploits su mériter des graces,  
Du sang que j'ai perdu je n'exige qu'un prix.  
Est-il vrai qu'Illyrus ne soit point votre fils ?

GLAUCIAS

Je ne suis point surpris qu'un lâche cœur soupçonne  
Qu'Illyrus soit Pyrrhus, dès que je l'abandonne,  
Mais vous, jusqu'à ce jour élevé dans mon sein,  
Vous, à qui des vertus j'ai planis le chemin,  
Que j'instruisis d'exemple, avez-vous osé croire  
Que d'une lâcheté j'eusse souillé ma gloire ?  
Non, mon cher Hélénus, ce fils abandonne  
N'en est pas moins celui que les dieux m'ont donné,  
Et plutôt au sort cruel qu'il eût un autre pere !

HÉLÉNUS

Vous n'éclaircissez pas, seigneur, tout le mystère

GLAUCIAS

Prince, c'est trop vouloir pénétrer un secret,

Offrez à ma douceur un zèle plus discret,  
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire.

HÉLÈNE.

C'en est assez pour moi, seigneur, je me retire  
Satisfait qu'Illyrus soit toujours votre fils,  
Et je vais de ce pas trouver ses ennemis.

GLAUDIAS.

Ah, cruel! arrêtez! qu'allez-vous entreprendre?

HÉLÈNE.

Ce que de ma vertu mon frère doit attendre.  
Je cours le dérober à son sort inhumain,

Qu'il mourir avec lui les armes à la main,

Et je n'écoute plus, dans l'ardeur qui me guide

Que la soif de verser le sang d'un parricide.

GLAUDIAS.

Barbare, immole donc le mien à ta fureur

Cours exposer ma vie et me perdre d'honneur.

HÉLÈNE.

Ah! vous ne craignez pas, seigneur, pour votre vie

Ce n'est pas là l'effroi dont votre âme est fautive.

Elle est trop au-dessus d'une lâche frayeur.

Pyrrhus, le seul Pyrrhus occupe votre cœur

Indifférent pour nous, pour lui plein de tendresse.

Voilà pour m'arrêter le motif qui vous presse,

Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui.

N'avons-nous pas assez versé de sang pour lui?

ACTE III, SCENE VI.

5

S'il est reconnoissant, que veut-il davantage ?  
 Je sais qu'à le sauver votre foi vous engage,  
 Que vous lui devez même une sainte amitié ;  
 Mais que lui dois-je, moi, qu'une simple pitié  
 Qui doit céder aux soins de conserver mon frere ?  
 Hé bien ! qu'à vos deux fils votre honneur le préfé  
 Consacrez à jamais ces transports vertueux,  
 Et me laissez le soin de nous sauver tous deux  
 Que Pyrihus avec nous vienne aussi se défendre,  
 S'il est digne du sang que vous laissez répandre  
 Eh ! de quelle vertu l'ont enrichi les dieux,  
 Pour vous rendre, seigneur, le sien si précieux ?  
 Je ne sais, mais je crains que le grand nom d'Achi  
 Ne soit pour lui d'un poids plus onereux qu'utile.  
 Que sans honneur ses jours ne se soient écoulés

GLAUCIAS

Ah ! si vous connoissiez celui dont vous parlez ;  
 Vous changeriez bientôt de soins et de langage,  
 Et je verrois molli ce superbe courage

HELENUS

Seigneur, à ce discours, c'est trop me le cacher  
 Je dois de votre sein désormais l'arracher

GLAUCIAS

Quoi ! ce même Helénus que l'univers admire,  
 Et dont les dieux sembloient lui désigner l'empire  
 L'ennemi des tyrans, l'ami des malheureux,



Il vit en un seul jour tant de jours si fameux,  
Et ne demande à moi le sang d'un misérable

HELENE

Ah, dieux! de ces horreurs me croyez-vous capable?  
Non, vous ne m'imputez des lâches mouvements  
Qui pour vous délivrer de mes empressements.  
C'est le droit d'un refus acquis par une offense,  
Et dont à vos remords je laisse la vengeance.  
Le jour, qu'on croit des miens avoir fleuri le cours,  
Est peut être, seigneur, le plus beau de mes jours.  
Ce même Pyrrhus j'ai fait un sacrifice  
Qui sera pour mon cœur un éternel supplice,  
Et dont mon amour seul connoissoit tout le prix.  
Mais en vain aux refus vous joignez le mépris  
Et vous voulez calmer la fureur qui m'agite,  
Essayez de retenir un secret qui m'irrite,  
Un de sang et d'horreurs je vais remplir ces lieux.

GLAUCIAS

Oh, mon fils! étouffez ces desirs curieux,  
Et Pyrrhus puisse-t-il pour jamais disparaître!

HELENE

Je commence, seigneur, à ne me plus connoître

(Il embrasse avec violence les genoux de

Glaucias)

Pour la dernière fois j'embrasse vos genoux.

ACTE III, SCÈNE VI. 59

GLAUCIAS

Ah ! quel emportement ! c'en est trop, levez-vous,  
Reconnoissez Pyrrhus à ma douleur extrême.

MÉLÉXUS

Achevez

GLAUCIAS

Je me meurs Malheureux ! c'est vous-même

PYRRHUS

Seigneur, c'en est assez, et je suis satisfait

( il veut se retirer )

GLAUCIAS, l'arrêtant

Arrêtez, prince ingrat ! quel est donc le projet  
Qu'en ce triste moment votre fureur medite ?

Non, ce n'est pas ainsi, seigneur, que l'on me quitte.

Je n'en conçois que trop, à vos yeux enflammés

Mais je verrai bientôt, cruel, si vous m'aimez

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCENE PREMIERE

PYRRHUS, ANDROCLIDE, GYNEAS.

ANDROCLIDE.

LE ROI, si lui est permis, seigneur, de vous connoît  
 Et d'oser embrasser les genoux de mon maître.  
 Dieux! quel ravissement! quelle douceur pour moi  
 De trouver un héros dans le fils de mon roi!  
 Mais de ce bien si doux que vous troublez la joie  
 Par les transports secrets où je vous vois en proie!  
 Glaucias, à son tour accablé de douleur,  
 Semble plus que jamais ressentir son malheur.  
 Seigneur, daignez calmer cette douleur cruelle;  
 Songez qu'un seul instant peut la rendre mortelle.  
 Ne l'abandonnez point en ces tristes moments.  
 Je puis avoir pour lui d'autres empressements.  
 Androclides, le roi vous doit la vie.

ACTE IV, SCENE I

Que sans vous, en naissant, on me l'auroit ravie,

Allez, de ce bienfait je saurai m'acquitter

ANDROCLIDE.

Le roi m'a commandé de ne vous point quitter

PYRRHUS.

Glaucias est un roi que j'estime et que j'aime,

Mais je ne dépends plus ici que de moi-même

Pour vous, que le destin a soumis à mes lois,

Respectez-les du moins une première fois,

Et cessez d'écouter une crainte frivole

Glaucias me connoît, j'ai donné ma parole,

J'ai juré d'épargner un tyran odieux,

Et de ne point troubler l'asile de ces lieux.

Que pouvois-je de plus pour le roi d'Illyrie?

Allez, si vous m'aimez, prenez soin de sa vie.

ANDROCLIDE

Seigneur

PYRRHUS

Obéissez Profitez des instants

Que j'ai pu dérober à leurs soins vigilants

# SCENE II

PYRRHUS, CYNÉAS

PYRRHUS.

Cynéas, approchez, l'heure fatale presse.  
Puis-je encore espérer de revoir la princesse?  
Sait-elle où Hélénius doit se trouver ici?

CYNÉAS

Où, seigneur; et bientôt, vous l'y verrez aussi.  
J'ai laissé la princesse avec Néoptolème,  
Qui m'a paru frappé d'une surprise extrême  
Lorsque j'e l'ai flatté de l'espoir d'une paix  
Qu'il devoit regarder comme un de vos bienfaits.  
Au seul nom de Pyrrhus j'ai vu sa défiance  
Balancer ses desirs et son impatience.  
Je douterois, dit-il, qu'on voulût le livrer,  
Si d'autres qu'Hélénius osoient m'en saisir;  
Mais dès que ce héros souscrit à ma demande,

PYRRHUS.

Ami, c'en est assez, dites-lui qu'il m'attende.

SCÈNE III.

PYRRHUS

Desirs impétueux que je ne puis domter,  
 Et qu'en vain mon devoir s'attache à surmonter,  
 Redoutables moments d'une trop chère vue,  
 Que vous allez coûter à mon ame éperdue!  
 Pyrrhus, à quels transports oses-tu te livrer?  
 Est-ce l'amour ici qui doit t'en inspirer?  
 Néoptolème vit, et le sang d'Aëacide  
 S'enflamme pour le sang d'un lâche parricide!  
 Mais, pour l'un mon amour eût en vain combattu  
 Si, de plus hauts desseins n'occupaient ma vertu.  
 Infortuné Pyrrhus, il est temps qu'elle éclate  
 Non, de quelque valeur que l'univers te flatte,  
 Quels que soient tes exploits et tes honneurs passés  
 Illyrus en un jour les a tous effacés,  
 Et telle est aujourd'hui ta triste destinée,  
 Qu'il faut que par toi seule elle soit terminée  
 C'est vainement qu'au ciel tu comptes des aïeux,  
 Si ta propre vertu ne t'y place avec eux  
 Le sang d'Achille est beau, mais l'honneur d'en d  
 Ne vaut pas désormais celui de le répandre  
 Un rival généreux qui s'immoloit pour toi.

T'en a tracé l'exemple et prononcé la loi.  
 Ah! que tant de grandeur me touche et m'humilie!  
 Père et fils vertueux, que je vous porte envie!  
 Comment vous surpasser? Dieux, voilà des modèles  
 Dignes de partager avec vous les autels,  
 Non des barbares ne pour l'effroi de la terre;  
 Ces idoles de sang fières rivaux du tonnerre  
 Qui font de leur vaineur un horrible métier,  
 Et dont je n'ai que trop suivi l'affreux sentier.  
 Cherchons au-dessus d'eux une gloire nouvelle  
 Plus digne des transports que j'eus toujours pour elle,  
 Heureux si mon devoir pouvoit les redoubler.  
 A l'aspect d'un objet qui peut seul les troubler.

#### SCENE IV

PIRRHUS, ERICET

Je sors en ce moment d'avec le roi d'Épire.  
 En croirai-je, seigneur, ce qu'il vient de me dire?  
 Est-ce bien Hélenus qui nous donne une paix  
 Qu'on croit même devoir à mes faibles traits?  
 Mais, loin de rappeler le souvenir funeste  
 D'un sacrifice affreux que ma vertu déteste,  
 Je ne veux m'occuper que du sort généreux.

De pleurer avec vous un prince malheureux  
Que n'ai-je point tenté près de Néoptolème ?  
J'ai regardé Pyrrhus comme un autre vous-même.  
Non, l'horreur de son sort n'égale jamais  
Mes regrets de l'avoir défendu sans succès  
Je sais trop à quel point Pyrrhus vous intéresse  
Pour ne point partager la douleur qui vous presse,  
Jugez combien mon cœur s'est senti pénétrer  
De vous voir désormais réduit à le livrer  
Et plutôt aux dieux, seigneur, pour comble d'injustice,  
Qu'on ne m'imputât point ce cruel sacrifice,  
Et qu'au bien de la paix l'amour trop indulgent  
N'eût point pris sur lui-même un si triste présent !  
Hélénus eût moins fait pour désarmer ma haine,  
S'il savoit qu'un remords en triomphe sans peine  
Mais quoi ! vous rougissez, et ne répondez rien !  
Pourquoi me demander un secret entretien ?

## PYRRHUS

Je rougis, il est vrai, d'un discours qui m'offense,  
Et jamais mon courroux n'eut plus de violence  
Puis-je voir sans frémir qu'avec un si beau feu  
Ce cœur où j'aspirois m'ait estimé si peu ?  
Puis-je voir sans rougir de honte et de colère  
Qu'Éricie ait de moi pensé comme son père,  
Et qu'elle ose imputer aux transports d'Hélénus  
Le funeste présent qu'il vous fait de Pyrrhus ?



Je ne sais si l'amour peut nous rendre excusables,  
 Mais il ne doit jamais nous rendre méprisables  
 Le crime est toujours crime, et jamais la beauté  
 N'a pu servir de voile à sa difformité.  
 Peut-être que mon cœur, dans l'ardeur qui l'enflamme  
 Tout vertueux qu'il est, n'est point exempt de blâme,  
 Mais ce qu'à mon devoir je vais sacrifier  
 Aux vœux de l'univers va me justifier,  
 Eterniser mon nom, expier ma tendresse,  
 Et venger ma vertu d'un soupçon qui la blesse.

ÉRICIE.

Seigneur, daignez calmer un si noble courroux  
 Je sais ce que je dois attendre ici de vous.

PYRRHUS.

Dans un moment du moins vous pourrez le connaître,  
 Et loin de me haïr, vous me plaindrez peut-être.  
 Connoissez mieux, madame, un cœur où vous réglez  
 Et ne l'outragez point si vous le dédaignez.  
 Belle Éricie, enfin croyez que je vous aime,  
 Mais ne le croyez point comme Néoptolème.  
 Mon amour n'a jamais soumis à vos beaux yeux  
 Qu'un cœur digne de vous; et peut-être des dieux,  
 Qui ne sait point offrir pour sacrifice un crime  
 Qui déshonorerait l'honneur et la patrie.  
 Je vais à son destin livrer un malheureux,  
 Mais ce ne sera point par un traité honteux.

Ma vertu n'admet point de si lâche injustice,  
 Et mon cœur vous devoit un autre sacrifice  
 Trop heureux si ce cœur, facile a s'enflammer,  
 Au gré de mon devoir l'avoit pu consommer!  
 Mais dans l'état cruel où mon malheur me laisse  
 On peut me pardonner un instant de foiblesse,  
 Et vous m'avez offert des soins si généreux,  
 Qu'ils m'ont fait oublier qui nous étions tous deux  
 Votre pere m'attend adieu, belle Éricie  
 J'ai voulu vous revoir, mais mon ame attendue  
 Ne pourroit soutenir vos pleurs près de couler,  
 Et qu'un fatal instant va bientôt redoubler.

ERICIE

Ah, seigneur! arrêtez, et, si je vous suis chere,  
 Daignez de vos adieux m'expliquer le mystere  
 Je sens un froid mortel qui me glace le cœur;  
 Et la mort n'a jamais causé plus de frayeur!  
 Hélas! au trouble affreux dont mon ame est saisie,  
 Puis-je encor souhaiter de me voir éclaircie?  
 Vous allez, dites-vous, livrer un malheureux  
 Sans cesser d'être grand ni d'être généreux  
 Ah! je vous reconnois à cet effort suprême,  
 Justes dieux! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même

PYRRHUS

Oui, madame, c'est lui, c'est ainsi qu'Hélénus  
 Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus,

Qui sous ce triste nom ne craint plus de paroître  
Des qua de nobles traits on veut le reconnoître.

TRICIE.

Dites plutôt, seigneur, qu'à ce cœur sans pitié,  
Dont je n'ai jamais pu fléchir l'inimitié,  
J'aurois dû reconnoître une race ennemie  
Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie.  
Inhumain, consommez vos généreux projets,  
De votre haine enfin voilà les derniers traits.  
Quel ennemi grands dieux, offrez vous à la mienne!  
Quel dessein venez vous d'inspirer à la sienne!  
Ah! si c'est à ce prix que vous donnez la paix,  
Barbare, faites-nous la guerre pour jamais.  
Vous ne démentez point le sang qui vous fit naître  
Ingrat, vous ne pouviez mieux vous faire connoître  
Que par un noir projet qui n'est fait que pour vous  
Je reconnois Pyrrhus à ces funestes coups,  
Quand par des soins trompeurs il a séduit mon ame,  
Des plus cruels refus je vois payer ma flamme,  
Et quand je crois jour d'un destin plus heureux,  
Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.  
Qui vous a dévoilé, seigneur, votre naissance?  
Glaucias n'a-t-il plus ni vertu ni prudence?  
Devoit-il un moment douter de vos desseins,  
Et méconnoître en vous le plus grand des humains  
Il fait pour mon malheur que le roi d'Illyrie

Vous ait moins estimé que ne fait Élie,  
 Cruel, songez du moins, en courrant à la mort,  
 Qu'un amour malheureux me garde un même sort,  
 Ne croyez point en moi trouver Neoptolème  
 Vous ne voyez que trop à quel point je vous aime!

## PYRRHUS

Ah! voila les transports que j'aurois dû prévoir,  
 Si l'amour m'eût laissé maître de mon devoir  
 J'ai voulu consacrer à l'objet que j'adore  
 Quelques tristes moments qui me restoiènt encore  
 Je bravois le temps, mais je sens à vos pleurs  
 Qu'il a pour les amants son trouble et ses horreurs  
 Ne m'offrez-vous les soins d'une aide mutuelle  
 Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle  
 Quel bien à notre amour peut s'offrir désormais?  
 Un parricide affreux nous sépare à jamais.  
 Songez, si je né meurs, qu'il faut que je punisse,  
 Qu'un coupable avec moi n'est pas loin du supplice  
 Songez enfin, madame, à ce que je me doi,  
 À ce que mon honneur m'impose envers un roi  
 À qui je dois un fils, son unique espérance,  
 Et le plus digne effort de ma reconnaissance

## ÉLIE

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi,  
 Seigneur? ne pouvez-vous récompenser sa foi  
 Qu'aux dépens de vos jours et de ma propre vie,

Que vous sacrifiez au prince d'Ilyrie?  
 Ah! laissez moi le soin de vous le conserver,  
 Et par pitié pour moi songez à vous sauver,  
 C'est Lénice en pleurs qui vous demande grâce  
 Verrez vous sans pitié le sort qui la menace?  
 Est-ce par vous, cruel qu'elle doit expirer?  
 Ah! du moins attendez qu'on ose vous livrer

## PYRRHUS

Non, non, au sang d'Achille épargnez cet outrage  
 Je dois d'un si beau sang faire un plus noble usage,  
 La mort pour mes pareils n'est qu'un léger instant,  
 Dont la crainte aux humains a fait seule un tourment  
 Je vous perds pour jamais, adorable Lénice  
 C'est là pour un amant perdre plus que la vie  
 Mais ne présumez pas qu'en lâche criminel  
 Je souffre que Pyrrhus soit conduit à l'autel,  
 D'ailleurs pour Glaucias j'eus toujours trop d'estime  
 Pour lui laisser jamais la honte d'un tel crime.

## LÉNICE

C'est-à-dire seigneur, qu'il vous paroît plus doi  
 D'en rejeter ainsi l'indignité sur nous,  
 Et que vous aimez mieux déshonorer mon pere,  
 Pour m'en laisser à moi la douleur tout entière,  
 Et me faire Hain qui m'a donné le jour  
 Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour  
 Hé bien! cruel, allez trouver Neoptolème

Puisque vous le voulez, je vous rends a vous-mêm  
Mais dans tous vos transports de générosité  
Je vois moins de vertu que de férocité

PYRRHUS

Ne me reprochez point une vertu farouche,  
L'honneur ainsi le veut, et l'honneur seul me touc  
S'il se pouvoit trouver d'accord avec mes jous,  
Vous ne m'en verriez point précipiter le cours  
Comme mortel, je sens tout le prix de la vie,  
Comme amant, tout le prix d'être aimé d'Éricie  
Mais Pyrrhus, en héros épuisé de vos appas,  
Se met, en immortel, au-dessus du trépas

ÉRICIE

Vous prétendez en vain qu'au gré de votre envie  
Je vous laisse, seigneur, maître de votre vie  
Si vous ne réjetez vos projets inhumains,  
Je cours à Glaucias découvrir vos desseins

PYRRHUS

Si vous m'aimez encor, gardez de l'entreprendre  
Belle Éricie, au nom de l'amour le plus tendre,  
N'abusez point ici des secrets d'un amant  
Qui pourroit de dessein changer en un moment,  
Considérez sur qui tomberoit ma colère  
Vous plaignez un amant, vous pleureriez un père  
En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir,  
J'y consens, mais daignez ne le point découvrir,

Et ne lui faites point mériter votre haine.

Qu'esperez vous enfin d'une pitié si vaine ?

Songez que dans l'état où m'a réduit le sort

Il ne me reste plus que l'honneur de ma mort

Ne me l'enviez point, et respectez ma gloire ;

Vivrez pour en garder une tendre mémoire

Et cessez de vouloir partager mes malheurs,

Laissez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs

Adieu madame allez trouver Neoptolème ;

J'irai dans un moment le rejoindre moi-même.

N'exposez plus long temps à tout ce que je vois

C'est moins braver la mort que mourir mille fois

(il sort.)

## SCÈNE V

ÉRICIE

Quoi, seigneur ! vous iriez vous livrer à mort per

Ah ! puisqu'en vos fureurs votre cœur persévère,

L'inflexible Pyrrhus, qui déchiré le mien

Va le voir surpasser la fermeté du sien

ACTE IV, SCENE VI

SCENE VI.

GLAUCIAS, ERICIE

ERICIE, *à part*

Mais Glaucias pu oît Quel soin ici l'appelle ?  
Eclatez, vains transports de ma douleur mortelle  
Et laissez dans mes pleurs lire un triste secret

GLAUCIAS

Princesse, un ennemi, qui ne l'est qu'à regret,  
Et qui touche peut-être à son heure dernière,  
Osera-t-il ici vous faire une prière ?  
S'il fut long-temps l'objet de votre inimitié,  
Il ne doit plus, hélas ! l'être que de pitié.  
Les dieux viennent sur moi d'épuiser leur colere  
Je n'ai rien oublié pour fléchir votre pere,  
Mais le cruel qu'il est me redemande un bien  
Que ma pitié protège, et qui n'est pas le mien.  
Il veut Pyrrhus, il veut que je lui sacrifie  
Le malheureux dépôt que le ciel me confie,  
Il veut, à mon honneur portant le coup mortel,  
Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel  
Et plonger dans l'horreur le reste de ma vie  
- Plaignez mon triste sort, généreuse Ericie ;  
Vous êtes désormais mon unique recours ;



Que dis-je? où mon amour se va-t-il égarer!

GLAUCIAS

O ciel! à quels malheurs faut-il me préparer?

Dans l'état où m'a mis la fortune cruelle,

En ai-je à redouter quelque atteinte nouvelle?

Ah, madame! daignez ne me le point cacher,

Si d'un infortuné le sort peut vous toucher

Vous avez vu mon fils je sais qu'il vous adore!

Et j'ai cru près de vous le retrouver encore

Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit,

Et que par tout en vain ma tendresse poursuit

Ma vie à ce cruel devoit être assez chère

Pour ne point l'arracher à son malheureux père,

Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi

Que pour mieux me manquer de parole et de foi

Il a par ses serments surpris ma vigilance,

Dissipé mes soupçons, et trompe la prudence

D'un père en sa faveur toujours trop prévenu.

Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu

Veut-il nous perdre tous, ou se perdre lui-même?

Grands dieux! faudra-t-il voir périr tout ce que j'aime?

Madame, ayez pitié de l'état où je suis

ÉRICIE

Ah! que demandez-vous? et qu'est-ce que je puis?

N'ajoutez rien vous-même au trouble qui m'agite



ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRICIE, ISMÈNE.

ÉRICIE.

Où je n'ai pu toucher un amant qui m'adbre,  
 que pourrai je obtenir d'un pere qui l'abhorre?  
 Malheureuse! Les dieux ont ils doné tes pleurs,  
 ô ces charmes puissants qui flechissent les cœurs?  
 Et tu crois attendre un prince inexorable  
 que la soif de régner va rendre impitoyable,  
 lui, maître du plus fier de tous ses ennemis,  
 pour ne le craindre plus se croira tout permis!  
 Cette ambition détestable manie,  
 Cro de l'injustice et de la tyrannie  
 Tu de sang la première as rempli l'univers,  
 Tu jetés les humains dans l'opprobre et les fers,  
 C'est toi dont les fureurs, toujours illégitimes,  
 ont fait naître à la fois les sceptres et les crimes.

ACTE V. SCÈNE I.

277

Sous toi, rien n'eût baré ma gloire et mon bonheur.  
 Quel sort plus beau pour moi pourrais-tu flatter un cœur ?  
 Et mes yeux effrayés verront tomber la terre  
 D'un saut qui doit se conter au milieu du tonnerre !  
 Grand dieu, ne souille point qu'un peu furieux  
 S'immole sans pain le plus pur sang des dieux ;  
 Dague, ton d'empoyer le tondra sa vengeance ;  
 Tomber au fond de l'enfer, et prévenir l'offense.

SCÈNE II

Madame, il faut cacher ce mortel de despoir  
 Glorieux, disiez-vous, demandant à vous voir !

SCÈNE III

Je ne l'ai que trop vu, ce prince déplorable,  
 Des rois les plus vantes modèle immuable,  
 Qui n'a que l'honneur seul pour guide et pour objet,  
 Père moins malheureux encore qu'ami parlut  
 Que de son sort cruel mon ame est attachée !  
 Qu'il redouble les maux de la triste Iphigée !  
 Et ce roi généreux, si digne de pitié,  
 De ses malheurs encore ignore la moitié  
 Hélas ! que je le plains ! que de vertus, Ismène !  
 Est-ce donc lui, grands dieux, l'objet de votre haine ?  
 Que mon père n'a-t-il un cœur tel que le sien !  
 Qu'il auroit épargné de desespoir au mien !  
 Ismène, il ne vient point ; et mon impatience  
 Commence à soupçonner une si longue absence

Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir?  
 Sans doute le cruel m'a voulu prévenir,  
 Et si j'en crois mes pleurs, sa triste destinée  
 Dans les flots de son sang est déjà terminée  
 Je ne sais quelle horreur me saisit malgré moi,  
 Je sens, à chaque instant redoubler mon effroi  
 Je demande mon père, et mon ame perdue  
 N'a peut-être jamais tant redouté sa vue.

## SCENE II

NÉOPTOLÈME, ÉRICIE, ISMÈNE

ÉRICIE.

Enfin je l'aperçois soutenez-moi, grands dieux!

NÉOPTOLÈME.

Hélénus, que j'attends, va paroître en ces lieux,  
 Ma fille, c'en est fait, ce guerrier redoutable,  
 Loin d'offrir à Pyrrhus une main secourable,  
 Lui-même doit bientôt le livrer à mes coups,  
 Et ce spectacle affreux n'a pas besoin de vous  
 Sortez. Quoi! vous pleurez! qui fait couler vos larmes  
 D'où peut naître à la fois tant de trouble et d'alarme  
 Parlez, c'est trop se taire, après ce que je voi  
 Avez vous des secrets qui ne soient pas pour moi?

ACTE V, SCENE II 128

ERICIE, *se jetant aux genoux de Néoptolème.*

Non, seigneur mais ce n'est qu'aux genoux de mon père  
Que je puis éclaircir ce funeste mystère.

NEOPTOLÈME, *la relevant*

Ma fille, en cet état, que me demandez-vous ?

Et qui peut vous forcer d'embrasser mes genoux ?

Que craignez-vous enfin d'un père qui vous aime ?

ERICIE

Ah, seigneur ! pardonnez à ma douleur extrême

Je sais que vous m'aimez, et ce n'est pas pour moi

Que je viens implorer les bontés de mon roi

Ne vous offensez point si les pleurs d'Ericie

Osent d'un malheureux vous demander la vie.

L'infortuné Pyrrhus va vous être remis

NEOPTOLÈME

Quoi ! c'est du plus cruel de tous mes ennemis

Que vous osez, ma fille, embrasser la défense !

Et ne craignez-vous point vous-même ma vengeance ?

D'où naissent pour Pyrrhus des sentiments si vains ?

Est-ce à vous que je dois compte de mes desseins,

Vous que je dois sur eux ou consulter ou craindre ?

ERICIE

Non, mais vous me devez compte de votre gloire.

Elle est à moi, seigneur, autant qu'elle est à vous,

Et ce qui la flétrit se partage entre nous

282 PYRRHUS

Si rien ne peut fléchir votre haine endurcie,  
Songez de quels malheurs elle sera surie  
Vous verrez contre vous armer tout l'univers,  
Et Pyrrhus chaque jour renaitre des enfers.  
Quoi! pour faire oublier le meurtre d'Eacide,  
Vous meditez encore un double parricide!  
Il faudra! il vous compter au rang des assassins!  
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,  
Lorsque vous en pourriez devenir le modele,  
Si votre ambition eut été moins cruelle?  
Le ciel vous a comble de ses dons précieux,  
Et vos vertus pouvoient vous égaler aux dieux,  
La noblesse du sang, la valeur, la prudence  
En faudra-t-il, seigneur, excepter la clémence?  
Malgré mille revers, vous avez vu cent fois  
L'univers vous placer parmi ses plus grands rois,  
Et de tant de vertus le parfait assemblage  
Deviendrait d'un tyran l'inutile partage!

HYPOCRITE.

Ma fille, quels discours!

ÉNIGME.

Je m'égare, seigneur.

Mais d'ignorer perdant ces deux points de mon cœur,  
Mon respect a toujours égalé ma tendresse  
Loin de me reprocher un discours qui vous blesse,  
A mes larmes, seigneur, laissez-vous attendrir.

Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.  
Glaucias est tout prêt à vous céder l'Épie,  
Pour vous en assurer le légitime empire,  
Ce prince pour Pyrrhus vous demande ma main

N EOPTOLÈME

Pour Pyrrhus ! Glaucias croit m'éblouir en vain  
Je connois mieux que lui le sang des AEacides,  
Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides  
Loin que cette union dût assurer mon sort,  
Votre hymen ne seroit que l'arrêt de ma mort  
C'est mettre sous Pyrrhus ma couronne en tutelle,  
Et nourrir entre nous une guerre éternelle  
Ce n'est point ma fureur qui demande son sang  
Je règne, et je dois tout à ce superbe rang  
Si de Pyrrhus enfin je m'immole la vie,  
C'est au bien de la paix que je le sacrifie

ERICIE

Si jamais vous osiez lui donner le trépas,  
Quelle guerre, seigneur, n'allumeriez-vous pas ?

N EOPTOLÈME

Hélénus est le seul dont je crains le courage,  
Et son amour pour vous dissipera l'orage  
Mais son courroux bientôt retomberoit sur moi,  
Si j'osois à Pyrrhus engager votre foi  
Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même  
Jugé par ce présent à quel point il vous aime



ERICIE.

Ah! ne vous fiez point au présent qu'il vous f  
 C'est peut-être, seigneur, quelque piège secr  
 Ce palais vous met-il à couvert de surprise?  
 Je ne sais, mais sur vous je crains quelque ent  
 Ne vous exposez point à revoir Hélénus,  
 Et, si vous m'en croyez, emmenez Illyrus

NÉOPTOLÈME.

Qu'aurois-je à redouter d'une ame généreuse?  
 Votre crainte, ma fille, est trop ingénieuse.

ERICIE.

Votre haine, seigneur, l'est plus que mon effro  
 Et vous fermez les yeux sur tout ce que je vou  
 L'ardeur de vous venger vous rend tout legitim  
 Et la soif de régner vous déguise le crime  
 Mais si mes pleurs en vain combattent vos fure  
 Vous allez voir ma mort prévenir tant d'horreu

NÉOPTOLÈME.

Ah! c'en est trop, ma fille, et ce discours m'ou  
 Pyrrhus n'auroit osé m'en dire davantage  
 Mais Hélénus paroît.

ERICIE.

Justes dieux!

ÉRICIE

Ah, seigneur! par pitié, souffiez-moi près de  
Je ne vous quitte point

NEOPTOLÈME

Quels transports!

ÉRICIE.

Ah, mon pere!

Si jamais votre fille a pu vous être chere,  
Daignez à ma douleur accorder un moment.

NEOPTOLÈME

Fuyez, dérobez-vous à mon ressentiment,  
Je me lasse à la fin d'une douleur si vaine.

ÉRICIE

De ces funestes lieux ôte-moi, chere Ismene,  
Si d'un infortuné je veux sauver les jours,  
C'est à d'autres que lui qu'il faut avoir recours.

### SCENE III.

PYRRHUS, NEOPTOLÈME, GARDES.

NÉOPTOLÈME, *à part*

Que de trouble s'élève en mon ame éperdue!

(*à Pyrrhus*)

Seigneur, enfin la paix, si long-temps attendue,

Voyons donc jusqu'ou peut aller ta fermeté

Mais, pour laisser ta haine agir en liberté,

Je vais te rassurer contre un fer redoutable

Qui rendrou dans mes mains ta perte inévitable.

(il jette son épée aux pieds de Néoptolème)

Frappe voici Pyrrhus

## SCENE IV

PYRRHUS, NEOPTOLÈME, ILLYRUS

GARDES.

ILLYRUS, *entrant*

Dieux! qu'est-ce qu'il y a?

PYRRHUS

Je m'acquitte, Ilyrus, de ce que je vous de

NEOPTOLÈME

Où suis-je? quel transport de mon ame s'empare!

Quel soudain mouvement tout-à-coup s'y déclare,

A l'aspect imprévu de cet audacieux!

SCENE V.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NEOPTOLÈME,  
ILLYRUS, ERICIE, ANDROCLIDE,  
CYNEAS, ISMENE, GARDÉS.

GLAUCIAS, *entrant avec Éricie*

Que vois-je ? quel objet se présente à mes yeux ?  
Hélénus de sarmé devant Neoptolème !

NEOPTOLÈME

Tu vois un ennemi qui se livre lui-même,  
Et qui, loin d'essayer de fléchir ma rigueur,  
Ose par sa fierté défier ma fureur,  
Qui me brave, me hait, me méprise, et m'offense

GLAUCIAS

De quoi va s'occuper ton injuste vengeance ?  
Sont-ce les mouvements qu'il te doit inspirer ?  
Il se livre à tes coups que veux-tu ?

NEOPTOLÈME

L'admirer.

Ne juge point de moi par ce que j'ai pu faire.  
Le malheur rend souvent le crime nécessaire,  
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux  
Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.  
C'est dans le sang des rois que j'ai puisé la vie ;

Mais quand je serois né des monstres d'Hyrcanie,  
J'aurois été touché d'un trait si généreux.

Pyrrhus, un même sang nous a formés tous deux,  
Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.

Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage,  
Je te laisse aujourd'hui maître absolu des miens,

Et je prodiguerois tout mon sang pour les tiens.  
Je t'ai ravi le sceptre, et je te l'abandonne.

Un ami tel que toi vaut mieux qu'une couronne,  
Et je préférerois à l'éclat de mon rang

L'honneur d'être avoué pour prince de ton sang

PYRRHUS

Si j'osois me flatter, malgré la mort d'un père,  
Qu'un repentir si grand fût durable et sincère.

NÉOPTOLÈME.

C'est à vous que je dois ce retour vertueux,  
Qui me rend à moi même, à mon prince, à mes dieux.  
Soyez, je n'ose encor prétendre à votre estime

In bien si glorieux n'est pas le prix d'un crime.  
Trop heureux que Pyrrhus ne m'en punisse pas,  
Et qu'enille de ma main reçoive ses états!

PYRRHUS

Ce noble retour je sens que ma justice,  
Malgré la vix du sang, doit plus d'un sacrifice  
Jusqu'un remords suffit pour apaiser les dieux,  
Les rois ne doivent pas en'exiger plus qu'eux.

Dès qu'il leur plaît ainsi, jouissez de la vie

Moi, je vous rends le sceptre en faveur d'Enicie

ALOPTOLÎME, *lui présente Enicie*

Daignez donc accepter ce gage de ma foi,

Seigneur c'est le seul bien qui soit encore à moi

( *à Illyrus* )

Prince, sur cet hymen je n'ai rien à vous dire,

Votre cœur est trop grand pour ne point y souscrire.

( *à Glaucias* )

Et vous, digne mortel, dont les dieux firent choix

Pour être le vengeur et l'exemple des rois,

Généreux Glaucias, à qui je dois la gloire

De pouvoir effacer l'action la plus noire,

Recevez votre fils pour prix d'un si grand bien,

Et vous, mon cher Pyrihus, daignez être le mien



**CATILINA,**  
**TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,**  
**REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIERE FOIS,**  
**LE 12 DÉCEMBRE 1748**





A MADAME LA MARQUISE  
DE POMPADOUR

MADAME,

Oser faire paroître Catilina sous vos auspices, c'est acquitter un vœu général Il y a long-temps que le public vous a dédié de lui-même un ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés heureux si on l'eût jugé digne de sa protectrice ! Eh ! qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténèbres un homme absolument oublié ? Des soins généreux, qui ont plus touché que surpris ! Que ne doit-on pas attendre d'une ame telle que la vôtre ? Puisse l'hommage que je vous rends, Madame, consacrer à la postérité la protection que vous accordez aux talents, et ce monument de ma reconnaissance !

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

JOLYOT DE CREBILLON

## ACTEURS

CATILINA.  
CICÉRON, consul.  
CATON  
PROBUS grand-prêtre du temple de Tellus.  
TULLIE, fille de Cicéron  
FULVIE  
LENTULUS  
GRASSUS  
CÉTHEGUS  
LUCIUS  
SUNNON, ambassadeur des Gaules.  
GONTRAN  
LICTEURS.

La scène est dans le temple de Tellus.





*Le Yeu fa un  
E P. pour un et del*

*E. de B. op*

Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne!

# CATILINA,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCENE PREMIERE.

CATILINA, LENTULUS

CATILINA

Crisse de t'effrayer du sort qui me menace  
Plus j'y vois de périls, plus je me sens d'audace,  
Et l'approche du coup qui vous fait tous trembler,  
Loin de la ralentir, sert à la redoubler  
Crois-moi, sois sans détour pour un ami qui t'aime  
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,  
Lentulus, et le mien ne peut voir sans pitié  
Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié  
Ce tyran des Romans, l'amour de la patrie,  
Te trompe, et se déguise en frayeur pour ma vie  
Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux

# CATILINA

Qui te fait une loi de tout ce que je veux?  
 Issu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire  
 On ne refuse un jour place dans leur histoire,  
 Et le rang de preteur, qui te lie au sénat,  
 Trouble en un conjuré le cœur du magistrat.  
 Tu crains pour Rome enfin voilà ce qui t'arrête,  
 Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.  
 Va, de trop de remords je te vois combattu,  
 Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

## LENTULUS.

Catilina, laissons un discours qui m'offense,  
 Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence.  
 A force de vouloir approfondir un cœur  
 Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur,  
 Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre  
 Mais un chef de parti ne doit point s'y meprendre  
 D'entre les conjurés distingue tes amis  
 Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis  
 De toutes les grandeurs qui feront ton partage  
 Je ne t'ai demandé que ce seul avantage,  
 Laisse-m'en donc jour mon amitié pour toi  
 N'a que trop signalé sa constance et sa foi  
 Dis-moi, si ta fierté jusque-là peut descendre,  
 De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre  
 Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit?  
 Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit?

CATILINA

Celui d'épouvanter le premier téméraire  
 Qui, de mes volontés secret dépositaire,  
 Osera comme lui balancer un moment,  
 Et s'exposer aux traits de mon ressentiment  
 Lentulus dans le fond doit assez me connoître  
 Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître,  
 Et que ces cruautés, qui lui font tant d'honneur,  
 Sont de ma politique, et non pas de mon cœur.  
 Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,  
 En un chef de parti prend un aspect contraire,  
 Vertueux ou méchant au gré de son projet  
 Il doit tout rapporter à cet unique objet  
 Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,  
 Il sera toujours grand s'il est impénétrable,  
 S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,  
 Et qu'aux yeux du public il sache en imposer  
 Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,  
 Porter jusqu'à l'excès les vertus et les vices,  
 Laisser de son renom le soin à ses succès  
 Tel on déteste avant que l'on adore après.  
 Je ne vois sous mes lois qu'un parti redoutable,  
 A qui je dois me rendre encor plus formidable  
 S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,  
 Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux  
 Hors Céthégus et toi, dignes de mon estime,



Le reste est un amas élevé dans le crime,  
 Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,  
 Et qui n'aiment qu'autant qu'on sait leur ressembler  
 Un chef autorisé d'une juste puissance  
 Soumet tout d'un coup d'œil à son obéissance,  
 Mais, dès qu'il est armé pour troubler un état,  
 Il trouve un compagnon dans le moindre soldat,  
 Et l'art de le soumettre exige un art suprême,  
 Plus difficile encor que la victoire même.

## LENTULUS.

Songez à les subjuguier sans le rendre odieux.  
 Mais avant que le jour nous surprenne en ces lieux,  
 Au temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle  
 Son grand-prêtre Probus te sera-t-il fidèle?  
 Quoique rien en ce lieu ne borne son pouvoir,  
 Je ne sais si Probus remplira notre espoir  
 Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet asile,  
 Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile,  
 Mais au nouveau consul le grand-prêtre est lié  
 Par l'intérêt, le sang, l'orgueil, ou l'amitié.  
 Lorsqu'à des conjures ses pareils s'associent,  
 C'est par des trahisons que tous se justifient.  
 Aujourd'hui le sénat doit s'assembler ici,  
 Ce n'est pas cependant mon plus cruel souci  
 Je crains je l'aurai, les fureurs de Fulvie,  
 Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,

Fille d'un ennemi dangereux et jaloux,  
De Cicéion enfin, l'objet de ton courroux  
Eh ! comment, dans un cœur qu'un si grand soin entraîne,  
Peux-tu concilier tant d'amour et de haine ?  
L'amour pour tes pareils auroit-il des appas ?

CATILINA

Ah ! si je le ressens, je n'y succombe pas  
Qu'un grand cœur soit épris d'une amoureuse flamme,  
C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'ame,  
Mais dès que par la gloire il peut être excité,  
Cette ardeur n'a sur lui qu'un pouvoir limité  
C'est ainsi que le mien est épris de Tullie ;  
Ses graces, sa beauté, sa fiere modestie,  
Tout m'en plaît, Lentulus, mais cette passion  
Est moins amour en moi qu'excès d'ambition.  
Malgré tous les objets dont son orgueil se pare,  
Tullie est ce que Rome eût jamais de plus rare,  
Je vois à son aspect tout un peuple enchanté,  
Et c'est de tant d'attraits le seul qui m'ait tenté  
Sans la foule des cœurs qui s'empressent pour elle,  
Tullie à mes regards n'eût point paru si belle,  
Mais je n'ai pu souffrir que quelque audacieux  
Vînt m'enlever un bien qu'on croit si précieux  
Enfin je l'ai conquis, et sans cette victoire  
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.  
Ce n'est pas que l'amour en soit le seul objet,

Loïn que de mes desseins il suspende l'effet,  
Ceste flamme, où tu crois que tout mon cœur s'applique,  
Est un fruit de ma haine et de ma politique  
Si je rends Cicéron favorable à mes feux,  
Rien ne peut désormais s'opposer à mes vœux,  
Je tiendrai sous mes lois et la fille et le pere,  
Et j'y verrai bientôt la republique entiere.  
Je sais que ce consul me hait au fond du cœur,  
Sans oser d'un refus insulter ma faveur,  
Il craint en moi le peuple, et garde le silence  
Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,  
J'ai cru devoir toujours poursuivre avec éclat  
Un hymen qui le perd dans l'esprit du sénat.  
Au temple de Tellus voilà ce qui m'appelle.  
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidele  
M'y sert à ménager des traites captieux,  
Ou sans rien terminer je les trompe tous deux  
Mais, loïn de confier nos desseins au grand-prêtre,  
De ses propres secrets je suis déjà le maître  
J'ai flatté son orgueil par le pontificat,  
J'ai parlé pour lui seul en public, au sénat,  
Tandis que pour César, aidé de Serrilio  
J'engageais Cicéron, trompé par Cesonie.  
Enfin Probus sait trop que s'il m'osoit trahir  
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr,  
Même ici par ses soins je dois revoir Tullie

## ACTE I, SCENE I

Ne crains point cependant le courroux de l'ennemi,  
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien

LENTULUS

Elle a trop pénétré l'artifice du tien  
Pour ne se point venger de tant de perfidie  
Elle est femme, jalouse, imprudente, hardie;  
Elle sait tout bientôt nous serons découverts,  
Et je n'entrevois plus que de tristes revers  
Que faisons-nous dans Rome ? et sur quelle espérance  
Parmi tant d'ennemis avoir tant d'assurance ?  
Contre Cesar et toi les clameurs de Caton  
Ne cessent d'irriter Antoine et Cicéron  
Ces deux consuls, tous deux amis de la patrie,  
Brûlant de cet amour que tu nommes manie,  
Peut-être trop instruits de nos desseins secrets,  
Previendront d'un seul coup ta haine et tes projets  
Déjà de toutes parts je vois grossir l'orage,  
Crassus devient suspect t'en faut-il davantage ?  
Et tu n'ignores pas que depuis plus d'un jour  
Les lettres de Pompee annoncent son retour,  
Que Pétréus, suivi de nombreuses cohortes,  
Bientôt de Rome même occupera les portes  
César, dont le génie égale le grand cœur,  
T'accuse d'imprudence et de trop de lenteur

CATILINA

Oui, je sais que César désire ma retraite,

## CATILINA.

Pour briguer au sénat l'honneur de ma défaite,  
 Pour voir nos légions marcher sous ses drapeaux,  
 Et pour profiter seul du fruit de mes travaux  
 Mais, si le sort répond à l'espoir qui m'anime,  
 Je ferai de César ma première victime,  
 Il est trop jeune encor pour me donner la loi,  
 Et je n'en veux ici recevoir que de moi.  
 Qu'ai-je à craindre dans Rome, où le peuple m'ador  
 Où je veux immoler ce sénat que j'abhorre?  
 Le péril est égal ainsi que la fureur,  
 Et j'ai de plus sur eux ma gloire et ma valeur  
 L'exemple de Sylla n'a que trop fait connoître  
 Combien il est aisé de leur donner un maître,  
 Et ce Pompée enfin, si fameux aujourd'hui,  
 Tremblera devant moi comme il fit devant lui  
 Manlius, avec nous toujours d'intelligence,  
 Aussi prompt que toi même à servir ma vengeance,  
 Avec sa légion doit joindre Célius,  
 Et Césion avec lui rejoindre Manlius  
 Sunnon, des fiers Gaulois le ministre fidèle,  
 Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle  
 Habile à profiter de celle des Romains,  
 Doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins  
 Cesse de m'opposer une crainte frivole,  
 Dès demain je serai maître du Capitole  
 C'est du haut de ces lieux que, tenant Rome aux fers,

Je veux avec les dieux partager l'univers  
Rome, je n'ai que trop fléchi sous ta puissance,  
Mais je te punirai de mon obéissance.  
Pardonne ce courroux à la noble fierté  
D'un cœur né pour l'empire ou pour la liberté

LENTULUS

Ah ! je te reconnois à ce noble langage  
Rome même est trop peu pour un si grand courage  
Remplis ton sort, fais voir à l'univers jaloux  
Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous  
Adieu, Catilina Probus vient je te laisse.

CATILINA

Va, dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse  
L'un et l'autre en secret daignez voir Manlius,  
Et faites observer Fulvie et Curius.

## SCÈNE II.

CATILINA, PROBUS

PROBUS

Hé quoi ! seigneur, c'est vous que votre vigilance  
A conduit le premier aux autels que j'encense !  
Saviez-vous que Tullie y dût porter ses pas ?

CATILINA

Je le sais, cependant je ne l'y cherché pas

Votre intérêt, Probus, est tout ce qui m'amène,  
 Et mon cœur à vous seul veut confier sa peine  
 César, que Cicéron appuyoit au sénat,  
 César est désormais sûr du pontificat,  
 Il l'emporte sur vous, et son audace extrême  
 Veut soumettre à ses lois la religion même.  
 J'ai cru de Cicéron qui vous est allié,  
 Que mon parti pour vous seroit fortifié,  
 Ou qu'il choisiroit mieux du moins votre adversaire  
 Mais ses trésors ont fait ce que je n'ai pu faire  
 C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les lois  
 Ce sénat, le modèle et le tuteur des rois,  
 Qui fit à l'univers admirer sa justice,  
 Qui punissoit de mort un soupçon d'avarice  
 Qui pouvoit ses décrets dans le conseil des dieux,  
 Vend ce qu'à la vertu réservoient nos aïeux  
 Je vous avec douleur que cet affront vous blesse.

## PROBUS

Eh! ce n'est pas moi seul, seigneur, qu'il intéresse  
 Il repaillit sur vous encor plus que sur moi,  
 Vous qu'un vil orateur fait plier sous sa loi;  
 Vous qui jusqu'à ce jour, armé d'un front terrible,  
 Des cœurs audacieux fûtes le moins flexible;  
 Qui d'un sénat tremblant à votre fier aspect  
 Forciez d'un seul regard l'insolence au respect  
 A sa voix aujourd'hui plus soumis qu'un esclave,

Enfin, à votre tour, vous souffrez qu'on vous brave,  
 Et vous abandonnez le soin de l'univers  
 A des hommes sans nom, qui mettent Rome aux fers  
 Eh! que m'importe à moi que le sénat m'outrage,  
 Que sa corruption mette à prix son suffrage?  
 L'univers ne perd rien à mon abaissement,  
 Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement,  
 Les dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître.  
 Vous seul Mais désormais méritez-vous de l'être  
 Avec une valeur qui n'oseroit agir,  
 Et ce front outragé qui ne sait que rougir?  
 Quoi! pour vous engager à sauver la patrie,  
 Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie  
 « La mort nous a ravi Marius et Sylla,  
 « Qu'ils revivent en toi regne, Catilina? »

CATILINA

Probus, ne tentez point une indigne victoire  
 Les crimes du sénat ne souillent point ma gloire,  
 Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,  
 De l'abus du pouvoir, et du mépris des lois,  
 J'admire en vous sur-tout cette ame bienfaisante  
 Que l'approche des dieux rend si compatissante  
 Mais parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir  
 Vous en oubliez un

PROBUS

Quel est-il?



## CATILINA

, Mon devoir  
 A combien de desirs il faut que l'on s'arrache  
 Si l'on veut conserver une vertu sans tache !  
 L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment  
 Dès que le bien public s'oppose au châtement ,  
 Ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,  
 Et s'immoler pour eux c'est vivre pour soi même  
 Considérez ce temple orné de mes aïeux ,  
 Que Rome a cru devoir placer parmi vos dieux ;  
 Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mère  
 N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révere,  
 Et, tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux  
 Ve me en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.  
 Comẽ ne me doit rien, et je lui dois la vie

## PROBUS

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie,  
 Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur  
 Soit réduit à chercher un autre défenseur  
 En vain, fondant sur vous sa plus chère espérance,  
 Comme vous élevoit à la toute-puissance  
 L'entrevois dans le cœur d'un fier patricien  
 Ses faiblesses de cœur d'un obscur plébéien,  
 Et c'est Catilina qui seul ici protège  
 Un reste de sénat impur et sacrilège,  
 Un tas d'hommes nouveaux proscrits par cent décrets,

Que l'orgueilleux Sylla de digne pour sujets  
Disparu dans l'abîme ou son orgueil le plonge,  
Les grandeurs du sénat ont passé comme un songe.  
Non, ce n'est plus ce corps digne de nos autels,  
Où les dieux opinient à côté des mortels;  
De ce corps avili Minerve s'est bannie  
À l'aspect de leur luxe et de leur tyrannie.  
On ne voit que l'or seul présider au sénat,  
Et de proches voix fixer le consulat.  
Enfin Rome n'est plus, sans le secours d'un maître,  
Et qui de plus que vous seroit digne de l'être?  
Ces-ci semblent promettre un heureux avenir,  
Que peut-être moins jeune il osera ternir.  
Lucullus n'est plus rien, et son rival Pompe  
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée.  
Crassus, plein de desirs indignes d'un grand cœur,  
Borne à de vils trésors les soins de sa grandeur.  
Cicéron, ébloui du feu de son génie  
Mais je veux respecter le père de Tullie  
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage insensé,  
Un faste de vertu qu'on a trop encensé.  
Le reste n'est point fait pour prétendre à l'empire;  
C'est à vous seul, seigneur, que j'ose le prédire  
Quelle gloire pour vous, en domptant les Romains,  
De pouvoir vous vanter au reste des humains  
Que, sans avoir des dieux emprunté le tonnerre,

Un seul homme a change la face de la terre!

CATILINA

Ministre des autels, que me proposez vous?

PROBUS.

Là gloire de bien faire, et le salut de tous,

Ce qu'un grand cœur, flatté de cet honneur suprême,  
Auroit dû des long temps se proposer lui-même

CATILINA

Ah, Probus! je l'avoue, une si noble ardeur

Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon cœur,  
Je sens que malgré moi mes scrupules vous cedent.

PROBUS.

Hé bien! qu'à ce remords de prompts effets succèdent  
D'armes et de soldats remplissons tous ces lieux  
Où le senat impie ose troubler mes dieux,  
Dans un sang ennemi.

### SCENE III

TULLIE, CATILINA, PROBUS

PROBUS

Mais j'aperçois Tullie

CATILINA

Né vous éloignez point, cher Probus, je vous prie  
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis,

## ACTE I, SCÈNE III.

XII

Et je vous rejoindrai bientôt, si je le puis

(*Probus se retire dans le fond du théâtre*.)

## SCÈNE IV.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA

Quoi, madame ! aux autels vous devancez l'aurore !

Eh ! quel soin si pressant vous y conduit encore ?

Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux

Et de pouvoir ici rassembler tous mes dieux !

TULLIE

Si ce sont là les dieux à qui tu sacrifies,

Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies,

Et que si leur pouvoir égalait leur courroux

La foudre deviendrait le moindre de leurs coups

CATILINA

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre,

Ma gloire et mon amour craignent de s'y méprendre

Et si nous n'étions seuls, malgré ce que je voi,

Je ne croirois jamais que l'on s'adresse à moi

TULLIE

Ah ! ce n'est qu'à vous seuls, grands dieux ! que je m'adr

Et non à des cruels qu'aucun remords ne presse,

Monstres, dont la fureur brave les immortels,

115 CATILINA

Et que le crime suit jusqu'au pied des autels,  
 Qui, tout baignés d'un sang qui demande vengeance,  
 Osent des dieux vengeurs insulter la présence.  
 Le sang de Nonius versé pres de ces lieux  
 Fume encore, et voilà l'encens qu'on offre aux dieux !  
 La sacrilege main qui vient de le répandre  
 N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre  
 Ce n'est point Mithridate ennemi des Romains,  
 Ni le Gaulois altier qui forme ces desseins,  
 Grands dieux ! c'est une main plus fatale et plus chère,  
 Qui menace à la fois la patrie et mon père  
 Ces excès de fureur, inconnus à Sylla,  
 N'étoient faits que pour toi, traître Catilina !

CATILINA

D'un reproche odieux réprimez la licence,  
 Madame, ou contraignez vos soupçons au silence,  
 Songez pour violer le respect qui m'est dû  
 Qu'il faut auparavant que je sois convaincu,  
 Qu'il faut l'être soi-même avant que d'oser croire  
 La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire  
 Que l'amour est déchu de son autorité  
 Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité  
 Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage  
 Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage  
 Et qu'ai-je à redouter de ton infamie ?

Tu ne me verras point implorer ta pitié,  
 Cruel ! tu peux porter à la triste Tullie  
 Tous les coups que ta main réserve à la patrie,  
 Borne tes cruautés a déchirer un cœur  
 Qui s'est déshonoré par une lâche ardeur,  
 Ce cœur, que trop long-temps a souillé ton image,  
 N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre et d'outrage,  
 Rien ne peut expier la honte de mes feux  
 Mais ne présume pas que ce cœur malheureux,  
 Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable,  
 T'épargne un seul moment dès qu'il te sait coupable,  
 Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi  
 Qu'il ne le fut jamais à t'engager sa foi  
 Grands dieux ! n'ai-je brûlé d'une flamme si pure  
 Que pour un assassin, un rebelle, un parjure !  
 Et le barbare encore insulte a ma douleur !  
 Il veut que mon devoir respecte sa fureur !  
 Mais, cruel ! mon amour n'en sera point complice,  
 Dût-on charger ma main du soin de ton supplice  
 Je n'hésiterai point a te sacrifier.  
 Tu n'as plus qu'un moment à te justifier

CATILINA

Et de quoi voulez-vous que je me justifie ?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie  
 Mais puisque ton orgueil s'obstine à le nier

Et que tu me reduces, traître, à t'humilier,  
Esclave, paraissez.

## SCENE V

CATILINA, TULLIE, FULVIE  
*déguisée en esclave*

CATILINA, à part.

Que vois-je? c'est Fulvie!

TULLIE, à Fulvie

Parlez je vous l'ordonne au nom de la patrie

FULVIE

Qui? moi parler, madame! à quel péril affreux?  
Exposez vous ici les jours d'un malheureux!  
D'un Romain, quel qu'en soit le rang et la naissance,  
Je sais combien je dois respecter la présence,  
De celui-ci sur tout je redoute l'aspect.

TULLIE

Parlez, et dépouillez ce frivole respect  
Un esclave enhardi par le salut de Rome  
Doit-il tant s'effrayer à l'aspect d'un seul homme?  
Connaissez vous celui qui paroît à vos yeux?  
Répondez quel est-il?

FULVIE

est un séditieux,

Je ne connois que trop ce mortel redoutable,  
 Et le plus grand de tous, s'il étoit moins coupable  
 Oui, madame, c'est lui, voilà le furieux  
 Qui veut souiller de sang sa patrie et ses dieux,  
 Égoïger le sénat, immoler votre pere,  
 Et la flamme à la main désoler Rome entiere

CATILINA, *seignant de ne pas reconnoître Fulvie*

Quoi! vous osez commettre un homme tel que moi  
 Avec des malheureux si peu dignes de foi!  
 Et vous me réduisez a souffrir qu'un esclave,  
 Au mépris de mon sang, me flétrisse et me brave!  
 Ah! c'est pousser l'injure et l'audace trop loin.

TULLIE

Ingrat, rougis du crime, et non pas du témoin  
 Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre,  
 Vanter ta dignité, ce n'est pas me répondre.  
 Adieu

( à Fulvie )

Vous, suivez-moi

CATILINA, *arrêtant Fulvie*

Non, non, il n'est plus temps

Cet esclave est chargé d'avis trop importants

D'ailleurs, des qu'avec lui vous osez me commettre,

Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre

Probus, venez à nous



## SCENE VI

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBÜS

TULLIE.

Quel est donc ton dessein ?

CATILINA

C'est au nom du sénat et du peuple romain,  
 Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,  
 Probüs, qu'entre vos mains je mets ce téméraire,

TULLIE.

Eh vain par ce dépôt tu crois m'en imposer,  
 Je vois à quel dessein tu veux en disposer

CATILINA.

Non, loin que ma fierté désormais le refuse  
 C'est devant le sénat que je veux qu'il m'accuse  
 Puisqu'il doit en ces lieux s'assembler aujourd'hui,  
 C'est à Probüs, madame, à répondre de lui

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie

CATILINA

Allez, songez, madame, à sauver la patrie :  
 C'est des jours d'un ingrat prendre trop de souci,  
 Et l'amour n'a plus rien à démêler ici

## ACTE I, SCÈNE VII

### SCÈNE VII.

#### CATILINA

Qu'aurois-je à redouter d'une femme infidèle ?  
Où seront ses garants ? et d'ailleurs que sait-elle ?  
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton  
Nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron ;  
Projets abandonnés, mais dont ma politique  
Par leur illusion trompe la république,  
Sait de ce vain fantôme occuper le sénat,  
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un assassinat,  
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrières,  
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumières  
Maître de mes secrets j'ai pénétré les siens,  
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens  
De cent mille Romains armés pour ma querelle  
Aucun ne se connoît, tous combattront pour elle  
De l'un des deux consuls je me suis assuré,  
Plus que moi contre l'autre Antoine est conjuré  
César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle,  
Et je sais qu'à ce prix il me sera fidèle  
Voilà comme un consul qui pense tout prévoir  
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.  
L'Africain peu soumis, le Gaëlois indomtable,

Tout l'univers enfin, las d'un joug qui l'accable,

N'attend pour éclater que mes ordres secrets,

Et Cicéron n'est point instruit de mes projets

Ce n'est pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête,

Des cris du monde entier j'ai grossi la tempête

Mon cœur n'étoit point fait pour un simple parti

Que le premier revers eût bientôt ralenti,

J'ai séduit tes vieillards, ainsi que ta jeunesse,

César, Sylla, Crassus, et toute ta noblesse

Mais il faut retourner à Probus qui m'attend

Ménageons avec lui ce précieux instant,

Pour rendre sans effet le courroux de Tullie,

Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.

Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins

Maitre de l'univers, si tu l'es des Romains,

C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse,

Quo Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse

## ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, PROBUS

FULVIE

N'avez point, Probus, de l'état ou je suis,  
Je vous perdrai du moins songez que je le puis.  
Vous croyez, à l'abri de votre caractère,  
Pouvoir impunément défler ma colère,  
Et que mon cœur, tremblant à l'aspect de ce lieu,  
Va mettre au même rang le ministre et le dieu.  
Et quel ministre encore ! un sacrilège, un traître,  
Qui, de Catilina devenu le grand-prêtre,  
Des Tarquins sur son front veut ceindre le bandeau  
Et du sang des Romains nourrir ce dieu nouveau ;  
Lâche, qui se devote aux amours de Tullie,  
Qui, de ses propres dieux profaneur impie,  
Prête leur sanctuaire à des feux criminels,  
Déshonore le prêtre, et souille les autels

## PROBUS

Cédez moins au torrent de votre jalousie,  
 Et loin de m'offenser écoutez moi, Fulvie  
 Considérez l'abîme où va vous engager  
 Une folle habitude à ne rien ménager  
 Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même  
 Et de plus un amant qui peut-être vous aime.  
 Le dépit n'a jamais satisfait ses transports  
 Qu'il n'ait livré notre ame à d'éternels remords  
 L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense  
 Est souvent le prenier à pleurer sa vengeance,  
 On punit l'inconstant, mais on perd en un jour  
 L'objet de sa tendresse et l'espoir d'un retour  
 Enfin que savez vous si l'on aime Tullie?  
 A travers les fureurs dont votre ame est saïe  
 Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux  
 Pour percer les replis d'un cœur ambitieux?  
 Vous savez les projets que votre amant médite  
 En pépétrez-vous bien le détail et la suite?  
 Un homme tel que lui doit il à découvert  
 Se montrer sans prudence au grand jour qui le voit?  
 Reut-il porter trop loin l'artifice et la feinte?  
 Non, il faut que son cœur ne soit qu'un labyrinthe  
 Que l'amour même en vain y cherche des secrets  
 Que pour lui la raison et l'honneur n'ont point faits.

L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire  
 Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire  
 Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,  
 Pour peu qu'il ait parlé, qu'il n'en a que trop dit  
 L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,  
 Trouble tout pour servir un consul qui le flatte,  
 Devenu du sénat et l'idole et l'espoir,  
 Cicéron est armé du souverain pouvoir.  
 Le sénat, qui lui redoute une entreprise,  
 Pour mettre son héros à couvert de surprise,  
 De l'ordre équestre entier le fait accompagner,  
 Puisqu'on ne peut le perdre, il faut donc le gagner  
 Pour le faire périr il faut la force ouverte;  
 Mais ce seroit sans fruit travailler à sa perte  
 Un hymen prétendu peut calmer ses frayeurs,  
 Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs!  
 Plus de raison alors, et la fiere Fulvie  
 Expose un nom célèbre au mépris de Tullie,  
 Se couvre sans rougir d'un vil déguisement!  
 Pourquoi ce déshonneur? pour perdre son amant  
 Ah, madame! ce cœur, dont j'ai plaint la tendresse  
 De l'habit qui vous cache a-t-il pris la bassesse?  
 Dans quel sein déposer des secrets dangereux,  
 Si le cœur d'une amante est un écueil pour eux?  
 Vit-on jamais l'amour dans sa plus noire ivresse

Emprunter du dépôt une langue traîtresse?

ACTE V

Quel donc ai-je trahi, ministre ambitieux?

N'est-elle foi dont on à des sollicitieux?

La garder aux méchants, c'est partager leurs crimes

Mais je vois que Probus connoit peu ces maximes,

Il s'en suit, quand la haine enflamme vos pareils,

Jusqu'à la noirceur de leurs sèches conseils,

Sur tout des qu'il s'agit de venger leurs injures.

César est désigné souverain des augures,

Cicéron a brigue pour ce rival heureux,

Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux,

Catilina d'ailleurs vous étoit favorable

Le moyen qu'à vos yeux je ne sois point coupable,

Moi qui viens de sauver un consul odieux,

Qui s'est ose jouer d'un ministère des dieux,

Qui de sa dignité depositaire habile,

Plén de faste aux autels, et près des grands servile,

Sur l'espoir de leurs dons mesure sa ferveur,

Et n'adoit en effet que la seule faveur!

Mais, devoir m'ordonnoit de sauver la patrie

Imitez-le, ou gardez vos conseils pour Tullie

Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons

Qui ne font qu'irriter ma haine et mes soupçons

Cessez de me flatter qu'on peut m'aimer encore

J'ai trop vu la beauté que l'infidèle adore

Mes yeux avant ce jour ne la connoissoient pas,  
 Mais vous me payerez ses funestes appas  
 C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence,  
 Moi que déshonorait la seule concurrence  
 Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un secret?  
 Et pourquoi, s'il est feint, m'en cacher le projet?  
 Traître, ce n'est pas vous qui deviez me l'apprendre;  
 Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.  
 Sachez que d'un secret à demi confié,  
 Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,  
 On est toujours en droit d'en tirer le mystère,  
 Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ose faire

PROBUS

Hé bien ! perdez, madame, un homme généreux  
 Qui veut briser les fers de tant de malheureux,  
 Vengez votre beauté d'un amant infidèle,  
 Et votre orgueil blessé des projets qu'il vous cèle,  
 D'un long embrasement devenez le flambeau,  
 Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau  
 Mais Catilina vient; évitez sa présence,  
 Ou du moins gardez-vous d'imiter sa vengeance



## SCENE II

CATILINA, FULVIE, PROCUR

CATILINA.

Probus, ou sommes-nous? et qu'est-ce que je voi?  
 Quel opprobre pour Rome! et quel affront pour moi!  
 C'est aux yeux du sénat, aux miens qu'une Romaine,  
 Au mépris des devoirs ou son sexe l'enchaîne;  
 Sous un déguisement fait pour de vils humains,  
 S'en va déshonorer le premier des Romains,  
 De ses folles erreurs le rendre la victime,  
 Sans daigner seulement à éclaircir de son crime!  
 Et, lorsque tout conspire à me justifier,  
 Sa jalouse fureur veut me sacrifier!  
 Eh! quel étoit le but où ma valeur aspire?  
 Pour qui voulois-je ici conquérir un empire?  
 Est-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,  
 Lui que je voudrois voir expirer sous mes coups?  
 Non c'est pour une ingrate à qui je sacrifie  
 Ma gloire, mon devoir, et le soin de ma vie

FULVIE.

Poursuis Catilina le reproche sied bien  
 A des cœurs innocents et purs comme le tien,  
 Mais dans l'art de tromper, ta science suprême,

Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.  
 Va, cesse d'éclater sur mon déguisement;  
 Tout, jusqu'à ton courroux, est faux en ce moment  
 Egorge Cicéron aux yeux de sa famille,  
 Je ne t'en croirai pas moins épris de sa fille  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu sais allier  
 La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier,  
 Et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chère,  
 Rien ne garantirait la tête de son père  
 Mais de quoi te plains-tu ? quel est mon attentat ?  
 Est-ce moi qui prétends t'accuser au sénat ?  
 De l'espoir d'être à toi ma tendresse enivrée  
 A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.  
 Songe que tu me dois et César et Crassus,  
 Les enfants de Sylla, Cépion, Lentulus  
 Cruel ! j'aurois voulu que tout ce qui respire  
 Eût été comme moi soumis à ton empire;  
 Mais tandis que pour toi je séduisois les cœurs,  
 Tu préparois au mien le comble des horreurs,  
 Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,  
 A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie  
 Cependant qui de nous s'arme ici contre toi ?  
 C'est elle qui te perd, ingrat, ce n'est pas moi  
 Il est vrai qu'en son cœur j'ai voulu te détruire,  
 Mais c'est là seulement qu'attachée à te nuire,  
 Contenté de pouvoir vous désunir tous deux,

Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.

Eh! pouvois je prévoir que l'honneur chimérique

De sauver les débris d'un nom de république

Porteroit une amante à perdre son amant?

Mais pour t'en garantir je ne veux qu'un moment,

Abandonne à mon cœur le soin de ta défense

Je ne sais s'il te doit ou tendresse ou vengeance,

Je ne veux sur ce point nul éclaircissement

Qui puisse triompher d'un plus doux mouvement

Mais par un désaveu souffre que j'humilie

À l'aspect du sénat l'orgueilleuse Tullie,

Son cœur est désormais indigne de ta foi.

## CATILINA

Tullie en me perdant se rend digne de moi,

Et vous, qui prétendez me sauver par un crime,

Vous ne méritez plus mes vœux ni mon estime.

C'est au sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui,

Je ne redoute rien ni de vous ni de lui.

Si jamais vous osez y démentir Tullie,

Un affront si sanglant vous coûteroit la vie

Ainsi déclarez tout; c'est l'unique moyen

De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.

Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance.

SCÈNE III.

CATILINA, FULVIE, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

Mais je vois les licteurs, et le consul s'avance,  
Éloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat  
Adieu. tu me verras ce jour même au sénat  
(*elle sort*)

SCÈNE IV.

CATILINA, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

Probus, suivez ses pas, allez tous deux m'attendre  
Et cachez Manlius, qui doit ici se rendre.

## SCENE V

CICÉRON, CATILINA, LES LICTEURS

*Cicéron fait signe aux licteurs de s'éloigner.*  
 C'est vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,  
 Non comme un sénateur jaloux et furieux,  
 Mais comme un ennemi qui sait régler sa haine  
 Sur ce qu'en peut permettre une vertu romaine.  
 Enfin, depuis le jour que le sort des Romains  
 Par le choix des tribuns fut remis en mes mains,  
 Vous ne m'avez point vu, soigneux de vous déplaire,  
 Traver l'inimitié d'un si noble adversaire.  
 J'emportai sur vous l'honneur du consulat  
 En achetant les voix du peuple et du sénat  
 Et vous savez assez que cette préférence,  
 Qui flattoit vos desirs, passoit mon espérance,  
 Lais le sénat, toujours en butte à vos mépris,  
 Réunit en moi seul les vœux et les esprits  
 Ne crût si quelquefois vous daigniez vous contraindre,  
 Que, fait pour être aimé, vous vous fissiez moins craindre,  
 Que, mettant à profit tant de dons précieux,  
 Vous affectassiez moins un orgueil odieux.  
 Mais, bravant le sénat et les consuls ensemble,  
 Vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble

Regardez ces autels, voyez parmi nos dieux  
 Ces marbres consacrés aux noms de vos aïeux;  
 Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie,  
 Et Rome n'a jamais ti emblé que pour leur vie.  
 Si, moins ambitieux, votre haute valeur  
 Ne nous eût inspiré que la même terreur,  
 Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage  
 Aux vertus dont le ciel a fait votre partage?  
 Politique, orateur, capitaine, soldat,  
 Vos défauts des vertus ont-même encoi l'éclat  
 Quel citoyen pour nous, et le plus grand peut-être,  
 S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître  
 On dit mais je crois peu des bruits mal assurés  
 Qui vous osent nommer parmi des conjurés  
 Tout déliant qu'il est, Caton ne l'ose croire.  
 Cependant le sénat, jaloux de votre gloire,  
 Pour étouffer des bruits qui dans un sénateur  
 Pourroient en vous blessant blesser son propre hor  
 Des lui vous nomma gouverneur de l'Asie,  
 Pompée et Pétreus descendus vers Ostie,  
 L'un et l'autre chargés de vous y recevoir,  
 Remètront dans vos mains leur souverain pouvoir  
 Partez donc, et songez que votre obeissance  
 Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA

Ainsi donc le sénat veut, sans me consulter,

Me charger d'un emploi que je puis rejeter  
 Je ne sais s'il a cru me forcer à le prendre,  
 Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre.  
 Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser  
 Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.  
 On m'haït on me craint on conspire dans Rome  
 Parmi des conjurés c'est moi seul que l'on nomme.  
 Cependant le sénat, peu certain de ma foi,  
 Daigne malgré ces bruits m'honorer d'un emploi,  
 Le farouche Caton, devenu plus flexible,  
 D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible  
 Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,  
 Lorsqu'il peut par la foudre arrêter mes projets.  
 Mais d'un consul jaloux la politique habile  
 Devroit mieux me cacher que c'est lui qui m'exile,  
 Et ne point abuser de la crédulité.

D'un sénat trop jaloux de son autorité  
 Par enfin tous ces bruits, enfants de sa faiblesse,  
 N'ont d'autres fondements qu'un soupçon qui vous lèse.

## CICÉRON

N'est-ce rien selon vous que d'être soupçonné?  
 Votre ambition sans cesse abandonnée  
 Vous causez tant de trouble et tant d'inquiétude  
 Que le moindre soupçon tient lieu de constitution.  
 Dès qu'on ose alarmer le pouvoir souverain,  
 On est toujours suspect d'un coupable dessein.

Peut-on trop sur ce point rassurer la patrie ?  
 Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie ?  
 C'est pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA

J'entends, c'est sur ce point que l'on veut m'éprouver.  
 Si j'accepte l'emploi, c'est à tort qu'on m'accuse,  
 Et je suis criminel dès que je le refuse.  
 Mais, malgré l'appareil d'un frivole discours,  
 Je perce en ce moment à travers vos détours.  
 L'intérêt des Romains n'est pas ce qui vous guide,  
 C'est le seul mouvement d'une haine perfide,  
 Que le fiel de Caton sut toujours enflammer,  
 Et que mes soins en vain ont tenté de calmer.  
 J'ai fait plus, j'ai brigué jusqu'à votre alliance,  
 Et lorsque Rome attend avec impatience  
 Un hymen qui pouvoit rassurer les esprits,  
 Vous osez le premier signaler des mépris.  
 Et depuis quand, seigneur, l'intérêt de ma gloire  
 Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ose croire,  
 Quand ce même Caton, citoyen furieux,  
 Répand seul contre moi ces bruits injurieux,  
 Que vous autorisez avec trop d'imprudence,  
 Vous qui, de son orgueil nourrissant l'insolence,  
 Consacrez chaque jour ses transports insensés ?  
 Je vous connois tous deux mieux que vous ne pensez.  
 Timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes,



Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes;  
Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,  
Ne connoit de vertu que la férocité,  
Prompt à se courroucer, enclin à contredire,  
La haine est le seul dieu qui le meut et l'inspire.  
Mais c'est perdre le temps en discours superflus,  
Et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.  
Alarme d'un pouvoir dont la grandeur vous blesse,  
L'ardeur d'en triompher vous occupe sans cesse,  
Et comme il vous falloit le secours d'un emploi  
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,  
Vous m'avez fait nommer gouverneur de l'Asie,  
Bienfait que je tiendrois de votre jalousie,  
Mais mon nom seul ici vous faisant tous trembler,  
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler  
Dès par Manlius l'Italie occupée  
Va bientôt se remplir des troupes de Pompée,  
Et ce fameux vainqueur de tant de nations  
Vous offre son épée avec ses légions.  
Que d'inutiles soins dans le temps que Tullius  
Pourroit à votre gré disposer de ma vie!  
Car de ces noirs complots qui causent tant d'effroi  
Il a dû déclarer que le chef c'étoit moi  
C'est présumer, pas qu'à son devoir soumis,  
Il ait pu vous celer le chef de l'entreprise  
Pourquoi donc au sénat n'avez-vous pas me déféré?

J'entrevois les raisons qui vous font différer,  
C'est que mon rang demande une preuve plus grave  
Que les rapports suspects d'un malheureux esclave.  
Mais mon honneur m'engage a vous désabuser,  
Avec ce seul témoin vous pouvez m'accuser,  
Son nom garantit tout cet esclave est Fulvie,  
Qui, jalouse en secret des charmes de Tullie,  
A cru devoir troubler quelques soins innocents  
Qu'exigeoient d'un grand cœur des charmes si touchants  
Qui croiroit qu'un consul si prudent et si sage  
Eût été le jouet d'une femme volage?  
Vous rougissez, seigneur, mais c'est avec éclat  
Que je veux aujourd'hui me venger au sénat,  
Car c'est là qu'en consul vous devez me répondre,  
Et c'est là qu'en héros je saurai vous confondre  
Adieu

## SCÈNE VI.

CICÉRON

Dans quel désordre il laisse mes esprits!  
Quelle honte pour moi si je m'étois mépris!  
Catilina pourroit ne pas être coupable  
Mais qu'il est dangereux; et qu'il est redoutable!  
Quel ennemi le sort nous a-t-il suscité!

Quo de couragé, ensemble et de subtilité  
 Son génie éclaire voit, pénètre, ou devine.  
 Rôme n'est plus, les dieux ont juré sa ruine  
 Essayons cependant de calmer la fureur  
 De perfide ennemi qui fait tout mon malheur  
 S'il paroît au sénat et qu'il s'y justifie,  
 Son triomphe bientôt me coûteroit la vie  
 Malgré tous ses détours j'entrevois ce qu'il veut,  
 Mais nous serions perdus s'il osoit ce qu'il peut  
 Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie,  
 Puisqu'il fait que le mien jusque-là s'humilie.  
 Quel abîme pour toi, malheureux Cicéron!  
 Allons revoir ma fille et consulter Caton  
 C'est là que je pourrai dans le cœur d'un seul homme  
 Retrouver à la fois nos dieux, nos lois, et Rome

## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

SUNNON, GONTRAN

SUNNON

ARRÊTONS, chez Gontran, c'est dans ces lieux sacrés,  
Decoïés avec faste, au fond peu réverés,  
Qu'a la face des dieux nous allons voir éclore  
Un projet qui m'alarme, et qui les déshonore,  
C'est ici que bientôt Crassus, Catilina,  
Antoine, Céthegus, les enfants de Sylla,  
Mille autres dont les noms éclatent dans l'histoire,  
Et qui de leurs aïeux flétrissent la mémoire,  
Vont de leur sang impur sceller leur union,  
Et livrer Rome entière a la proscription  
Heureux si je pouvois en ce désordre extrême  
D'un parti que je hais me dégager moi-même !  
Entraîné des long-temps, peut-être corrompu  
Par un ambitieux qui séduit ma vertu,

Je me trouve forcé d'embrasser sa querelle,  
D'être ennemi de Rome, ou ministre infidèle.

## CONTRAIT

Quoi! des Gaules ici Sunnon ambassadeur,  
De ce rang si sacré voudroit flétrir l'honneur!

## SUNNON

Laissons l'honneur d'un rang qui n'est plus qu'un vain  
Lorsqu'un autre intérêt devient mon seul arbitre

Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux,  
Mais où sont les Romains, leurs lois, même leurs dieux?  
Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse

Parmi des furieux sans frein et sans justice?

C'est aux événements à disposer de moi

D'ailleurs, dans ce chaos, à qui garder ma foi?

À de vils sénateurs noyés dans la mollesse,

À deux consuls jaloux et désunis sans cesse?

L'un des deux, sans honneur et sans fidélité,

Abuse chaque jour de son autorité,

L'autre a mille vertus, mais n'ose en faire usage

Caton, loin de calmer, irrite l'orage,

Formidable au dehors, méprisable au dedans,

Le sénat n'est enfin qu'un amas de brigands,

Unis pour le butin, divisés au partage

Dont toute la vertu perit avec Carthage

À peine il fut formé qu'il détruisit ses rois

Il détruit aujourd'hui l'autorité des lois

Après avoir détruit et lois et diadème,  
 Nous le verrons bientôt se détruire lui-même.  
 Allumons le flambeau de la sedition,  
 Rien ne peut nous sauver que leur division  
 Tu ne sais pas encor quel peril nous menace.  
 Un Romain (tu connois sa valeur, son audace),  
 Et quel Romain encoi ! César depuis un an  
 Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran,  
 C'est à nous gouverner que ce héros aspire.  
 Si la Seine un moment coule sous son empire,  
 Nous sommes tous perdus, et Gaulois et German  
 Vont tomber sous le fer ou le joug des Romains :  
 Ce que la Grece, Rome, et l'univers ensemble  
 Eurent de plus parfait, dans César se rassemble;  
 Prudent, ambitieux, l'homme de tous les temps,  
 De toutes les vertus, et de tous les talents;  
 Intrépide, éclairé, d'autant plus redoutable  
 Que de tous les mortels il est le plus aimable.  
 Mais Catilina vient, cher Gontran, laisse-nous.

SCENE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

Je vous cherche, Sunnon, et j'ai besoin de vous.

De nos desseins secrets la trame est découverte,  
 Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.  
 Le sénat perdu, les chevaliers epars,  
 Appellent à grand bruit le peuple au Champ de Mars;  
 De toutes parts enfin on murmure, on s'assemble;  
 Mais, objet de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.  
 L'instant fatal approche, et, loin d'en être ému,  
 Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.  
 Je craignois les délais, ils sont toujours à craindre  
 Le feu des factions est facile à s'éteindre,  
 Ainsi l'on ne peut trop hâter l'évènement.  
 Sunnon, puis-je compter sur notre engagement?

## SUNNON

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole  
 Je suis Gaulois, ainsi fidèle à ma parole,  
 L'honneur est parmi nous le premier de nos dieux;  
 Mais vous savez quel jong on m'impose en ces lieux,  
 Et d'un ambassadeur quel est le ministère,  
 Que je suis retenu par une loi sévère,  
 Qui me défend d'armer de criminelles mains,  
 Et d'oser les tremper dans le sang des Romains.  
 D'ailleurs de vos projets j'ignore le mystère,  
 Je crains tout, sans savoir ce qu'il faut que j'espère  
 Si vos desseins ne sont aussi justes que grands,  
 Et si ce n'est pour nous que changer de tyrans,  
 Si nos traités ne sont fondés sur la justice,

Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous unisse ;  
 Notre unique vertu n'est pas notre valeur,  
 Nous aimons la justice autant que la candeur  
 Quoiqu'enfant de la guerre, allaté sous les tentes,  
 Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes  
 Si vous nous surpassez par votre urbanité,  
 Nous l'emportons sur vous par notre intégrité,  
 C'est à tous nos desseins l'honneur qui seul préside,  
 Et de nos intérêts l'équité qui décide  
 Nos dieux, nos souverains, l'autorité des lois,  
 La gloire, le devoir, notre épée, et nos droits,  
 Aussi prompts que vaillants, francs, et pleins de noblesse  
 Obéissants par choix, et soumis sans bassesse  
 Mais Rome cherche moins, dans ses vastes projets,  
 A faire des amis, qu'à faire des sujets  
 Comme nous ne voulons que le simple héritage  
 Dont les temps et le sort firent notre partage,  
 Voyez si, du sénat réprimant la fureur,  
 Vous pouvez des Gaulois être le protecteur  
 Peut-être en ce discours, ou trop fier, ou trop libre,  
 Ai-je peu ménagé la majesté du Tibre ;  
 Mais, dès que de mes soins notre sort dépendra,  
 J'en parlerois aux dieux comme à Catilina.

CATILINA

Je ne condamne point un discours magnanime,  
 Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime,



Maïs je le blâmerois, Sunnon, si ma vertu  
Ne vous inspirait pas un respect qui m'est dû.  
Je ne suis point surpris qu'un ministre soupçonne  
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,  
La que loin de vouloir soulager l'univers  
Je pretende au contraire appesantir ses fers  
Revenez cependant d'une erreur qui m'offense  
Et qui peut vous séduire à force de prudence.  
Je suis chef, il est vrai, d'un parti dangereux,  
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux  
Souvent, pour s'assurer de leur obéissance,  
Il faut laisser regner le crime et la licence,  
Le choix des conjurés est un choix hasardeux  
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux  
Le projet le plus grand, l'action la plus belle  
A quelquefois besoin d'une main criminelle,  
Si vous me regardez comme un ambitieux  
Que la soif de régner a rendu furieux,  
Et qui ne veut user du flambeau de la guerre  
Que pour subjuguier Rome, et désoler la terre,  
Vous vous trompez, Sunnon. Considérez l'état  
Du sénat et des lois, du peuple et du soldat,  
Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui répond  
A son titre pompeux de maîtresse du monde,  
Les pirates divers que Pompée a défaits  
Cachaient dans leurs rochers cent fois moins de for

Mais je suis las de voir triompher l'injustice,  
 Il est temps que mon bras s'arme pour leur supplice,  
 Que j'immole à nos lois ce sénat orgueilleux,  
 Pour rendre l'univers et les Romains heureux  
 Voilà, mon cher Sunnon, le seul but où j'aspire,  
 Non au funeste honneur de conquérir l'empire;  
 Et comme j'ai toujours estimé les Gaulois,  
 Je mourrai, si le faut, pour défendre leurs droits.  
 Mais ne présumez pas que de votre courage  
 Dans ces murs malheureux je veuille faire usage,  
 Les conjurés et moi, quel que soit le danger,  
 Nous n'avons pas besoin d'un secours étranger,  
 Au contraire je veux que, fuyant de la ville,  
 Au camp de Manlius vous cherchiez un asile:  
 Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,  
 Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous  
 Tout semble me livrer une ville alarmée,  
 Mais loin de ses remparts Rome a plus d'une armée.  
 Que le sénat ici tombe sous mes efforts;  
 Ce n'est point accabler ce redoutable corps,  
 Qui renaît de lui-même, et qui se multiplie  
 Dans l'univers entier comme dans l'Italie;  
 Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis,  
 Et qui me cherchera toujours des ennemis  
 Je veux, si les destins me sont peu favorables,  
 Trouver dans les Gaulois des amis secourables,

CATILINA.

Quelque retraite enfin dans un jour malheureux,  
De vous, de vos amis c'est tout ce que je veux.

SURNON

Allé des que votre bras s'arme pour la justice,  
Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse  
Je vous réponds de tous

CATILINA.

Quels seront vos garants

SURNON, lui présentant la main.

Mettez dans cette main, ce sont là nos serments  
Adieu, Catilina. Quelqu'un vient c'est Tullie

SCENE III

CATILINA.

Que sa triste vertu me pèse et m'humilie!  
Fuyons, n'exposons point tant de fois en un jour  
Des cœurs nés pour la gloire aux attraits de l'amour

- Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inspire,  
 Je ne sais si je dois m'expliquer avec vous  
 Victimes tous les deux d'une amante en courroux,  
 Si mes cruels soupçons vous ont fait une offense,  
 N'en accusez que vous, et votre fier silence;  
 Car vous pouviez d'un mot desabuser mon cœur.  
 Pourquoi, loin d'éclaircir une funeste erreur,  
 Me cacher, aux dépens de toute mon estime,  
 Un témoin dont le nom vous eût absous du crime,  
 Et que rendoit suspect son amour irrité?  
 Vous savez de mes moeurs quelle est l'austérité,  
 Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,  
 Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie,  
 Que ne m'épargniez-vous la honte et le remords  
 D'avoir trop écouté ses coupables transports?  
 Falloit-il exposer une ame vertueuse  
 A servir les fureurs d'une ame impétueuse?

CATILINA.

- Ah! je n'étois déjà que trop humilié  
 De voir à vos mepris mon sang sacrifié,  
 Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIUS

- Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,  
 Malgré votre courroux, je veux vous engager  
 A respecter ses vœux, même à la ménager  
 D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre,

Et son sexe et son nom, tout m'oblige à la plaudre  
 Ainsi; loin d'insulter à son deguisement,  
 Faisons-la de ces lieux sortir secrètement.  
 Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,  
 Et l'on n'en croira point sa folle jalousie  
 Loin de vous présenter l'un et l'autre au sénat,  
 Evitez pour moi-même un dangereux éclat  
 Que vous reviendrait il d'une foible victoire,  
 Qu'il; loin de l'embellir, flétrirait votre gloire?  
 Cróyez moi, méprisez une amante en fureur,  
 Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon écur

## CATILINA.

Lorsqu'on ose attaquer mon honneur et ma vie,  
 Vous voulez qu'en tremblant je me cache ou je fide  
 Que, laissant le champ libre à l'insensé Caton,  
 Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom  
 Que j'éloigne Fulvie, afin que votre pere  
 Sur son absence même au sénat me désore?  
 Comment! lorsque vous-même, échauffant sa fureur,  
 Vous me livrez au peuple et me perdez d'honneur,  
 Que sur de faux rapports déjà l'on délibère,  
 Que contre moi Caton éclate sans mystère,  
 Vous voulez que, témoin de leur emportement,  
 J'attende du sénat quelque menagement;  
 Que le consul enfin; touché de mon absence,  
 Ou ne m'accuse point, ou prenne ma défense.

### ACTE-III, SCÈNE IV

Ah ! ne présumez pas que leur mauvaise foi  
Puisse m'en imposer et triompher de moi.  
Des ce jour même il faut que je me justifie

TULLIE

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie ?

CATILINA

Non mais on a trompé votre crédule amour,  
Afin que vous puissiez me tromper à mon tour  
La plus légère peur corrompt les cœurs timides,  
Et des plus vertueux fait souvent des perfides

TULLIE

Du moins en ma présence épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah ! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,  
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,  
Vous et moi nous eussions sauvé la république.

TULLIE.

Il en est temps encor, cruel, écoutez-moi,  
N'allez point au sénat, fiez-vous à ma foi  
Sur de vaines rumeurs votre fiente s'abuse ;  
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse,  
Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,  
Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris  
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,  
Songez du moins, seigneur, qu'il y va de ma gloir  
Quoi ! vous pouvez m'aimer, et me sacrifier

À l'orgueilleux honneur de vous justifier?

L'amour vous justifie et reprend son empire,

Quand mon cœur vous absout, mon cœur doit vous suffire.

Le sénat contre vous n'a rien fait publier

Ah! laissez-moi l'honneur de vous concilier

Laissez-moi réunir mon amant et mon père.

Hélas! étoit-ce à moi d'en parler la première?

L'amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits

Aucun bien qui vous puisse engager à la paix!

Vous êtes des Romains la plus noble espérance,

Daignez contre vous-même embrasser leur défense

De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, ingrat,

Qui voulez aujourd'hui convoquer le sénat?

Si vous vous obstinez encore à vous défendre,

Le consul à son tour voudra s'y faire entendre,

Et bientôt vos amis, ardents et furieux,

De carnage et d'horreur vont remplir tous ces lieux

Voulez-vous mettre en feu la ville infortunée

Que votre amante habite, où votre amante est née?

Laissez-moi désarmer vos redoutables mains,

Accordez à mes pleurs la grâce des Romains,

Et qu'il soit dit du moins de l'heureuse Tullie

Que le dieu de son cœur fut dieu de sa patrie.

CATILINA

Ah, madame! cessez de vouloir m'abuser

J'aimerais mieux vous voir, constante à m'accuser,

Armer contre ma vie un sénat qui m'abhorre.  
 Quoi ! c'est moi qu'on veut perdre, et c'est moi qu'on implore  
 Que dis-je ? c'est à moi que Tullie a recours  
 Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours !  
 C'est pour eux, non pour moi qu'elle verse des larmes !  
 Et, loin de m'arracher à leurs perfides armes,  
 Je la vois avec eux conspirer à l'envi !  
 Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,  
 Si vous ne voulez pas que j'aie le défendre  
 Mais en vain par vos pleurs on cherche à me surprendre.  
 Eh ! sur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir ?  
 A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir ?  
 Quoi ! sur le seul rapport d'un témoin méprisable,  
 Sans rien examiner, vous me croyez coupable !  
 Et, sans en exiger d'autre éclaircissement,  
 Votre austère vertu sacrifie un amant !  
 Cet exemple est si grand qu'il faut que je l'imite  
 Plus vous m'attendrissez, plus mon honneur m'invite  
 A m'immoler moi-même à ce que je me dois

TULLIE

Hé bien ! cruel ! adieu, pour la dernière fois



## SCENE V

CATILINA.

Que je me sens touché! que mon ame est émue  
 Ah! qu'où n'ai je évité cette fatale vue!  
 Mais j'aperçois Probus

## SCENE VI

CATILINA, PROBUS

PROBUS

Je viens vous avertir

Que dès ce même instant, seigneur, il faut partir  
 Tout s'arme contre vous, et le sénat s'assemble

CATILINA

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble  
 Je veux, à commencer par le plus fier de tous,  
 Les voir dans un moment tomber à mes genoux,  
 Et je vais les trouver

PROBUS

Quoi! seul et sans défense?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence,

Ainsi ne craignez rien

PROBUS

Seigneur, y pensez-vous?

Songez que Romulus expira sous leurs coups.

Je ne condanne point une noble assurance;

Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence

Plus le senat vous craint, plus il faut du senat

Craindre contre vos jours un secret attentat.

CATILINA

Non, Probus; et je brave un péril qui vous glace

Le succes fut toujours un enfant de l'audace.

L'homme prudent voit trop, l'illusion le suit,

L'intrépide voit mieux, et le fantôme fuit,

L'instant le plus terrible éclaire son courage,

Et le plus téméraire est alors le plus sage.

L'imprudence n'est pas dans la témérité,

Elle est dans un projet faux et mal concerté,

Mais s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence

Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence,

Et je sais, pour domter les plus impérieux,

Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.

Adieu dans un moment ils me verront paroître

En criminel qui vient leur annoncer un maître.

FIN DU TROISIEME ACTE

## ACTE QUATRIEME

## SCENE PREMIERE

CICÉRON, CRASSUS, CATON,

*et le reste des sénateurs*

CICÉRON

ASSIRÉS souverains de Rome et de ses loix  
 Qui parmi vos sujets comptez les plus grands rois,  
 Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire  
 Brûler avec éclat le prix d'une victoire  
 Le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,  
 Me réservait le soin d'annoncer des malheurs  
 De mon amour pour vous tel est le premier gage,  
 Et de mon consulat le funeste partage,  
 Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux  
 Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,  
 De la terre et des mers vous promettre l'empire,  
 Un seul homme à vos yeux travaillé à vous proscrire  
 Pourrai-je sans frémir nommer Catilina,

L'héritier des fureurs du barbare Sylla,  
Lui que la cruauté, l'orgueil, et l'insolence,  
N'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance;  
Lui qui, toujours coupable et toujours impuni,  
Veut, ce que n'eût osé l'univers réuni,  
Subjuguer les Romains? O vous, que Rome adore,  
Et qui par vos vertus la soutenez encore,  
Vous, l'appui du sénat et l'exemple à la fois,  
Incorruptible ami de l'état et des lois,  
Parlez, divin Caton.

CATON

Et que pourrois-je dire  
En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire,  
Où l'intérêt, l'orgueil, commandent tour-à-tour,  
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour,  
Où de tant de héros je vois flétrir la gloire?  
Et comment l'univers pourra-t-il jamais croire  
Que Rome eut un sénat et des législateurs,  
Quand les Romains n'ont plus ni lois ni sénateurs?  
Où retrouver enfin les traces de nos pères  
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangères?  
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,  
Puis-je me croire encore au milieu du sénat?  
Ah! de vos premiers temps rappelez la mémoire.  
Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire  
Vous imitez si mal vos illustres aïeux,

Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.

Mais de quoi se plaint-on? Catilina conspire,

Est-il si criminel d'aspirer à l'empire

Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner?

Un trône quel qu'il soit n'est point à dédaigner

Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable

Voyez de votre état la chute épouvantable,

Ce que fut le sénat, ce qu'il est aujourd'hui,

Et le profond mépris qu'il inspire pour lui

Scipion, qui des dieux fut le plus digne ouvrage,

Scipion, ce vainqueur du héros de Carthage,

Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,

Par un vil éclateur se vit presque flétri

Alors la liberté ne savoit pas dans Rome

Du simple citoyen distinguer le grand homme,

Malgré tous ses exploits, le vainqueur d'Annibal

Se soumit on tremblant à votre tribunal.

Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,

Du sang des sénateurs inondé nos murailles

Il fait plus, ce tyran, las de régner enfin,

Abdique insolémment le pouvoir souverain,

Comme un bon citoyen meurt heureux et tranquille

En bravant le courroux d'un sénat imbécille,

Qui, charmé d'hériter de son autorité,

Éleva jusqu'au ciel sa générosité,

Et nomma sans rougir, père de la patrie

Celui qui l'égorgeoit chaque jour de sa vie.  
 Si vous eussiez puni le barbare Sylla,  
 Vous ne trembleriez point devant Catilina;  
 J'ai là vous étouffiez ce monstre en sa naissance,  
 Ce monstre qui n'est ne que de votre indolence.

CRASSUS

N'est-ce qu'en affectant de blâmer le sénat  
 Que Caton de son nom croit relever l'éclat?  
 Mais il devrait savoir que l'homme vraiment sage  
 Ne se pare jamais de vertus hors d'usage  
 Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos aïeux?  
 Si ces temps sont changés, il faut changer comme eux,  
 Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge  
 Eh! qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage?  
 Rome est ce qu'elle fut ses changements divers  
 Ont-ils de notre empire affranchi l'univers?  
 Non, car ce fier Sylla d'odieuse mémoire,  
 Même en l'asservissant, combla Rome de gloire.  
 Mais c'est trop s'occuper de reproches honteux,  
 Importunes leçons d'un censeur orgueilleux,  
 Qui se trompe toujours au zèle qui l'enflamme.  
 Que Caton a son gré nous méprise et nous blâme,  
 N'aurions-nous désormais d'oracle que Caton,  
 Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron?  
 Où sont vos ennemis? quel péril vous menace?  
 Un simple citoyen vous alarme et vous glace!

# CATILINA

A percer ses complots j'applique en vain mes soins,  
 Je vois plus de soupçons ici que de témoins.  
 On dirait, à vous voir assemblés en tumulte,  
 Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte;  
 Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas  
 Où sont des conjurés les chefs et les soldats?  
 Les fureurs de Caton et son impatience  
 Dans le sein du sénat semant la défiance,  
 On accuse à la fois Cépion, Lentulus,  
 Dolabella, César, et moi même Crassus  
 Voyez de vos conseils jusqu'ou va l'imprudenc  
 On craint Catilina, cependant on l'offense  
 Mais plus vous le craignez, plus il faut ménager  
 Un homme et des amis qui pourroient le venger  
 Et quel est, dites-moi, le témoin qui l'accuse?  
 Une femme jalouse et que l'amour abuse,  
 Qui, sur les vains soupçons d'une infidélité,  
 Veut surprendre à son tour votre crédulité,  
 Qui, sans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne  
 Invente des complots pour flatter votre haine.  
 Si je plains l'accusé, c'est parcequ'on le hait  
 Voilà le seul témoin qui prouve son forfait,  
 Car la haine a souvent fait plus de faux coupables  
 Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables  
 Je dis plus, et quand même il seroit criminel,  
 Faut il comme Caton être toujours cruel?

Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome ?  
 Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand homme :  
 La rigueur n'a jamais produit le repentir,  
 Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.  
 Rome n'est plus au temps qu'elle pouvoit sans craindre  
 Immoler à la loi quiconque osoit l'enfreindre.  
 D'ailleurs il est toujours imprudent de se voir,  
 A moins qu'en sûreté l'on ne puisse punir.  
 De quatre légions qui campoient vers Préneste  
 Celle de Manlius est la seule qui reste :  
 Quand le sénat devra punir Catilina,  
 Êtes-vous assurés que quelqu'un l'osera ?  
 S'il échappe à vos coups, redoutez sa vengeance,  
 Et des amis tout prêts d'embrasser sa défense  
 A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter  
 Par d'impuissants décrets qu'il sauroit éviter  
 Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne,  
 Et qu'à son repentir le sénat l'abandonne

CATON.

Si l'intérêt public décide de son sort,  
 Consul, qu'à l'instant même on lui donne la mort



## SCENE II

CATILINA, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS

*(Catilina entre brusquement par le milieu d  
sénat, qui se lève à son aspect. Un momen  
après, chacun reprend sa place )*

CATILINA

La mort ! A ce décret je crois me reconnoître

CATON

Tu le devrois du moins, puisqu'il regarde un traître

CATILINA

Je ne sais qui des deux, dans ce commun effroi,

Rome doit le plus craindre ou de vous ou de moi

Je la salue, et Caton la perd par un faux zèle.

CICÉRON

Téméraire ! au sénat quel ordre vous appelle ?

CATILINA

Et qui m'empêcheroit, seigneur, de m'y montrer ?

Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer ?

Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même

CICÉRON

Quoi ! vous joignez encore à cette audace extrême

Celle d'oser paroître en armes dans ces lieux ?

CATILINA

Que mes vives, consul, ne blessent point vos yeux;  
Mais sur ce nouveau crime avant que de répondre  
Souffrez sur d'autres points que j'ose vous confondre:  
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis?

Quoiqu'il soit votre pouvoir vous ayez tout soumis,  
J'espère cependant qu'on daignera m'entendre,

Et c'est en citoyen que je vais me défendre,  
J'abdique pour jamais le rang de sénateur.

Pardonnez, Cépion, Crassus, et vous, préteur,  
Antoine, à votre tour souffrez que je vous nomme  
Parmi les ennemis du sénat et de Rome

César ne paroît point, mais je vois Cethegus.

Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus;

Car entre nous et lui, grâce à son imprudence,  
Le vertueux Caton met peu de différence

He bien! pères conscripts, êtes-vous rassurés?

Vous voyez d'un coup d'œil l'état des conjurés,  
Leurs chefs et leurs soldats, cette nombreuse armée  
Dont Rome en ce moment est si fort alarmée,

Ces périls enfantés par les folles erreurs

D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs

C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chère

Me verra dans le dessein d'assassiner son père,

D'égorgier le sénat; et vous le croyez tous!

Malheureux que je suis d'être ne parmi vous!

Sylla vous méprisoit, et moi, je vous déteste —  
 De nos premiers tyrans vous n'êtes qu'un vil reste,  
 Juges sans équité magistrats sans pudeur,  
 Qui de vous commander voudroit se faire honneur?  
 Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'empire  
 Inhumains, acharnés sur tout ce qui respire,  
 Qui, depuis si long-temps, tourmentez l'univers!  
 Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.

CATON

À quoi te servirait cette troupe cruelle  
 Que ton palais impur et vomit et recèle,  
 Qui le jour et la nuit semant par-tout l'effroi,  
 Ministres odieux de tes fureurs...

CATILINA

Tais-toi :

Il est vrai qu'autrefois, plus jeune et plus sensible,  
 (Vous l'avez ignoré ce projet si terrible,  
 Vous l'ignorez encor) je formai le dessein  
 De vous plonger à tous un poignard dans le sein —  
 L'objet qui vous dérobe à ma juste colere —  
 Ne parloit point alors en faveur de son pere  
 Mais un autre penchant plus digne d'un Romain  
 M'arracha tout-à-coup le glaive de la main  
 Je sentis malgré moi l'amour de la patrie  
 S'armer pour des cruels indignes de la vie  
 Aujourd'hui, que tout doit rassurer les esprits,

Une femme en fureur les trouble par ses cris,  
À ses transports jaloux tout s'alarme, tout tremble,  
Et c'est pour les servir que le sénat s'assemble !  
C'est sur ses vains rapports qu'un homme impétueux  
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux,  
Orgueilleux citoyen, dont l'austère sagesse  
Est moins principe en lui qu'un fruit de sa rudesse ;  
Tyran républicain, qui malgré sa vertu  
Est le plus dangereux que Rome ait jamais eu  
Par lui seul d'entre nous la concorde est bannie ;  
C'est lui qui, du sénat détruisant l'harmonie,  
Fomente la chaleur de nos divisions,  
Et nous force d'avoir recours aux factions  
Mais il veut gouverner, lié bien ! qu'il vous gouverne,  
Qu'il triomphe à son gre d'un sénat subalterne,  
Qui, lâche déserteur de son autorité,  
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité  
Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos comices ?  
Le tumulte et l'effroi n'en sont que les prémices.  
De chaque élection le meurtre est le signal,  
Vos préteurs égorgés au pied du tribunal,  
Un consul tout sanglant, mais trop juste victime  
D'un peuple malheureux qu'à son tour il opprime.  
Tous vos choix sont souillés par des assassinats ;  
Ainsi furent nommés vos derniers magistrats ;  
C'est ainsi qu'on élit ou que l'on sait exclure,

Et qu'on osa me faire une mortelle injure  
 Le plébéien s'élève et le patricien  
 Se donne sans rougir un pere plébéien,  
 Et pour l'adoption ou l'intérêt l'entraîne  
 Vous laissez profaner la majesté romaine.  
 Le voilà ce sénat, ce protecteur des lois  
 Dont l'exemple auroit dû diriger tous les rois  
 Le voilà ce sénat qui fait trembler la terre,  
 Et qui dispute aux dieux le dépôt du tonnerre.  
 La justice, autrefois votre divinité,  
 Ne regne plus ici que pour l'impunité,  
 La décence, les lois, la liberté publique,  
 Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique  
 Caton est devenu notre législateur,  
 L'idole des Romains.

CICERO.

Et vous le destructeur,  
 Traître! Si le sénat vous eût rendu justice,  
 Vos jours n'auroient été qu'un éternel supplice,  
 Mais si je puis encor faire entendre ma voix,  
 Vous ne braverez plus la faiblesse des lois.

CATILINA.

Hé bien! pour acheter de confondre un coupable  
 Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable  
 De vos soins pénétrants monument précieux,  
 Cet esclave qui peut me contraindre à vos jeux.

D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie?  
 Manlius auroit-il disposé de sa vie?  
 Car elle fut toujours l'ame de ses secrets

CICÉRON

Laissons là Manlius; parlons de vos projets  
 On ne connoît que trop vos lâches artifices.

Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices;  
 Vous êtes convaincu, le crime est avéré  
 Déjà sur votre sort on a délibéré,  
 Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence

CATILINA.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence  
 Vous pensez, je le vois, que, tremblant pour mes jours,  
 A des subtilités je veuille avoir recours  
 Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie?  
 Ainsi ne croyez pas que je me justifie  
 Impudents! savez-vous, si j'élevais la voix,  
 Que je vous ferois tous égorger à la fois?  
 Instruit de votre haine et de mon innocence,  
 Tout le peuple à grands cris m'excite à la vengeance,  
 Mais je n'imité pas les fureurs de Caton,  
 Et je laisse la peur au sein de Cicéron  
 Je n'aurois pour punir votre coupable audace  
 Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace,  
 Sans m'armer contre vous d'un secours étranger,  
 Me taire encore un jour suffit pour me venger.

Et vous me condamnez, insensés que vous êtes,  
 Moi qui ttiens le fer suspendu sur vos têtes,  
 Moi qui, sans me charger d'un projet odieux,  
 N'ai qu'à laisser agir Manlius et les dieux,  
 Moi qui, pouvant me mettre à couvert de l'orage  
 M'expose pour sauver un consul qui m'outrage!  
 (montrant Cicéron)

J'ai causé par malheur votre premier effroi,  
 Et dans tous les complots vous ne voyez que moi.  
 Il en est cependant dont vous devez tout craindre  
 Que vous êtes aveugle, et que Rome est à plaindre.  
 Laissons là Manlius, consul peu vigilant,  
 Tandis que Rome touche à son dernier instant,  
 Qu'au plus affreux danger le sénat est en proie,  
 Qu'on va faire de Rome un seconde Troie!  
 Lorsque vous ne songez qu'à me faire perir,  
 Ingrats sur vos malheurs je me sens attendre  
 Je sens en ce moment l'amour de la patrie  
 Repandre dans mon cœur une nouvelle vie,  
 Et votre aveuglement me fait trop de pitié.  
 Pour vous sacrifier à mon inimitié.

CICÉRON

Hé bien! rompez, seigneur, un si cruel silence;  
 Punissez en Romain l'ingrat qui vous offense.  
 En faveur de vous-même osez tout oublier,  
 Et sauvez le sénat pour nous humilier.

CATILINA

Je n'ai point attendu l'instant du sacrifice  
 Pour servir ce sénat qui m'envoie au supplice;  
 Depuis huit jours entiers j'assemble mes amis  
 Les voilà ces complots que je me suis permis  
 Mais, malgré tous les soins d'une ame généreuse,  
 Ils m'ont fait soupçonner d'une trame honteuse  
 Aimez sans différer, prévenez l'attentat,  
 Si vous voulez sauver la ville et le sénat  
 Celui qui hors des murs commande vos cohortes,  
 Manlius, dès ce soir doit attaquer vos portes

CICÉRON

Manlius!

CATILINA

Oui, consul craignez qu'avant la nuit  
 Aux dépens de vos jours on n'en soit trop instruit  
 Je vous ai déclaré le chef de l'entreprise,  
 Veillez, ou de sa part craignez quelque surprise  
 Je n'ai pu découvrir le reste du parti  
 C'est à vous d'y penser, vous êtes averti  
 Manlius vous trahit c'étoit pour vous défendre,  
 Qu'en armés dans ces lieux j'étois venu me rendre,  
 Et non pour vous punir de m'avoir outragé  
 En combattant pour vous je suis assez vengé  
 Vous pouvez désormais ou douter ou me croire,  
 J'ai rempli mon devoir et satisfait ma gloire.



Més amis sont tout prêts, vous pouvez les armer,  
 Leur qualité n'a rien qui vous doive alarmer,  
 Vous les renouvellerez tous d'ingez au Capitole,  
 Garnissez l'Aventin, les portes de Pourole,  
 Il faut garder sur tout le pont Sublicien  
 Le quartier de Caton, et veiller sur le mien  
 Car le plus grand effort de ce complot funeste  
 Eclatera sans doute aux portes de Préneste,  
 Et mon palais y touche, on peut s'y soutenir  
 De moins un long combat pourra s'y maintenir  
 Vous paraissez ennus, et ronglisez peut-être  
 D'avoir pu si long-temps me voir sans me connoître  
 Après tant de mépris, après tant de refus,  
 Tant d'assronts si sanglants dont vous êtes confus,  
 Aurois-je triomphé de votre défiance?  
 Non j'en ai fait souvent la triste expérience,  
 On ne guerit jamais d'un violent soupçon,  
 L'erreur qui l'e fit naître en nourrit le poison,  
 Et dans tout intérêt la vertu la plus pure  
 Peut être quelquefois suspecte d'imposture  
 Mais pour calmer les cœurs je sais un sûr moyen,  
 Qui vous convaincra tous que je suis citoyen.  
 On connoit Cicéron, et sa vertu sublime,  
 A su dans tous les temps lui gagner votre estime  
 Il en est digne aussi par sa fidélité.  
 Caton vous est connu par sa sévérité.

Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe,  
 Je vais dès ce moment sans amis, sans escorte,  
 Me mettre en leur pouvoir choisissez l'un des deux  
 Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux,  
 Je veux que de mon sort on le laisse le maître,  
 Qu'il me traite en héros, ou me punisse en traître  
 Souffrez que sans tarder je remette en ses mains  
 Un homme la terreur ou l'espoir des Romains.

CATON

Catilina, je crois que tu n'es point coupable,  
 Mais, si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable,  
 Car je ne vois en toi que l'esprit et l'éclat  
 Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat

CICERON

Catilina, daignez reprendre votre place,  
 De vos soins par ma voix le sénat vous rend grace  
 Vous êtes généreux, devenez aujourd'hui,  
 Ainsi que notre espoir, notre plus ferme appui;  
 Nos injustes soupçons n'ont plus besoin d'otage  
 D'un homme tel que vous la gloire est le seul gage  
 Vous, sénateurs, veillez à notre sûreté.  
 Il s'agit du sénat et de la liberté,  
 Courons sans différer où l'honneur nous appelle  
 Adieu, Catilina j'attends de votre zèle  
 Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand cœur  
 Rome a besoin de vous et de votre valeur.

Combattez seulement, ma crainte est dissipée.

CATILINA, à part, regardant sortir Cicéron

Va, ma valeur bientôt sera mieux occupée.

Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein

### SCENE III

CATILINA, CÉTHÉGUS

CÉTHÉGUS,

Catilina, dis-moi, quel est donc ton dessein?

D'où naît ce désespoir? éclairez ma surprise

Après avoir formé la plus haute entreprise,

Toi-même tu détruis de si nobles projets!

Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets!

CATILINA

Arrête Céthégus, tu me prends pour Tullie

Tes doutes ont blessé l'amitié qui nous lie,

Qu'entre nous désormais ils soient plus mesurés

Mais avant tout dis-moi l'état des conjurés,

Et s'il en est quelqu'un qui tremble ou qui balanc

CÉTHÉGUS.

Aucun d'eux nous pouvons agir en assurance.

Autour du vase affreux par moi-même rempli

Du sang de Nônius avec soin recueilli,

Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe

Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe,  
Et, se liant à toi par des serments divers,  
Sembloient dans leurs transports défier les enfers  
De joie et de frayeur mon ame s'est émue  
César, le seul César s'est soustrait à leur vue

CATILINA

César n'a pas besoin de serments avec moi,  
Et son ambition me répond de sa foi  
Pour toi, que de ma part rien ne devoit surprendre  
Qui sur un seul regard aurois dû mieux m'entendre,  
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,  
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous  
Manlius autrefois soupira pour Fulvie,  
Corrompu par ses pleurs, ou par sa jalousie,  
Le perfide courroit nous vendre à Cicéron,  
Mais d'un dessein si lâche informé par Césion,  
Un instant m'a suffi pour prévenir le crime  
Ma main fumoit encor du sang de la victime.  
Quand tu m'as vu paroître au milieu du sénat,  
Qui pourra, s'il apprend ce nouvel attentat,  
Croire qu'en sa faveur je l'ai commis peut-être,  
Et que pour le gagner je l'ai défait d'un traître  
Au reste ne crains rien des frivoles récits  
Dont je viens d'effrayer de timides esprits;  
Qu'il falloit exciter par de feintes alarmes  
Si je veux les forcer de recourir aux armes,

Ne pouvant sans nous perdre armer un seul guerrier  
 Si le sénat tremblant n'eût armé le premier  
 Quel triomphe pour moi dans ce péril extrême  
 De le voir pour ma gloire armé contre lui-même !  
 Des postes différents faussement indiqués,  
 Qui, selon mon rapport, pourroient être attaqués,  
 Aucun ne me convient, mais il faut par la ruse  
 Dispenser les soldats d'un sénat qu'elle abuse  
 Prends garde cependant qu'à des signes certains  
 On puisse distinguer nos soldats des Romains  
 Le palais de Sylla, notre plus fort asile,  
 Pourra seul plus d'un jour tenir contre la ville.  
 Césion, de Manlius devenu successeur,  
 Avec sa légion doit servir ma fureur  
 Je ne crains que Rufus, préfet de six cohortes  
 Pleines de vétérans qui défendent les portes  
 Rufus n'a de soutien ni d'ami que Caton,  
 Et je n'ai convaincu ni lui ni Cicéron  
 Si Rufus, dont je crains le courage et l'adresse,  
 Pénètre les complots où Césion s'intéressé,  
 Rufus tentera tout, la force ou les bienfaits,  
 Pour regagner Césion, ou rompre ses projets,  
 C'est l'unique moyen de tromper notre attente  
 Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante  
 Les dangers que pour moi j'ai laissés entrevoir,  
 Malgré tant d'ennemis, me flattent de l'espérer.

Qu'en des pièges nouveaux je pourrai les surprendre  
 Soit pour s'en emparer, ou soit pour le défendre,  
 Autour de mon palais ils vont tous accourir;  
 Que ce soit pour ma perte ou pour me secourir,  
 Nos premiers sénateurs viendront le reconnoître;  
 Cicéron et Caton s'y trouveront peut-être  
 Que ce moment me tarde, et qu'il me seroit doux  
 De pouvoir d'un seul coup les sacrifier tous!  
 Adieu, cher Céthégus je vais revoir Tullie

CETHÉGUS

C'est elle qui nous perd

CATILINA

Crois-tu que je l'oublie?

Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour  
 Aux plus noirs attentats ses soins et son amour  
 Va, ce n'est point à moi, dès qu'il s'agit d'offense,  
 Que l'on doive donner des leçons de vengeance,  
 De ce soin sur mon cœur tu peux te reposer  
 C'est aujourd'hui qu'il faut tout perdre et tout oser  
 Je vais solliciter la défense des portes,  
 Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,  
 Sur le prétexte vain de quelque affreux projet  
 Dont je puis avoir seul pénétré le secret  
 Ce n'est pas tout, je veux par Tullie elle-même  
 M'assurer cet emploi, s'il est vrai qu'elle m'aime  
 Sur ce fatal décret je vais la prévenir,

C'est de son amour seul que je veux l'obtenir  
 Dans trois heures au plus le jour va disparaître  
 Des postes d'alentour il faut te rendre maître,  
 Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant,  
 Prévenons les retours d'un conjuré tremblant,  
 Et de la même main songe à punir Fulvie  
 De ses forfaits nouveaux et de sa perfidie.  
 Plus de ménagements de pitié, ni d'égards  
 Le fer, le sang, voilà mes étendards

FIN DU QUATRIÈME ACT.

## ACTE CINQUIEME.

## SCENE PREMIERE.

CICÉRON.

CATON ne paroît point, et la nuit qui s'avance  
Accroît à chaque instant l'honneur qui la devance  
Pétréius, invité de hâter son retour,  
Ne peut plus arriver avant la fin du jour,  
Et ce jour malheureux étoit le seul peut-être  
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître  
Plus sur son innocence il a cru m'abuser,  
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser  
Je sais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie;  
C'est pour mieux m'éblour qu'il nous le sacrifie  
Trop heureux si je puis à mon tour lui cacher  
Le péril du décret qu'il vient de m'arracher!  
Mais nous sommes perdus si jamais il devine  
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine,  
Des pièges qu'on lui tend habile à se venger,



Il en feroit sur moi retomber le danger.

Rufus m'assure en vain d'une longue défense,

Céson est désormais mon unique espérance.

Quelle honte pour vous, indomptables Romains,

De n'avoir pour appui que de si foibles mains !

O toi, qu'en ses malheurs Rome toujours implore

Et que sans te nommer en secret elle adore,

Toi, qui devois un jour couronnant ses exploits,

Soumettre à son pouvoir les peuples et les rois,

Daigne aujourd'hui du moins, favorable génie,

La sauver de l'opprobre et de la tyrannie.

Caton ne revient point, je crains que son ardeur

Plus loin que je ne veux n'entraîne son grand cœur.

## SCENE II

CATON, CICÉRON

CICÉRON

Mais je le vois, c'est lui ! Quoi ! vous êtes en armes !

Venez vous redoubler, ou calmer nos alarmes ?

CATON

Je voudrais vainement, dans ce désordre affreux,

Vous promettre, consul, quelque succès heureux

Le destin du sénat est d'autant plus terrible

Que la main qui nous frappe est encor invisible,

Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-temps  
 Sans pouvoir reconnoître un seul des combattants.  
 Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,  
 N'ont plus ce noble orgueil garant de la victoire.  
 J'ai vu, non sans fléir, nos premiers vétérans  
 Muets, intimidés, abandonner les rangs  
 La nuit achevera bientôt de tout confondre,  
 Et Rufus de Césion n'ose plus m'en répondre.  
 Si Pétreus enfin ne vient nous secourir,  
 Il ne nous restera que l'honneur de mourir.  
 Mais si nous en croyons les lenteurs de Pompée,  
 Notre attente sur lui sera toujours trompée  
 Son lieutenant, nourri dans cet abus fatal,  
 N'imitera que trop ce tiède général.  
 Cependant il est temps que Pétreus arrive,  
 La chaleur du combat ne peut être plus vive  
 Le fier Catilina, revêtu d'un emploi  
 Dont vous avez voulu le charger malgré moi,  
 Sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre  
 Dans les pièges nouveaux que vous croyez lui tendre  
 L'adroit Catilina vous aura pénétré  
 Aux portes de Préneste il ne s'est point montré,  
 L'intrépide Rufus, qui s'en est rendu maître,  
 A ce poste du moins ne l'a point vu paroître,  
 Et je crains qu'il ne soit au palais de Sylla,  
 Car j'en ai vu sortir Célius et Sura,

Pomponius, suivi d'une troupe fidèle,  
 L'investit, et pour vous rien n'égale son zèle  
 Il a fait mettre aux fers, sur l'avis de Césaire,  
 Plusieurs séditeux, les Gaulois et Sunnon  
 Soit haine, soit mépris, dessein ou négligence,  
 L'indifférent Crassus garde un honteux silence  
 César se tait aussi, quel qu'en soit le sujet,  
 Rien n'est si dangereux que César qui se tait,  
 Cependant son palais, dans une paix profonde  
 Est, selon sa coutume, ouvert à tout le monde.  
 La moitié du sénat défend le Champ de Mars,  
 Où le peuple en fureur accourt de toutes parts,  
 Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image  
 D'un champ couvert de morts, et brouille de carnage  
 Mais ce qui me surprend, c'est que Pomponius  
 M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICÉRON

Manlius ne vit plus.

CATON

Dieux! quel bonheur extrême  
 Qui l'a donc immolé?

CICÉRON

Catilina lui-même.

CATON

Consul, vous m'alarmez, et je crains que Césaire,

N'abusez comme vous d'un injuste soupçon.  
Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,  
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICÉRON

Caton, écoutez moins cette rare candeur.  
Eh ! qui de tant de maux pourroit être l'auteur ?  
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire ?  
A de fausses lueurs vous laissez-vous séduire ?  
Que Manlius soit mort, qu'il l'ait sacrifié,  
C'est prouver seulement qu'il s'en est défié.  
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître,  
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être  
Plût aux dieux que, moins lent à punir ses forfaits,  
Du chef des conjurés Césion nous eût défaits !  
Si de quelque succès son audace est suivie,  
Ses cruautés n'auront de boines que sa vie  
Des infâmes complots formés par Cethégus  
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus ?  
Bientôt jusque sur vous leur fureur va s'étendre  
Mais c'est trop s'arrêter

CATON

Consul, daignez attendre  
Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux  
Vous osiez exposer des jours si précieux,  
C'est votre ami, c'est moi qui vous en sollicite

De chevaliers romains une troupe d'élite  
 Par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous,  
 Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.

## SCENE III

CICÉRON, CATON, LUCIUS

CATON

Mais je vois Lucius que vient-il nous apprendre?

LUCIUS.

Qu'à l'instant pres de vous Pétréus va se rendre,  
 J'entends déjà son nom voler de toutes parts,  
 Et déjà ses soldats ont bordé les remparts  
 Sans le secours heureux que le ciel nous envoie  
 Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.  
 Nous avons vu trois fois le fier Catilina  
 S'élançer en fureur du palais de Sylla,  
 Renverser, foudroyer nos plus fermes cohortes,  
 Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes  
 Je l'ai vu presque seul se mêler parmi nous,  
 J'ai vu César lui-même expirer sous ses coups,  
 De qui l'ose attaquer la ruine est certaine,  
 Et Rufus contre lui ne se soutient qu'à peine.  
 Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir

ACTE V, SCENE III.

177

CATON.

Je vois nos chevaliers, il est temps de partir.

SCENE IV.

CICERON, CATON, TULLIE

TULLIE.

Seigneur, où courez-vous, tandis que le carnage  
Au soldat furieux laisse à peine un passage?

CICERON.

Rassurez-vous, ma fille, et restez en ces lieux,  
Bientôt nous reviendrons y rendre grace aux dieux  
Ce temple en attendant vous servira d'asile;  
Que sur Rome et sur moi votre cœur soit tranquille

SCENE V.

TULLIE.

Esprit des malheureux, dieux, soyez mon recours  
Hélas! c'est de vous seuls que j'attends du secours.  
A quel excès de maux me voila parvenue!  
On me fuit, on se tait ô soupçon qui me tue!  
Que je plains les malheurs de ce fatal decret,

Que mon père a j'ai u m'accorder à regret !  
 Loin d'oser sur ce choix lui faire violence,  
 Ne devois je pas mieux pénétrer son silence ?  
 J'entends avec fureur nommer Catilina,  
 On dit qu'il se retranche au palais de Sylla,  
 Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître  
 Est-ce la, si il m'aime, que l'ingrat devoit être ?  
 Peut-il m'abandonner en cette extrémité ?  
 Quel usage fait il de sa fidélité ?  
 Aucun de ses amis n'accourt pour ma défense,  
 Et tous, jusqu'à Probus, évitent ma présence.  
 D'un funeste décret n'aurois-je armé sa main  
 Que pour voir immoler jusqu'au dernier Romain !  
 Cruel Catilina, soit perfide ou fidele,  
 Que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle !  
 Que dis-je ? et Manlius qu'il a sacrifié,  
 Ne l'a-t-il pas déjà plus que justifié ?  
 Ne l'aimera-je donc que pour lui faire outrage ?  
 Dieux, éloignez de moi cet horrible nuage !  
 On vient c'est lui Je sens redoubler mon effroi.

SCENE VI.

CATILINA, *sans épée, un poignard à la main*

TULLIE.

TULLIE.

Seigneur, en quel état vous offrez-vous à moi ?

Quoi ! tout couvert de sang ! Quel désordre effroy

A qui réservez-vous ce fer impitoyable ?

Que vois-je ?

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vain

Honteux de vivre encore, ou d'avoir tant vécu.

Dieux, qui m'abandonnez à mon sort déplorable

Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable

En vain, pour le chercher, j'échappe à mille bras

Le lâche a ma fureur ne s'expose pas.

Tandis, qu'au désespoir tout mon cœur est en pro

Mes cruels ennemis se livrent à la joie

Ce fer, que je gardois pour leur percer le flanc,

Ne sera plus souillé que de mon propre sang

TULLIE, *à part*

Fatale vérité, que j'ai trop combattue,

De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue !



(a Catilina.)

Econtez moi, seigneur, et reprenez vos sens

Qui peut vous arracher ces terribles accents?

Si vous êtes vaincu, mon pere est donc sans vie?

CATILINA.

Eh! sait-il seulement qu'on meurt pour la patrie?

Ce n'est pas vous, c'est lui que je cherche en ces lieux,

Fuyez, éloignez vous d'un amant furieux

Dieux! apres tant d'exploits dignes de mon courage,

Il ne me restera qu'une inutile rage!

'Ah' si j'eusse manqué de prudence ou de cœur,

Je pourrois au destin pardonner mon malheur,

Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible!

Et que falloit-il donc pour me rendre invincible?

Intrepides amis, dignes d'un sort plus doux,

Vous êtes morts pour moi, j'ose vivre apres vous!

Quoi! Sylla presque seul, plus heureux que grand homme

N'eut besoin que d'un jour pour triompher de Rome,

Et moi, triste jouet du perfide Césaire,

Je suis vaincu deux fois; et par toi, Ciceron!

Quoi! dans le même instant qu'il faut que Rome tombe,

C'est toi qui la soutiens, et c'est moi qui succombe!

Mon génie, accablé par ce vil plébéien,

Sera donc à jamais la victime du sien?

Après m'avoir ravi la dignité suprême,

Ce umide mortel triomphera de moi même!

Fortune des héros, ce n'est pas sur les cœurs  
Que l'on te vit toujours mesurer tes faveurs  
Que l'on doit mépriser les lauriers que tu donnes,  
Puisque c'est Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes !  
O de mon désespoir vil et foible instrument,  
Tu me restes donc seul dans ce fatal moment !  
Mes généreux amis sont morts pour ma défense,  
Et, pour comble d'honneur, je mourrai sans vengeance  
Dieux cruels, inventez quelque supplice affreux,  
Qui puisse être pour moi plus triste et plus honteux !

TULLIE

Malheureux ! que dis-tu ? Quand la mort t'environne,  
Ton cœur respire encor le fiel qui l'empoisonne,  
Et gémit de laisser des crimes imparfaits !

CATILINA

Qu'entends-je ? on m'ose ici reprocher des forfaits !  
Cœur foible, qui, rampant sous de lâches maximes,  
Croyez l'ambition une source de crimes,  
Vaine erreur qu'un grand cœur sut toujours dédaigner  
Apprenez que le mien étoit fait pour régner.  
Rome esclave, sans frein, avoit besoin d'un maître,  
J'ai voulu lui donner le seul digne de l'être.  
C'est moi. Si vous osez condamner ce projet,  
Vous ne méritez pas d'en devenir l'objet  
N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'empire,  
Que j'eusse de Caton consulté le dénie,

On que, faisant un choix plus conforme à vos vœux,  
J'eusse, pour avilir tant d'hommes généreux,  
Donné ma voix au dieu que le sénat révoque,  
Lui dont la seule gloire est d'être votre père?

TULLIE.

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours

CATILINA.

Voilà celui qui doit décider de leur cours,  
Tout vaincu que je suis, craignez-le voir paroître  
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Écoutez moi, cruel, avant que la fureur  
Achevé d'aveugler votre indomtable cœur.  
Les moments nous sont chers, et celui-ci peut-être,  
Va flétrir sur l'airain le jour qui vous vit naître.  
Encor si, dans les champs où préside l'honneur,  
Où le vaincu souvent peut braver le vainqueur,  
Je vous voyois chercher une sorte de gloire,  
Je pourrois sans rougir chérir votre mémoire.  
Mais se donner la mort pour de honteux complots,  
Est-ce donc là mourir de la mort des héros?  
Je devrois vous haïr, mais votre mort prochaine  
Éteint tout sentiment de vengeance et de haine.  
Mon cœur, de ses devoirs autrefois si jaloux,  
Qui, malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous,  
Se fit de votre perte un devoir légitime,

Ne sait plus aujourd'hui que pleurer sa victime.  
 Barbare, si jamais vous fûtes mon amant,  
 Si la mort vous paioît un frivole tourment,  
 Craignez-en un pour vous plus cruel c'est moi-même,  
 C'est une amante en pleurs, qui vous perd et vous aime,  
 C'est ma douleur, qui va me conduire au tombeau.  
 Voulez-vous, en mourant, devenir mon bourreau?  
 Reconnoissez ma voix, c'est la fiere Tullie,  
 Que l'amour vous ramene et vous réconcilie,  
 Qui veut vous arracher à votre désespoir,  
 Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.  
 Songez, Catilina, que Rome est votre mere,  
 Qu'à vous, plus qu'à tout autre, elle doit être chere.  
 Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers  
 Un peuple à qui les dieux ont soumis l'univers.  
 Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres armes  
 Qu'un retour vertueux, vos remords, et mes larmes.  
 Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains  
 De votre propre sang, ni du sang des Romains.  
 Je vais vous dérober au coup qui vous menace,  
 Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

CATILINA

Ma grace est dans mes mains, cœur indigne du mien.  
 Cicéron vous a-t-il déjà transmis le sien?  
 Moi, fléchir! moi, prier! moi, demander la vie!  
 L'accepter, ce seroit me couvrir d'infamie.

He bien! etu l, in pris ' un pardon généreux,  
J'   consens, mais du moins, dans ton sort malheureux  
De la part d'une amante accepte une retr ite.

CATILINA

N'y pourriez vous cacher ma honte et ma défaite?  
'C'est là le trait cruel qui déchire mon cœur  
Ah! si vous touchez encore, respectez mon malheur  
Si le vôtre éclair et cœur étoit  pable,  
J'aurois trop mérité le destin qui m'accable  
Dans l'état ou je suis, loin de vous attendre,  
C'est vous qui devriez m'exciter   mourir,  
I là même me prêter une main généreuse  
Cachez   mes regards cette douleur honteuse  
Que craignez vous? ma mort? La mort n'est qu'un instant  
Que le grand  cur délie, et que le l ch  attend  
Vous m'indignez j  s is que ma raison s'egare

TULLIUS

Frispe, mais malgré toi, tu me surras barbare!  
Ne crois pas m'effrayer par tes  p tements,  
Je ne me connois plus dans ces affreux moments  
Quoi! c'est Catilina qui manque de constance!  
Malheureux! qu'attends-tu, sans armes, sans défense?  
La s rit  va bientôt  vequer en ces lieux  
Veux-tu que je te voie égorgé   mes yeux?  
Ingrat, sans moi, du moins une fois en ta vie,

ACTE V, SCENE VI 185

Réconnois, par pitié, l'empire de Tullie  
 Tu n'as que trop bravé sa tendresse et ses pleurs;  
 Prête-moi ce poignard

CATILINA, *se perce, et donne le poignard*  
*à Tullie.*

Le voila

TULLIE

Je me meurs!

CATILINA

Tout est fini pour moi mais, si je perds la vie,  
 Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.  
 Séchez vos pleurs, Tullie eh! que prétendez-vous  
 D'un cœur dont la mort seule éteindra le courrou  
 Etouffez des regrets que ma fierté dédaigne,  
 C'est de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaie

SCENE VII.

CATILINA, TULLIE, LENTULUS,  
 CÉTHÉGUS, LES LICTEURS

CATILINA, *voyant arriver les conjurés qu'on*  
*mène au supplice*

Voici le dernier coup que me gardoit le sort

CÉTHÉGUS, *en passant*

Adieu, Catilina, nous allons à la mort.

CATILINA

Amis infortunés, ma main vient de répandre  
Ce sang, que j'aurois dû verser pour vous défendre

SCÈNE VIII

CICÉRON, CATON, TULLIE, CATILINA,

LES LICTEURS

CATILINA, voyant paraître Cicéron et Caton  
Il ne me restoit plus, pour comble de douleur,  
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur  
(à Cicéron)

Approche, plébéien, viens voir mourir un homme  
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome  
(à Caton)

Et toi, dont la vertu ressemble à la fureur,  
Au gré de mes desirs tu seras son malheur  
Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,  
(il fait un mouvement pour se lever)

Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne!  
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point changé  
Cesar! si tu vis, je suis assez venge

LE TRIUMVIRAT,

OU

LA MORT DE CICÉRON,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,





## A MADAME BIGNON.

MADAME,

Vous dédier le *Triumvirat*, c'est offrir un enfant à sa mère : heureux, si vous vous en fussiez moins rapportée à moi pour son éducation ! plus heureux encore, si vous eussiez pu le douer d'une portion de ce génie si sage et si éclairé qui fut votre partage, mais qu'une modestie portée jusqu'à l'excès vous force trop souvent de condamner à un silence injurieux pour vos amis ! Y en a-t-il qui se lassent de vous entendre ? Quand on sait si bien penser et si bien parler, je crois, Madame, qu'il est honteux de se taire. Je souhaite que ce reproche fasse plus d'effet sur vous que n'en ont fait sur moi vos judicieux avis, mais on n'est pas poète impunément. Malgré un grand nombre de fautes, que j'aurois pu éviter si je n'eusse consulté que vous, je me flatte

que vous daignerez accepter sans répugnance l'hommage que je vous rends , avec serment d'être plus docile dans le nouvel ouvrage que vous me forcez d'entreprendre. Vouloir bien devenir, à votre âge, le précepteur d'un homme de quatre-vingt-un ans, est un trait digne de vous.

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant serviteur

JOSEPH DE CRÉBILLOX

---

## PRÉFACE.

IL y a peu d'exemples qu'un homme de quatre-vingt-un ans, âge qui semble inviter à l'indulgence, se soit vu aussi cruellement traité par la cabale que je le fus à la première apparition de cet ouvrage. Il est rare en même temps que le public se soit jamais déclaré si vivement et si promptement contre des manœuvres odieuses qui l'avoient indigné, puisqu'à la seconde représentation de cette tragédie, il me prodigua plus d'applaudissemens que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes pièces. On eût dit qu'il se faisoit un point d'honneur de protéger un vieux nourrisson qu'il a paru adopter dès ses premières productions. Malgré les bontés dont il m'a honoré, la cabale n'en a pas moins répandu d'absurdités contre cet ouvrage, jusqu'à dire que c'étoit un réchauffé de Cromwel. Si j'aime la vengeance, rien ne pourroit plus contribuer à la satisfaire qu'une méchanceté si stupide. Je laisse à penser quel rapport il peut y avoir entre le Trumvirat et Cromwel. Si j'avois un peu plus d'amour-propre, ce déchaînement me feroit croire que je puis encore exciter l'envie; mais je n'en aurai ja-

mais il autre que celle de mériter les suffrages du public, et de lui donner des marques de *sua recognoscance*. Je ne puis mieux le lui prouver, qu'en continuant d'augmenter la mauvaise humeur de mes ennemis par de nouveaux ouvrages.

## ACTEURS

OCTAVE CESAR,

LÉPIDE

CICÉRON, consul.

TULLIE, fille de Cicéron

SEXTUS, fils de Pompée, et déguisé sous le nom de Clodomir, chef des Gaulois

MÉCENÈ, favori d'Octave.

PHILIPPE, affranchi du grand Pompée.

La scène est à Rome dans la place publique.



174  
LE TRIUMVIRAT



Traînée pour assouvir la lueur qui s'anime  
Tourne les yeux, voilà ta dernière victime







# LE TRIUMVIRAT,

OU

## LA MORT DE CICÉRON,

### TRAGÉDIE.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

TULLIE.

Où vais-je, infortunée ? et quel espoir me luit ?  
Que de cris ! que de pleurs ! et quelle affreuse nuit !  
Effroyable séjour des horreurs de la guerre,  
Lieux mondes du sang des maîtres de la terre,  
Lieux dont le seul aspect fit trembler tant de rois,  
Palais où Cicéron triompha tant de fois,  
Désormais trop heureux de cacher ce grand homme,  
Sauvez le seul Romain qui soit encor dans Rome.

( apercevant le tableau des pros crits )

Que vois-je à la lueur de ce cruel flambeau ?

Ah ! que de noms sacres pros crits sur ce tableau !  
 Rome, il ne manque plus, pour combler ta misere,  
 Que d'y tracer le nom de mon malheureux pere,  
 Qu'on peut sans t'offenser nommer aussi le tien  
 Hélas ! après les dieux il est ton seul soutien :

( à la statue de César )

Toi qui fis en naissant honneur à la nature,  
 Sans avoir des vertus que l'heureuse imposture,  
 Trop aimable tyran, illustre ambitieux,  
 Qui triomphas du sort, de Caton, et des dieux,  
 Brutus, s'il est ton fils, a plus fait pour ta gloire  
 ( elle montre le nom d'Octave a la tête des  
 pros criteurs )

Que ce tigre adopté pour flétrir ta mémoire  
 César, vois a quel titre il prétend t'égalér,  
 Mais c'est en pros crivant qu'il sait se signaler  
 Sacrifie à nos pleurs ce successeur profane,  
 Si ton cœur l'a choisi, ta gloire le condamne  
 Ce n'est pas sous son nom qu'un glorieux bûrn  
 Enchaînera jamais et la Seine et le Rhin  
 Sous un joug ennoblî par l'éclat de tes armes  
 Nous respirions du moins sans honte et sans alârmes,  
 Loin de rougir des fers qu'illustroit ta valeur,  
 On se croyoit paré des lauriers du vainqueur  
 Mais sous le joug honteux et d'Antoine et d'Octave,  
 Rome, arbitre des rois, va gémir en esclave

Quel spectacle nouveau vient me remplir d'effroi !

( à la statue de Pompée )

Ah, Pompée ! est-ce là ce qui reste de toi ?

Misérables débris de la grandeur humaine !

Douloureux monuments de vengeance et de haine !

Plus on dispersera vos restes immortels,

Et plus vous trouverez et d'encens et d'autels

Et toi, digne héritier d'un nom que Rome adore,

Héros qu'en ses malheurs chaque jour elle implore,

Pour nous venger d'Octave accours, vaillant Sextus,

A ce nouveau César sois un nouveau Brutus

Octave est si cruel, qu'il rendroit légitime

Ce qui même à ses yeux pourroit paroître un crime

## SCÈNE II.

CLODOMIR, TULLIE

TULLIE

Mais dans l'obscurité qu'est-ce que j'entrevois ?

Hélas ! que je le plains ! c'est le chef des Gaulois

Tandis que pour mon père il expose sa vie,

Mon père pour jamais va lui ravir Tullie.

Que cherchez-vous ici, généreux Clodomir ?

CLODOMIR

Ce que les malheureux cherchent tous à mourir.

## 106 LE TRIUMVIRAT

Madame, c'en est fait, la colere céleste  
 Va bientôt des Romains détruire ce qui reste  
 Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,  
 Et l'air ne retentit que de cris douloureux,  
 Les autels ne sont plus qu'un refuge effroyable  
 Que souille impunément le glaive impitoyable  
 Un tribun massacré par ses propres soldats  
 Ne sert que de signal pour d'autres attentats,  
 Un fils presque à mes yeux vient de livrer son pere,  
 J'ai vu ce même fils égorger par sa mere  
 On ne voit que des corps mutilés et sanglants,  
 Des esclaves traîner leurs maîtres expirants,  
 Le carnage assouvi réchauffe le carnage  
 J'ai vu des furieux dont la haine et la rage  
 Se disputoient des cœurs encor tout palpitants  
 On droit, à les voir, l'un l'autre s'excitants,  
 Deployer à l'envi leur fureur meurtrière,  
 Que c'est le dernier jour de la nature entière,  
 Et, pour comble de maux, dans ces cruels instants  
 Rien ne m'annonce ici les secours que j'attends.  
 D'infortunés proceres une troupe choisie  
 Va bientôt par mes soins se trouver dans l'asile  
 J'ai sauvé Messala, Metellus, et Pison,  
 Mais ce n'est rien pour moi si je n'ai Cicéron  
 C'est à ce tendre soin que mon amour s'applique  
 Pour sauver à la fois vous et la republique

Fuyez, belle Tullie, et daignez un moment  
Vous attendre aux pleurs d'un malheureux amant,  
C'est pour vous, digne objet qui causez mes alarmes,  
Que le plus fier des cœurs a pu verser des larmes.

TULLIE

Moi fuir ! ah, Clodomir ! c'est en moi, dans mon sein,  
Que Rome doit trouver son salut ou sa fin.  
Les pleurs pour m'ébranler sont de trop foibles armes  
La vie à ses attraits, mais la mort a ses charmes

CLODOMIR

N'accablez point, Tullie, une ame au désespoir.  
Si ma douleur n'a rien qui vous puisse émouvoir,  
Ecoutez-moi du moins en ce moment funeste  
De ce père si cher, le seul bien qui vous reste,  
L'implacable Fulvie a juré le trépas  
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras,  
Et couvrir de son sang cette auguste retraite,  
Qui n'est pour Cicéron ni sûre ni secrète  
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux  
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux,  
Dangereux et prudent, plus adroit que sincère,  
Il ne s'attachera qu'à tromper votre père  
Mécène est avec lui ce sage courtisan,  
Peu digne du malheur de servir un tyran,  
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte,  
Sans savoir que peut-être il travaille à sa perte.

Octave vous adore, et prétend à son tour  
 Que votre pere et vous couronniez son amour  
 Et moi, qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,  
 Je vous perds avec elle, adorable Tullie.  
 Votre hymen mettra fin à leur division,  
 Et c'est mon sang qui va sceller leur union

TULLIE

Votre sang! ah! croyez qu'il n'est point de puissance  
 Quo je n'ose braver ici pour sa defense.

Eh! quel sang fut jamais si précieux pour nous?  
 Est il quelque Romain qui le soit plus que vous?  
 Clodomir, il est temps de vous ouvrir mon ame  
 J'ai vu sans m'offenser éclater votre flamme;  
 J'ai souffert sans courroux qu'un amour malheureux,  
 Malgré ma dignité m'entretint de ses feux,  
 Et cédant sans effort au penchant invincible  
 Qui triomphoit d'un cœur si long temps insensible,  
 Mon devoir contre vous n'a jamais combattu.

L'amour pour vos pareils devient une vertu,  
 Et la vôtre, d'accord avec mon innocence  
 Ne m'a point fait rougir de ma reconnaissance.  
 Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux  
 Se bornoient à l'espoir de vous voir mon epoux;  
 Mais vous n'ignorez pas que la fierté romaine  
 Jamais dans ses hymens n'admet ni roi ni reine  
 Qu'étranger, et sur tout sorti du sang des rois,

Notre union ne peut dépendre de mon choix  
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre,  
De celui-ci mon cœur n'auroit osé se plaindre,  
Si ce cœur, pénétré de vos soins généreux,  
N'avoit eu pour nous devoir de si tendres aveux  
C'en est fait, Clodomir, la fortune inhumaine  
Vient de briser les nœuds d'une innocente chaîne  
Pliguez-moi, pliguez-vous; mais respectez mon cœur  
Ses regrets, son devoir, sa gloire, et sa pudeur  
Un rival (à ces mots ne craignez rien d'Octave,  
Un tyran à mes yeux ne vaut pas un esclave)  
Un rival plus heureux va causer nos malheurs,  
Et je n'oserai plus vous donner que des pleurs  
Pour la dernière fois écoutez leur langage,  
Votre amour n'en doit pas exiger davantage  
Le fils du grand Pompeï, hélas! que n'est-ce vous!  
Que j'eusse avec plaisir accepté mon époux!  
C'est vous en dire assez, et j'en dis trop peut-être  
Adieu! Bientôt Sextus en ces lieux va paraître  
Consultez mon devoir! Ah! fuyez, Clodomir!  
Quelqu'un vient, et je crois que c'est un trahison  
Mon père vous attend



## LE TRIUMVIRAT.

## SCÈNE III.

LÉPIDE, TULLIE.

LÉPIDE.

*Vertueuse Tullie,*

Arrêtez un moment, c'est moi qui vous en prie  
 Confondez-vous Lépide avec des furieux  
 Opprobres à la fois des hommes et des dieux ?  
 Triumvir malgré moi, tyran sans barbare,  
 Je venois avec vous pleurer sur la patrie,  
 Et dire à votre pere un eternel adieu  
 Ma vertu souffre trop en ce funeste lieu,  
 Dont je ne puis chasser mes collègues impies,  
 Monstres dans les enfers nourris par les Furies,  
 Et le senat, en proie à ces deux inhumains,  
 Me charge des forfaits réservés à leurs mains  
 Tandis que nos malheurs sont leur unique ouvrage  
 La haine et le mépris vont être mon partage,  
 Sur un honteux soupçon et si peu mérité  
 Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité.  
 Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile,  
 Dans l'Espagne, où j'ai su me choisir un asile,  
 Je vais chercher, madame un ciel moins corrompu  
 Pour sauver mon honneur, mon nom, et ma vertu

TULLIUS

Ah! la vertu qui suit ne vaut pas le courage  
 Du crime audacieux qui sait braver l'orage.  
 Que peut craindre un Romain des caprices du sort  
 Tant qu'il lui reste un bras pour se donner la mort?  
 Avez-vous oublié que Rome est votre mere?  
 Demeurez, imitez l'exemple de mon pere,  
 Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat  
 Qu'après une victoire, ou du moins un combat  
 On n'encensa jamais la vertu fugitive,  
 Et celle d'un Romain doit être plus active  
 On ne le reconnoît qu'à son dernier soupir,  
 Son honneur est de vaincre, et vaincu, de mourir  
 De toute autre vertu rejetez le mensonge,  
 La mort pour un Romain n'est que la fin d'un songe

SCENE IV.

CICÉRON, TULLIE, LEPIDE

TULLIE

Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi  
 Qu'un grand homme n'est rien s'il ne l'est que pour soi

CICÉRON

Près de voir consommer mon destin déplorable,

Et parer de mon nom cette odieuse table,

(montrant le tableau des proscrits)

Je ne m'attendois pas qu'un lâche triumvir

Vint m'apporter lui-même un ordre de mourir

Hélas ! c'est aujourd'hui tout ce que je desiré,

Vous n'aurez pas besoin, cruel, de me proscrire

LÉPIDÉ

Rendez plus de justice aux soins d'un tendre ami.

CICÉRON

Eh ! quel autre dessein peut vous conduire ici ?

Lépidé, est-ce bien vous ? Quoi ! ce même Lépidé

Qui s'enorgueillissoit d'une vertu rigide,

De nos derniers malheurs sacrilège artisan,

A mes yeux indignés n'offre plus qu'un tyran !

LÉPIDÉ

Cicéron, respectez l'amitié qui nous lie

La mienne vous révère, et la vôtre s'oublie.

Quoi ! si savant dans l'art de lire au fond des cœurs,

C'est vous qui des tyrans m'imputez les fureurs !

Ah ! de leur cruauté loin que je sois complice,

Il n'est point de moments où mon cœur n'en gémissé

CICÉRON

Faites moins éclater une feinte douleur,

Qui ne sert qu'à prouver que vous manquez de cœur

Pourquoi donc vous unir à la toute-puissance

Dés que vous n'en pouvez réprimer la licence,

Ni soutenir un rang qui doit régler vos pas ?  
 Si votre cœur est pur, vos mains ne le sont pas.  
 Le sang coule a vos yeux, vous n'osez le dérendre,  
 C'est vous qui le versez en le laissant répandé  
 D'Antoine et de César collègue sans honneur,  
 Lorsque vous en pourriez devenir la terreur,  
 A peine vous osez disputer votre tête,  
 Trop heureux en fuyant d'éviter la tempête  
 Inutile tyran d'un peuple malheureux,  
 Soyez du moins pour nous un tyran courageux ;  
 Et si c'est à regner que votre cœur aspire,  
 Sauvez donc les sujets qui forment votre empire  
 Unissons nos efforts et notre désespoir,  
 Du sénat expirant ranimons le pouvoir  
 Lorsque de Rome en feu les cris se font entendre,  
 Attendez-vous sa fin pour pleurer sur sa cendre ?  
 Ouvrez les yeux, Lépide, et revenez a vous ;  
 Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.  
 Devenons tour-a-tour pères de la patrie,  
 Et rendons aux Romains une nouvelle vie  
 Dussions-nous a la mort nous livrer sans succès,  
 Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LÉPIDE

Pour le salut de Rome inutile espérance !  
 Abandonnez aux dieux le soin de sa défense  
 Il n'est plus de Romains, ni de lois, ni d'état,

C'est votre nom lui seul qui fait tout le sénat.  
 Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême  
 Ne songez qu'à sauver votre fille et vous-même.  
 Tout l'univers en vain s'intéresse à vos jours.  
 Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours  
 Echauffe par les cris d'une femme inhumaine,  
 Que des fleuves de sang satisferoient à peine,  
 Ce cruel veut vous mettre au nombre des proscrits,  
 Et vous pouvez juger quel en sera le prix.  
 Je crains qu'à vos dépens Octave ne se venge,  
 Et que de Lucius vous ne soyez l'échange.  
 Octave, qui poursuit l'oncle du triumvir,  
 Ne se rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir  
 Et l'on n'apaisera la haine de Fulvie  
 Que de tout votre sang on ne l'ait assouvi.  
 Il est vrai que contre eux Octave vous défend  
 Mais de ses intérêts son amitié dépend.  
 La seule ambition gouverna sa jeunesse,  
 Et le gouvernera jusque dans sa vieillesse.  
 Ainsi n'attendez rien de ce volage appui  
 Que vous perdrez demain, si ce n'est aujourd'hui.  
 J'ai fixé mon séjour sur les rives du Tage,  
 C'est sur ces bords heureux devenus mon partage,  
 D'un pouvoir usurpé restes injurieux,  
 Que je veux transporter Cicéron et mes dieux.  
 Venez y partager l'empire et ma fortune.

Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune

CICÉRON.

Qu'entends-je ?

LÉPIDE.

Et dans ces lieux quel est donc votre espoir

CICÉRON

J'y veux avec le mien remplir votre devoir,  
 J'y veux faire moi seul ce qu'y doit faire un homme,  
 Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome.  
 Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron  
 De qui la fermeté n'illustra point le nom,  
 Mais je vous ferai voir que ma seule sagesse  
 Me fit sur ma douceur soupçonner de foiblesse.  
 Dans les temps orageux où mon autorité  
 N'avoit sur le sénat qu'un pouvoir limité,  
 Je laissai de Sylla triompher l'insolence  
 Le respect sur César m'imposa le silence,  
 Et ce même César prouve que la douceur  
 Peut ainsi que la gloire habiter un grand cœur  
 Quand par des soins prudents j'ai conjuré l'orage,  
 Si l'on m'a reproché de manquer de courage,  
 Les desordres présents, ma mort, et mes revers,  
 Vont me justifier aux yeux de l'univers.

LÉPIDE

Et sur quoi voulez-vous que l'on vous justifie ?  
 Vivez pour illustrer encor plus votre vie.

Je crains un desespoir Ah! mon cher Cicéron,  
Le ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICÉRON

L'exemple de Caton seroit honteux à suivre  
Plus le malheur est grand, plus il est grand de vivre.

LÉPIDE

Voilà les sentiments qu'a dû vous inspirer  
Cette gloire où vous seul avez droit d'aspirer.  
Mais laissez-moi le soin d'une tête si chère,  
Daignez me confier et la fille et le père,  
Que je puisse, en sauvant des jours si précieux,  
Me flatter avec vous d'un retour en ces lieux.  
Conservons au sénat un ami si fidèle,  
A Rome un magistrat qui fut si digne d'elle,  
Dans notre exil commun venez me consoler  
Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voie immoler?  
D'Octave prévenant redoutez les finesses,  
Mais craignez encor moins son art que ses promesses  
Je vais guider vos pas en des lieux écartés  
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICÉRON

Partez

J'aurai moins à rougir de me donner un maître  
Que de suivre un ami si peu digne de l'être.  
Que César me soutienne où me manque de foi,  
Antoine, vous, et lui, tout est égal pour moi.

Si le destin me garde une fin malheureuse,  
La fuite ne pourroit que la rendre honteuse.  
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté,  
Je l'ai perdu. grands dieux, qui me l'avez ôté,  
Que ne m'airachiez-vous une importune vie  
Qu'en vain votre courroux réserve à l'infamie?

LEPIDE

Je ne vous presse plus, mais avant mon départ  
D'un secret important je veux vous faire part  
Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Ostie,  
Est depuis quelque temps caché dans l'Italie,  
Je soupçonne de plus qu'il pourroit être ici,  
Gardez-vous d'embrasser ce dangereux parti  
Celui des conjurés seroit moins sûr encore,  
Ce sont des assassins que l'univers abhoire,  
Et si jamais César peut découvrir Sextus,  
Vous vous perdez tous deux ainsi que Métellus.

CICERON

Que m'importe Sextus? et que voulez-vous dire?

LEPIDE

Ce que pour vous sauver mon amitié m'inspire.  
En vain vous prétendez sous le nom d'un Gaulois  
Nous cacher un guerrier connu par tant d'exploits  
Cicéron, mon dessein n'est pas de vous surprendre  
Je sais tout, j'ai tout vu, cessez de vous défendre  
J'ai trop aimé Pompée, et trop connu ses fils



Pour croire qu'à Sextus mes vœux se soient mepris  
Je viens de l'entrevoir

CICÉRON

Hé bien ! si de son père

La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chère  
Loin de rougir des biens qu'il répandit sur vous,  
Qu'un noble souvenir vous les rappelle tous,  
De ce nom si vanté ranimons la puissance,  
Et d'un fils malheureux embrassez la défense  
Détruisons les tyrans et le triumvirat,  
Ou formons-en un autre appuyé du sénat,  
Qu'aux transports d'un ami votre vertu réponde  
Devenons les soutiens et les maîtres du monde,  
Mais ne le soumettons à notre autorité  
Que pour donner aux lois toute leur liberté

LE FIDÈLE

De ce rare projet j'admire la noblesse,  
J'en conçois la grandeur, encor mieux la faiblesse  
Je vois des généraux qui n'auront pour soldats  
Que des proscrits errants de climats en climats.  
Croyez moi, Cicéron votre unique espérance  
Est de pouvoir d'Antoine éviter la vengeance  
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi  
Choisissez l'un de nous, et comptez sur ma foi  
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile

Pour la dernière fois je vous offre un asile

Adieu

SCÈNE V.

CICÉRON.

Foible tyran, garde pour tes pareils

Ton amitié, tes soins, ta honte, et tes conseils,

Lâche, plus digne encor de mépris que de haine

Déjà le jour plus grand m'annonce que Mécène,

Qui dans ce trouble affieux s'intéresse à la paix,

Dont être des long-temps rentré dans ce palais.

Allons Mais il est temps que j'instruise ma fille

D'un secret qui peut perdre ou sauver ma famille.

Sur nos desseins communs craignons moins d'alarmer

Un grand cœur qui sait plus que de savoir aimer

De ses frayeurs pour moi Sextus qui se défie

Ne connoît pas encor tout le cœur de Tullie.

Non, ne lui laissons plus ignorer un secret

Que ma tendre amitié lui cachoit à regret.

Clodion, devenu le fils du grand Pompée,

Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée.

Unissons-les, donnons à César un rival

Dont le nom seul pourra lui devenir fatal

Essayons cependant de fléchir un barbare,  
 Pour suspendre les coups que sa main nous prépare  
 Mais s'il veut s'emparer du pouvoir souverain,  
 A son ambition nous pourrions mettre un frein  
 Dieu puissant des Romains, indomptable genie,  
 Aujourd'hui dieu du meurtre et de la tyrannie,  
 Si je ne puis changer tes décrets immortels,  
 Fais-moi du moins mourir au pied de tes autels.

## ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, MÉCÈNE

OCTAVE.

OUI, Mécène, je sais qu'une ardente vengeance  
A souvent confondu le crime et l'innocence,  
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien,  
Que la haine est injuste et n'examine rien,  
Mais je sais encor mieux qu'une aveugle clémence  
Loin d'arrêter le crime, en nourrit la licence  
Plus on doit épargner les hommes vertueux,  
Plus il faut des méchants faire un exemple affreux  
Quel que soit mon courroux, il est si légitime  
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime  
Le seul infortuné digne de mes regrets,  
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets,  
C'est l'orateur fameux pour qui Rome m'implore,  
Et qu'un funeste amour me rend plus cher encoire

Le divin Ciceron, dont le nom glorieux  
 Triomphera toujours dans ces augustes lieux,  
 Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tulie,  
 Et le sauver, des coups de l'indigne Fulvie  
 Tu l'as vu cette nuit, conçois-tu quelque espoir  
 Qu'il veuille en ma faveur employer son pouvoir?  
 Il est bon qu'en public il prenne ma défense,  
 Pour disposer le peuple à plus d'obéissance,  
 Et que par ses amis il inspire au sénat  
 De réunir en moi tout le triumvirat  
 César, pour rétablir l'état en decadence  
 Crut devoir s'emparer de la toute-puissance,  
 Il sentit (et j'ai dû le sentir comme lui)  
 Qu'il ne faut aux Romains qu'un seul maître aujourd'hui

## MÉCÈNE.

Cicéron de sornials n'a qu'un desir unique,  
 C'est de vous voir, seigneur, sauver la republique,  
 D'Antoine qu'il meprise abaisser la grandeur,  
 Devenir du sénat l'ame et le protecteur:  
 Sur tout autre projet il sera peu flexile  
 Cependant à vos soins il m'a paru sensible  
 Essayez d'engager ce fier republicain  
 À vous laisser jouir du pouvoir souverain,  
 C'est sur ce point qu'il faut le vaincre ou le sçavoir  
 Ciceron, dit qu'il peut vous servir ou se venger  
 Ne vous laisse qu'un choix le triumphe ou le sautier

ACTE II, SCENE I. 213

Le plus digne de vous est de le conserver,  
Son amitié, son nom, ses conseils, sa prudence,  
Son crédit au sénat, sur-tout son éloquence,  
Deviendroient votre appui dans un péril pressant.

OCTAVE

Rien n'est si dangereux dans un état naissant  
Que ces hommes de bien que le public admire,  
Qui, sur le préjugé d'un vertueux délire,  
N'embrassent le parti des autels ou des lois  
Que pour tyranniser les peuples ou les lois.

SCENE II.

OCTAVE, MECENE, CICÉRON

OCTAVE.

J'aperçois Cicéron, laisse-nous seuls, Mécène

SCENE III.

OCTAVE, CICÉRON

OCTAVE, *à part*

Le sa douleur me trouble, et me cause de peine !  
( *haut* )

A votre nom célèbre on doit trop de respect

## LE TRIUMVIRAT

Pour croire que le mien vous puisse être suspect,  
 Quoique des triumvirs il ait lieu de se plaindre,  
 Cicéron près de moi sait qu'il n'a rien à craindre  
 Comme il s'agit de Rome, à ce nom si chéri  
 Je suis sûr de trouver votre cœur attendri,  
 Et que vous me verrez ici sans répugnance.

CICÉRON.  
 Comment avez-vous pu désirer ma présence ?  
 César, en quel état vous offrez-vous à moi ?  
 Ah ! ce n'est ni son fils, ni César que je voi,  
 Vos mains n'en ont que trop souillé la ressemblance,  
 Et Rome n'en peut trop pleurer la différence.  
 Malheureux ! pouvez-vous, sans l'inonder de pleurs,  
 Sur son sein déchiré déployer vos fureurs ?  
 O César, ce n'est pas ton sang qui l'a fait naître !  
 Brutus qui l'a versé méritoit mieux d'en être,  
 Le vainqueur des vaincus ne souilloit point tes pas,  
 Ta valeur subjuguoit, mais ne proscrivoit pas  
 Si tu versois du sang pour soutenir ta gloire,  
 De ta clémence en pleurs tu parois la victoire,  
 Et vous, sans redouter l'exemple de sa mort,  
 Vous semblez n'envier que son funeste sort  
 Peu jaloux d'hériter de ses sages maximes,  
 Cruel, vous ne songez qu'à parer des victimes :

OCTAVE

D'un reproche odieux qui blesse mon honneur,

ACTE II, SCÈNE III.

215

Cicéron, modérez l'indiscrète rigueur.

Mais, pour justifier un discours qui m'étonne,

Et que mon amitié cependant vous pardonne,

César, que vous venez de placer dans les cieux,

Et que pour m'abaisser vous égalez aux dieux,

En quels lieux, répondez, a-t-il perdu la vie?

Fut-ce aux bords de la Seine, ou dans Alexandrie?

Est-ce aux champs de Pharsale, où pour votre bonheur

La victoire à genoux couronnoit sa valeur?

Non, ce fut au sénat, et dans le sein de Rome

Que l'on osa trancher les jours de ce grand homme,

Et vous m'osez blâmer de répandre le sang

De ceux dont la fureur lui déchira le flanc!

Quel autre ai-je proscrit? orateur téméraire!

Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre

Quelque sang qu'à sa mort j'ose sacrifier,

Je n'en connois aucun digne de l'expier

Du meurtre de César condamner la vengeance,

C'est des plus noirs forfaits consacrer la licence

CICÉRON

Un meurtre, quel qu'en soit le prétexte ou l'objet,

Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait,

Mais les républicains ne se font pas un crime

D'immoler un tyran même digne d'estime:

Ils ne regardent point leur tyran comme un roi

Qu'éleve au-dessus d'eux la naissance ou la loi,



Et, sans avoir pour lui les lois ni la naissance  
 César osa des rois s'arroger la puissance.  
 Non que des conjurés j'approuve la fureur,  
 Je déteste leur crime, encor plus son vengeur  
 Car vous multipliez à tel point les supplices,  
 A Brutus vous cherchez tant de nouveaux complices,  
 Qu'il semble que César renaisse chaque jour  
 Et que chacun de nous l'assassine à son tour.  
 Contre un peuple à genoux armer la tyrannie,  
 De l'univers entier détruire l'harmonie,  
 Et de ses ennemis se défaire à son choix,  
 Rendre le glaive seul l'interprète des lois,  
 Employer pour venger le meurtre de son père  
 Des flammes ou du fer l'odieux ministère,  
 Donner à ses proscrits pour juges ses soldats,  
 Du neveu de César voilà les magistrats.  
 Qui vous a confié l'autorité suprême?

## OCTAVE

Le besoin de l'état, mon épée, et moi même  
 Et de quel droit enfin osez vous aujourd'hui  
 Interroger César, et César votre appui?  
 Revenez d'une erreur qui vous seroit fatale  
 Un homme tel que moi n'a veut rien qui l'égale,  
 Dès que César n'est plus, et qu'il revit en moi,  
 Qu'il d'entre les Romains doit me donner la loi?  
 Croyez vous rétablir par votre politique

D'un peuple et d'un sénat l'union chimérique ?  
 Ce n'étoit qu'un vain nom dès le temps de Sylla,  
 Qui s'est évanoui depuis Catilina  
 Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,  
 Ce n'est que sous moi seul qu'on les verroit paroître.  
 Mais vous voyez assez qu'il n'est aucun espoir  
 De remettre les lois dans leur premier pouvoir.  
 Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,  
 Et qui de nos exploits embellit tant d'histoires,  
 Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,  
 Vous subjugue à son tour, et triomphe des lois.  
 Dès qu'il faut obéir, le parti le plus sage  
 Est de savoir se faire un heureux esclavage  
 La liberté n'est plus qu'un bien d'opinion ;  
 Le nom de république une autre illusion,  
 Dont il faut rejeter l'orgueilleuse chimere,  
 Source de trop de maux pour vous être encor chere  
 Qu'espérez-vous enfin quand tout est renversé,  
 Quand le sénat n'est plus qu'un troupeau dispersé ?  
 Où sont vos légions pour soutenir la gloire  
 De ce corps dont sans vous on perdroit la mémoire ?  
 En vain vous prétendez affranchir les Romains  
 Du joug qu'ils imposoient au reste des humains.  
 L'univers nous demande une forme nouvelle,  
 Et Rome un empereur qui commande avec elle  
 Trop heureux les Romains si pour ce haut emploi

Ils n'avoient désormais à redouter que moi.  
 Mon collègue insolent vous fait assez connoître  
 Que d'un emploi si noble il se rendroit le maître,  
 Si vous pourriez souffrir qu'il osât s'en saisir,  
 Mais vous me choisirez, si vous savez choisir  
 Le cruel triumvir demande votre tête,  
 Son crédit l'obtiendra, si le mien ne l'arrête.  
 Un intérêt si cher doit nous concilier  
 Pour mieux détruire Antoine il faut nous allier  
 Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,  
 Mon honneur, tout m'engage à vous sauver la vie.  
 Vous fûtes autrefois mon premier protecteur,  
 Votre bouche long temps s'ouvrit en ma faveur,  
 Je vous dois mes grandeurs, une amitié sincère.  
 Aimez-moi, Cicéron, et devenez mon père.

CICÉRON

Abdique, je t'adopte, et ma fille est à toi;  
 Pourvu qu'elle consente à te donner sa foi,  
 Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,  
 Et qu'au sort d'un César elle veuille être unie.  
 Je doute cependant qu'élevée en mon sein,  
 Un tyran, quel qu'il soit, puisse obtenir sa main.  
 Elle vient, tu pourras l'expliquer avec elle  
 Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modèle.  
 Rentre dans ton devoir, sois Romain, à ce prix  
 Tu deviendras bientôt son époux et mon

Mais si tu veux toujours tenir Rome asservie,  
Tu peux quand tu voudras me livrer à Fulvie

SCÈNE IV.

OCTAVE.

L'écce ou Cicéron vient de s'abandonner  
M'éclaire, et d'un complot me le fait soupçonner  
C'est lui qui doit trembler, et c'est lui qui menace  
Sans Brutus ou Sextus, il auroit moins d'audace

SCÈNE V.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE

Tandis que pour lui seul je venois en ces lieux,  
Cicéron tout-à-coup disparoît à mes yeux,  
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle  
Accabloit son grand cœur d'une douleur nouvelle  
Se peut-il qu'un objet si digne de pitié  
Ne puisse triompher de votre inimitié?  
Languissant, malheureux; sans amis, sans défense  
Auroit-il de César essuyé quelque offense?  
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de vous,

Et vos yeux sont encore enflammés de courroux.

OCTAVE.

Seules vôtres daignoient lire au fond de mon ame,  
 Ils seroient peu troublés au courroux qui l'enflamme  
 Et vous jugeriez mieux des sentiments d'un cœur  
 Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur  
 Quelque haine que fasse éclater votre père,  
 Pour oser le haïr sa fille n'est trop chère,  
 Je n'oublierai jamais qu'en vous donnant le jour  
 C'est à lui que je dois l'objet de mon amour  
 Ah! loin de l'outrager, c'est Cicéron lui-même  
 Qui venge ses chagrins sur un cœur qui vous aime.  
 Plus il est malheureux, plus je m'attache à lui,  
 Sur-tout depuis qu'il n'a qu'à moi seul pour appui.  
 C'est pour lui conserver et les biens et la vie  
 Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie  
 Lorsque César enfin s'offre pour votre époux,  
 Cicéron est encor plus injuste que vous

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'époux de Scribonie;  
 Mais avec vos pareils malheur à qui s'allie!  
 A vous voir d'un hymen vous imposer la loi,  
 On croiroit que César peut disposer de moi,  
 Et qu'au mépris des lois, au défaut du divorce,  
 Il peut quand il voudra m'obtenir par la force,

Et qu'enfin, au-dessus d'un citoyen romain,  
Il veut de ses amours tâter en souverain.  
Encor si vous aviez abîqué la puissance,  
Ou plutôt d'un tyran odieux l'arrogance,  
Vous pourriez à vos vœux permettre quelque espoir.

ACTAVE

Si j'osois abdiquer le souverain pouvoir,  
Quel rang pourrois-je offrir désormais à Tullie?

TULLIE

Le rang d'un citoyen d'ère de la patrie;  
D'un Romain qui ne ait briguer d'autres honneurs  
Que ceux dont la vaine couronne les grands cœurs.

ACTAVE

Prévenu comme vous des chimères romaines,  
Si de l'autorité j'abandonnois les rôles  
Pour régler ma fortune au gré de mon amour,  
Antoine voudra-t-il abdiquer à son tour?

TULLIE.

Eh! que peut m'imorter que le cruel abdique,  
Dès que nous n'avons plus ni lois ni république?  
Impériaux amant, pu me parlez en roi,  
Saviez-vous que Bi-tus est moins Romain que moi?  
Régnez si vous l'gez; mais croyez que Tullie  
Saura bien se soustraire à votre tyrannie  
Si du sort des tyrans vous bravez les hasards.

Et vosyeux sont encore enflammés de courroux.

OCTAVE

Seules vôtres daignoient lire au fond de mon ame,  
 Ils seroient peu troublés du courroux qui l'enflamme,  
 Et vous jugeriez mieux des sentiments d'un cœur  
 Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur  
 Quelque haine que fasse élater votre père,  
 Pour oser le haïr sa fille n'est trop chère,  
 Je n'oublierai jamais qu'en vous donnant le jour  
 C'est à lui que je dois l'objet de mon amour  
 Ah! loin de l'outrager c'est Cicéron lui-même  
 Qui venge ses chagrins sur un cœur qui vous aime  
 Plus il est malheureux, plus je m'attache à lui,  
 Sur-tout depuis qu'il n'a qu'à moi seul pour appui  
 C'est pour lui conserver les biens et la vie  
 Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie  
 Lorsque César enfin s'offre pour votre époux,  
 Cicéron est encor plus injuste que vous.

TULLIE

Je vous croyois toujours l'époux de Scribonie  
 Mais avec vos pareils malheur à qui s'allie!  
 A vous voir d'un hymen nous imposer la loi,  
 On croiroit que César peut disposer de moi,  
 Et qu'au mépris des lois au défaut du divorce,  
 Il peut quand il voudra m'obtenir par la force,

ACTE I, SCENE V

221

Et qu'enfin, au-dessus l'un citoyen romain,  
Il veut de ses amours taïter en souverain.  
Encor si vous aviez abdiqué la puissance,  
Ou plutôt d'un tyran abdiqué l'arrogance,  
Vous pourriez à vos vœux permettre quelque espoir.

CTAVE

Si j'osois abdiquer le souverain pouvoir,  
Quel rang pourrois-je offrir désormais à Tullie?

TULLIE

Le rang d'un citoyen ère de la patrie,  
D'un Romain qui ne ait briguer d'autres honneurs  
Que ceux dont la ven couronne les grands cœurs

CTAVE

Prévenu comme vous des chimères romaines,  
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes  
Pour régler ma fortune au gré de mon amour,  
Antoine voudra-t-il abdiquer à son tour?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique,  
Des que nous n'avons plus ni lois ni république?  
Impérieux amant, jui me parlez en roi,  
Savez-vous que Britus est moins Romain que moi?  
Régnez si vous l'èez; mais croyez que Tullie  
Saura ben se soustraire à votre tyrannie  
Si du sort des tyrans vous bravez les hasards,



Il naîtra des Brutus autant de des Césars;

De la part de Tullie un douloureux silence

Eût été plus suant que tant de violence

Je ne m'attendois pas qu'un serpelet m'empri-

De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix.

De l'ingrat Cicéron j'ai souffert les caprices

Sans me plaindre de lui ni des injustices

Votre pere au sénat m'a cent fois outragé;

Dans ses emportements il n'a rien ménagé,

Avec mes ennemis son cœur d'intelligence

N'a jamais respiré que haine & que vengeance,

Tandis qu'avec ardeur je combattois les siens,

Cicéron à me perdre encourageoit les miens,

J'é viens d'en essayer la plus sanglante injure,

Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure

Et l'on m'outrage, moi' je suis un inhumain

Dont sans crime à son gré l'on peut percer le sein

Pourquoi? parcequ'on veut arracher aux supplics

Du meurtre de César l'auteur & les complices,

Et que le furieux qui lui perça le flanc

Sabreuve dans le mien du restade son sang

César, qui jusqu'au ciel vit s'élever sa gloire,

Immortel ornement du temple & de la mémoire;

César, indignement traîné dans le sénat;

N'est point encor vengé d'un air si peu attentat,

Et si je veux vous plaindre il faut que je l'oublie,  
Que je laisse un champ libre au père de Tullie,  
Qui veut que de César les lâches meurtriers  
Rentrent dans le sénat couronnés de lauriers;  
Et que, sacrifiant à Brutus son idole,  
L'aile de son poignard orner le capitol!

TULLIUS

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres soumis,  
Cicéron a vos coups dû livrer ses amis;  
Que, de vos cruautés spectateur immobile,  
Son cœur désespéré vous laisseroit tranquille?

OCTAVE

D'autres soins le devroient occuper aujourd'hui  
Antoine, avec fureur souleve contre lui,  
Me demande à grands cris le sang de votre père  
Notre hymen peut sauver une tête si chère,  
Quoique d'un triumphe tout soit à redouter,  
A peine sur ce point on daigne m'écouter.  
Le péril cependant redouble, et le temps presse.  
Au sort de Cicéron Rome qui s'intéresse,  
Sans doute avec plaisir verroit notre union  
Le terme spécieux de la proscription  
Devenez de la paix le lien et le gage,  
C'est l'unique moyen de dissiper l'orage  
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel instant,  
C'est le frivole honneur d'un refus éclatant.

Mais ne presumez pas que je me détermine  
 A me priver du rang que le ciel me destine,  
 Si je m'en dépouillois, ce seroit me livrer  
 Au premier assassin qui voudroit s'illustrer.

TULLIE

Après ce fier aveu, je crois, pour vous confondre  
 N'avoir à votre amour que deux mots à répondre  
 Je ne vous aime point, j'aimerois mieux la mort,  
 Que de me voir un jour unie à votre sort.  
 Cependant si Cesar veut déposer l'empire,  
 À son fatal hymen je suis prête à souscrire,  
 Dût mon cœur indigne n'y consentir jamais,  
 Je me sacrifierai pour le bien de la paix  
 Mais si vous usurpez l'autorité suprême,  
 Vous portez de mon sang tendre le diadème  
 Que ne peut ma mort seule en relever le prix,  
 Et sauver de vos coups tant d'illustres proscrits

OCTAVE

Ah! c'en est trop, songez, orgueilleuse Tullie,  
 Que c'est vous qui livrez votre pere à Fulvie.

SCENE VI.

TULLIE

Barbare, que mon cœur ne peut trop dédaigner,  
 Nous saurons mieux mourir que tu ne sais régner.  
 Dieux cruels, épuisez sur moi votre colere,  
 Ou de son désespoir daignez sauver mon pere !  
 O Romains ! que l'honneur de meriter ce nom  
 Coûte cher, si l'on veut imiter Cicéron !  
 Tout est perdu pour moi

SCENE VII.

CLODOMIR, TULLIE

CLODOMIR

Je vous cherchois, madame  
 Quel trouble à mon aspect s'empare de votre ame !  
 Quoi ! vous levez au ciel vos yeux baignés de pleurs !  
 N'ai-je donc pas assez éprouvé de malheurs ?  
 Les premiers n'ont que trop exercé ma constance.  
 Ah, Tullie ! autrefois ma plus chere espérance,  
 Pardonnez a mon cœur quelques transports jaloux,  
 L'heureux César va-t-il devenu votre époux ?

TULLIE

Eh! plutôt au ciel n'avoir d'autre malheur à craindre!

Vous et moi nous serions peut-être moins à plaindre

Offrez à ma douleur des plus dignes objets.

Accablé de ses maux, consumé de regrets,

Mon pere avant sa mort veut que notre hyménée

Éclaire de ses feux cette horrible journée.

Eh! que lui servira d'unir des malheureux

Menaces comme lui du sort le plus affreux?

Quel temps a-t-on choisi pour me faire connoître

Un époux qui n'aura qu'un seul moment à l'être?

Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main,

Ce n'est pas moi qui dois borner votre destin.

Lorsque j'ai désiré que vous fusiez Pompée,

Hélas! qu'en ce souhait mon ame s'est trompée!

À peine mon amour voit combler ce desir

Que je perds à la fois Sextus et Clodomir

Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un mystère?

SEXTUS

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre pere,

Je craignois de jeter dans un cœur généreux

Trop d'effroi, s'il avoit à trembler pour nous deux

D'ailleurs convenoit il au fils du grand Pompée

De se montrer ici sans éclat, sans armée,

Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,

Qu'en protecteur de Rome, et vainqueur des Césars?

Eh ! que ne veut-on pas quand l'amour est extrême ?  
 Clodomir desiroit d'être aimé pour lui-même  
 Sextus sans votre amour pouvoit-il être heureux ?  
 Mais en d'autres climats venez comblez mes vœux.  
 Vous pleurez depuis quand votre cœur intrépide  
 N'oppose-t-il au sort qu'un désespon timide ?  
 Je viens de rassembler quelques soldats épars,  
 Dispersés sous leurs chefs autour de ces remparts ;  
 Vous les trouverez tous ardents à vous défendre.  
 Et si de la valeur le succès doit dépendre,  
 J'espère que la mienne y pourra concourir,  
 Ne dût-il m'en rester que l'honneur de mourir  
 Dès que pour vous dans Rome il n'est plus d'espérance,  
 Allons de la Sicile implorer l'assistance  
 Ma flotte nous attend, je regne sur les eaux  
 Engageons votre père à fuir sur mes vaisseaux,  
 Il est honteux pour lui de se laisser proscrire  
 Vous avez sur son cœur un souverain empire,  
 Venez, faisons-lui voir qu'un glorieux retour  
 Peut le mettre en état de proscrire à son tour.  
 S'il veut m'accompagner, je réponds de sa vie,  
 Et l'amour couronné répondra de Tullie

## ACTE TROISIEME

## SCENE PREMIERE

CICERON, TULLIE, SEXTUS

CICERON

[ÉCRITIZA des vertus du plus grand des Romains,  
digne de mémoiro et des honneurs divins,  
loré dans la paix, redoute dans la guerre,  
a vit parer son char du globe de la terre,  
ls de Pompee enfin, à cet auguste nom  
us daignez allier celui de Cicéron.

ne vous ceindra point le front d'un diadème,

Je n'ai plus de trésor que cet autre moi-même

O mon fils! puisse-t-il faire votre bonheur,

Et vous être aussi cher qu'il le fut à mon cœur!

Et vous unique bien que le destin me laisse,

Délices de ma vie, espoir de ma vieillesse,

Qui n'avez plus pour dot que mon ame et mes pleurs,

Pardiez vous n'hériter jamais de mes malheurs!

Je veux avant ma mort que ma main vous unisse,  
 J'ai promis à Sextus ce tendre sacrifice.  
 Mais, après cet hymen qui va combler nos vœux,  
 Fuyez, éloignez-vous d'un pere malheureux,  
 Je ne veux plus vous voir dans une triste ville  
 Où les morts même ont peine à trouver un asile  
 Approchez, mes enfans, venez, embrassez-moi,  
 Jurez-vous dans mon sein une constante foi,  
 De nos derniers adieux scellons une alliance  
 Que nous desirions tous avec impatience  
 Que vois-je? on se refuse à mes embrassemens!

TULLIE

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels moments?  
 Quoi! lorsqu'avec honte votre amour nous assemble,  
 Ne nous unissez-vous que pour mourir ensemble?  
 Et comment sans frémir pouvez-vous ordonner  
 A Sextus comme à moi de vous abandonner?  
 Quel nouveau désespoir contre nous vous anime?  
 De nos soins mutuels vous seriez-vous un crime?  
 C'est vous-même, seigneur, qui dans ce triste jour  
 Me faites malgré moi douter de votre amour  
 Quoi! ce pere, l'objet de toute ma tendresse,  
 Qui me cherchoit encoi, quoiqu'il me vît sans cesse,  
 Ce pere qui sembloit ne vivre que pour moi,  
 Ne pourra désormais me voir qu'avec effroi!  
 Quel transport imprévu de votre ame s'empare?



Apprenez vous d'Octave à devenir barbare ?  
 La flotte de Sextus nous attend tous au port  
 Faites-vous sur vous-même un généreux effort,  
 C'est votre fille en pleurs, cette même Tullie  
 Du pere le plus tendre autrefois si chérie,  
 Qui, la mort dans le sein, vous demande à genoux  
 De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous  
 Ma vie est dans vos mains, et ne tient qu'à la vôtre,  
 Daignez en ce moment nous suivre l'un et l'autre.  
 Ce lieu n'est point encore entouré de soldats  
 Qui puissent observer ou retenir vos pas,  
 Nous pouvons en secret gagner les bords du Tibre  
 Mon pere, survez-nous, puisque vous êtes libre,  
 Et que vous n'êtes pas au nombre des proscrits

CICERON

Ah ! c'est moins par respect pour moi que par mépris  
 Ne pouvant m'effrayer Antoine m'humilie  
 C'est pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie  
 Si sa main m'eût proscrit, l'univers auroit su  
 Que parmi ces héros du moins j'aurois vécu  
 Pour braver mes tyrans je veux m'enquérir dans Rome  
 En implorant ses dieux c'est moi seul qu'elle nomme,  
 Je ne priverai point de mes derniers soupirs  
 Ce lieu qui fut l'objet de mes premiers desirs.  
 J'ai tant vécu pour moi, si peu pour ma patrie,  
 Que je veux dans son sein du moins finir ma vie

Si je fuyois, César, qu'il me redoute encor,  
A ses projets bientôt donneroit plus d'essor

SEXTUS

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine,  
César aime Tullie, et craint peu votre haine.  
Dans ses murs malheureux Rome va succomber,  
Croyez-vous qu'avec elle il soit beau de tomber,  
Lorsqu'en lui conservant un ami si fidele  
Nous pouvons espérer de renaître avec elle?  
N'avons-nous pas ailleurs des secours assurés,  
La Sicile, Brutus, Rhodes, les conjurés?

CICÉRON

Qui? moi, mon fils, que j'aie, errant dans la Sicile,  
Allumer le flambeau d'une guerre civile?

SEXTUS

Eh! comment pouvez-vous désormais l'éviter?  
Ce n'est pas vous d'ailleurs qui l'allez susciter  
Il n'est point aujourd'hui de climat sur la terre  
Qui puisse être à l'abri des fureurs de la guerre,  
Traversez l'univers de l'un à l'autre bout,  
Vous trouverez là guerre et des Romans par-tout,  
Enfants infortunés d'une ville déserte,  
Qui ne peut plus sentir vos soins, ni votre perte  
Pourquoi vous obstiner à mourir dans ses murs?  
Donnons-lui des secours plus brillants et plus sûrs  
Croyez-vous qu'il sera pour vous plus honorable

D'être aux yeux de César traîné comme un coupable,  
 Pour servir de risée au soldat furieux,

Qui fera peu de cas d'un nom si glorieux?

Rome n'est plus qu'un spectre, une ombre en Italie,

Dont le corps tout entier est passé dans l'Asie

C'est là que notre honneur nous appelle aujourd'hui

Rendons-nous à sa voix, et marchons avec lui

Ce n'est pas le climat qui lui donna la vie

C'est le cœur du Romain qui forme sa patrie.

Qui doit s'intéresser à Rome plus que moi?

(il montre la statue de Pompée renversée)

Voyez ces monuments de douleur et d'effroi

Ces marbres mutilés, dont le morne silence

N'en demande pas moins de sang pour leur vengeance,

Il ne leur reste plus que le nom précieux

D'un héros que l'on vit marcher égal aux dieux

Votre sort est écrit sous ce nom redoutable

A tout mortel fameux exemple formidable,

Et pour le prévenir vous n'avez qu'à vouloir

La honte suit toujours un lâche désespoir,

Il vaut mieux se flatter d'un espoir téméraire,

Que de céder au sort dès qu'il nous est contraire

Il faut du moins mourir les armes à la main,

Le seul genre de mort digne d'un vrai Romain

Mais mourir pour mourir n'est qu'une folle ivresse,

Triste enfant de l'orgueil, nourri par la paresse

Ranimez-vous, mon pere, et soyez plus jaloux  
De la haute vertu que j'admirois en vous

CICÉRON

S'il est vrai que Sextus la respecte et l'admire,  
Qu'il regle'donc ses soins sur ceux qu'elle m'inspire

SEXTUS

C'est-à-dire, seigneur, que pour vous imiter  
Il faut mourir ensemble, et ne nous point quitter

CICÉRON

Ah, Sextus! qu'on! c'est vous qui voulez que je fuie!  
Non, ne vous flatter pas que je passe en Asie;  
Ni que, des conjurés empruntant le secours,  
De mes jours malheureux j'aie fletri le cours  
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie,  
Cependant je suis prêt, pour contenter Tullie,  
A sortir avec vous de ce triste palais  
La nuit, a Tusculum nous nous joindrons après,  
Au bois le plus prochain ma fille va m'attendre  
Dans deux heures, Sextus, ayez soin de vous rendre  
Avec quelques soldats au pont Supplicien  
Le temps ne permet pas un plus long entretien;  
Adieu mais avant tout je veux revoir Mécène

## SCÈNE II

TULLIE, SEXTUS

TULLIE

Ah, Sextus ! notre fuite est encore incertaine,  
 Mécène à Cicéron fera changer d'avis  
 Et les plus généreux ne seront pas sùrs  
 On vient éloignez vous, c'est César qui s'avance

SEXTUS

Il seroit dangereux d'éviter sa présence  
 Le tyran nous a vus, je me rendrois suspect  
 Si je disparoissois à son premier aspect  
 Il croit que sur ses bords la Seine m'a vu naître,  
 Et d'ailleurs je crains peu César, quel qu'il puisse être.

## SCÈNE III

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE

OCTAVE

Je cherchois Cicéron, je veux encor le voir,  
 Quoique sa dureté me laisse peu d'espoir  
 Mais que fait près de vous ce Gaulois, dont l'audace  
 Semble vouloir ici me disputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie ariez-vous prétendu  
Pour croire qu'à tout autre il seroit défendu ?

OCTAVE

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,  
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître,  
Et sur-tout un Gaulois qu'il retourne en son camp,  
C'est parmi ses soldats qu'il trouvera son rang.

SEXTUS

Depuis quand sommes-nous sous ton obéissance,  
Pour oser me parler avec tant d'arrogance ?  
Le sort de mes pareils ne dépend point de toi ;  
Je ne relève ici que des dieux et de moi  
Aux lois du grand César nous rendîmes hommage,  
Mais ce ne fut jamais à titre d'esclavage  
Comme de la valeur il connoissoit le prix,  
Il estimoit en nous ce qui manque à son fils.  
Sans le fer des Gaulois le César qui me brave  
Eût vu borner sa gloire au simple nom d'Octave

OCTAVE

Qu'entends-je ? hola, hcteurs !

TULLIE

César, modere-toi,  
Apprends que ce guerrier est ici sûr ma foi,  
Sur celle des Romains, dont tu n'es pas le maître,  
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être

Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu?  
 Penses-tu n'outrager que des cœurs sans vertu?  
 S'il te faut des garants, je réponds de la sienne,  
 Commence à nous donner des preuves de la tienne;  
 Si de l'humanité tu ne connois la voix,  
 Des peuples allies respecte au moins les droits,  
 Sous humain, généreux, et cesse de proscrire,  
 Si tu veux sur les cœurs t'établir un empire  
 L'art de se faire aimer, et celui de régner,  
 Sont deux arts que ton père auroit dû t'enseigner  
 Mais en vain tu prétends livrer à ta vengeance  
 Un guerrier qui n'est point soumis à ta puissance  
 Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.

## OCTAVE.

Ingrate qui des miens voulez trancher le cours,  
 Et de mes ennemis me rendre la victime,  
 Vous justifiez trop le courroux qui m'anime.  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que cet audacieux,  
 Qui vent ne relever que de vous et des dieux,  
 Dans ses divers complots plus ardent que vous-même,  
 Brave des triumvirs l'autorité suprême  
 Je sais qu'il a sauvé Messala Métellus,  
 Lucilius, Pison, les fils de Lentulus,  
 Mais, malgré son orgueil, je lui ferai connoître  
 Que je puis à mes lois l'immoler comme un traître

SEXTUS

En sauvant tes proscrits j'ai fait ce que j'ai dû  
Ton pere en pareil cas eût loué ma vertu,  
Toi-même, applaudissant à mes soins magnanimes,  
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,  
Et rougi, quand tu crois être au-dessus de moi,  
Qu'un Gaulois à tes yeux soit plus Romain que toi  
Viole nos traités, punis-moi d'aimer Rome,  
Et d'oser de nous deux être le plus grand homme.

OCTAVE

Téméraire étranger, tu m'apprends mon devoir,  
Et ta mort.

TULLIE

Si ma voix est sur toi sans pouvoir,  
De ce rival des dieux interroge l'image,  
(*elle lui montre la statue de César*)

Que sa clémence au moins devienne ton partage  
Du grand nom de César si tu veux hériter,  
Dans ses soins vertueux commence à l'imiter  
Épargne ce guerrier, je demande sa vie  
Ose me refuser

OCTAVE

Imprudente Tullie,  
Qui voulez de régner me donner des leçons,  
Que ne me donnez-vous de plus nobles soupçons?



De la vertu du moins empruntez le langage,  
 J'aurois trop à rougir d'en dire davantage,  
 Mais je ne crois pouvoir mieux vous humilier  
 Qu'en vous abandonnant le soin de ce guerrier,  
 Que je crois en effet plus digne de clemence  
 Qu'il ne se croit encor digne de ma vengeance.  
 Adieu.

(aux lecteurs)

Vous, suivez moi

## SCENE I

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE

Sextus, qu'avez-vous fait ?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puisqu'il est sans effet  
 Tout César n'est ici qu'un objet de colere  
 Héritier de l'ingrat qui détruisit mon père,  
 Octave n'est pour moi qu'un rival odieux  
 Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux  
 Tenté plus d'une fois d'en punir l'insolence  
 Qu'il rende de ses jours grâce à votre présence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en est pas un pour vous,

Un amant méprisé ne fait point de jaloux.

Mais un grand cœur doit-il céder sans espérance

Aux dangereux appas d'une aveugle vengeance?

Ah! quand même à César on donneroit la mort,

Son trépas seul peut-il relever votre sort?

Tout vous promet ailleurs de hautes destinées,

Qui sans gloire en ces lieux se verroient terminées

Fuyons, mon cher Sextus, fuir n'est un déshonneur

Que pour ceux dont on peut soupçonner la valeur,

Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles

Tandis qu'en ce palais on nous laisse tranquilles,

Allons, sans plus tarder, rejoindre Cicéron

La vertu de Mécène, exempte de soupçon,

Ne nous en doit pas moins alarmer sur son zèle.

Je vois, sur son départ, que mon père chancelle

Courons le raffermir Octave est violent,

Pour nous perdre tous trois il ne faut qu'un moment

SEXTUS.

Ah! ne redoutez rien, je connois la prudence

De ce nouveau tyran peu sûr de sa puissance

Comme il me croit Gaulois, et qu'il a besoin d'eux,

Il craint trop d'irriter ces peuples dangereux

## SCÈNE V

PHILIPPE, SEXTUS, TULLIE.

TULLIE

Jugez de ses frayeurs à l'objet qui s'avance,  
 C'est l'affranchi chargé du soin de sa vengeance,  
 Qui vient vous immoler, ou s'assurer de vous.  
 Ah! Sextus! laissez moi m'offrir seule à ses coups.

SEXTUS

Vous exposer pour moi, c'est m'outrager, Tullie  
 M'enviez vous l'honneur de défendre ma vie?  
 (à Philippe)

Approche, digne chef des infâmes humains  
 Que César entretient pour ses lâches desseins

PHILIPPE, à part

Quel trouble dans mon cœur élève sa présence!  
 O mes yeux! contemplez voilà sa ressemblance,  
 Le port majestueux de cet homme divin,  
 Qui, tout percé de coups, vint mourir sur mon sein  
 Hélas! si c'étoit lui. Mais puis-je méconnoître  
 Et les traits et la voix de mon auguste maître?  
 Quelle horreur en ces lieux règne de toutes parts!  
 Dieux! quel spectacle affreux vient frapper mes regards!



Viens, cruel, dans le nuen ennoblir ton épée,  
Plonge-la dans le sein du malheureux Pompée

PHILIPPE.

Ah, Sextus!

SEXTUS.

Sérou-tu capable d'un remords?

PHILIPPE.

Écoutez moi, mon maître, ou me donnez la mort.

Daignez vous rappeler l'histoire de ma vie,

Daucun crime jamais elle ne fut fletrie

SEXTUS

Leve-toi

PHILIPPE.

Non, seigneur, souffrez qu'à vos genoux,  
Avant que de mourir, je m'explique avec vous

SEXTUS.

Leve-toi

PHILIPPE.

Se peut il que mon illustre Éleve  
Contre un infortuné s'indigne et se soulève?

A t'il pu soupçonner un cœur tel que le mien  
De vouloir enfoncer un poignard dans le sien?

( il montre la statue de Pompée )

Hélas! depuis la mort de ce maître adorable,  
Je n'ai fait que gémir de son sort déplorable  
Octave, prévenu que j'avais méfite

Qu'un maître pût compter sur sa fidélité,  
 Me prévint, et bientôt m'accorda son estime  
 On sait que ce tyran s'est fait une maxime  
 D'attacher à son sort les hommes généreux  
 Qui par quelques vertus se sont rendus fameux.  
 C'est ainsi que j'ai su gagner sa confiance  
 Mais, dans l'art de tromper imitant sa science,  
 Philippe n'a jamais trempé dans ses forfaits,  
 Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits  
 Mais c'est par d'autres soins qu'un esclave fidèle  
 Doit vous justifier son amour et son zèle.  
 Octave ne croit plus que vous soyez Gaulois.  
 Votre noble fierté, les accents de la voix,  
 Vos soins pour les proscrits échappés vers Ostie,  
 Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,  
 Alarment à tel point ce cœur né soupçonneux,  
 Qu'il voudroit vous pouvoir sacrifier tous deux,  
 Et, sans bien pénétrer quelle est votre origine,  
 Il veut que cette nuit ma main vous assassine,  
 Sans croire cependant que vous soyez Sextus  
 Mais il vous croit du moins un ami de Brutus  
 Il vient de me quitter pour passer chez Fulvie,  
 Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie  
 Les moments vous sont chers, et c'est fait de vos jours  
 Si de ceux du tyran je n'abrege le cours  
 Pour sauver l'un de vous il faut immoler l'autre.

Choisissez du trépas de César ou du vôtre.  
Rien n'est sacré pour moi dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'assassinat, Philippe, est indigne de nous.  
Avant qu'il éclatât, tu pouvois l'entreprendre,  
Mais, instruit du projet, je dois te le défendre.  
Je m'en ferois un crime après l'avoir appris,  
Et l'on t'eût pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE

On ne peut trop louer un soin si magnanime.  
Mais je vois d'un autre oeil l'autel et la victime.  
Le destin n'a point mis des sentiments égaux  
Dans l'ame de l'esclave et celle du héros.  
Mon devoir le plus saint, c'est de sauver mon maître  
Qui, d'Octave ou de vous, aujourd'hui le doit être?  
César ne fut jamais ni mon dieu ni mon roi.  
Et le plus fier tyran n'est qu'un homme pour moi.  
Si, pour vous soutenir, une égale fortune  
Rendoit entre vous deux la puissance commune,  
Et que de l'immoler vous eussiez le dessein,  
Sextus pourroit ailleurs chercher un assassin.  
Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous destine,  
Ce n'est que le pupin alors qu'on l'assassine.  
Se laisser prévenir est moins une vertu,  
Que Timbécillité d'un courage abattu.  
Il ne vous resté plus qu'une fuite douteuse.

Pour le fils de Pompée elle seroit honteuse.

Bientôt de toutes parts vous serez observé,

Prévenez donc le coup qui vous est réservé.

TULLIE

Rejetez les conseils que Philippe vous donne,

Mais fuyons, puisqu'ainsi votre honneur nous l'ordonne

Allons trouver mon pere, et remettons aux dieux

Le soin de nous sauver de ces funestes lieux.

PHILIPPE

Moi, je vais retrouver César daignez attendre

Que je sois en état du moins de vous défendre

Vous verrez, si mon bras ne peut vous secourir,

Que Philippe avec vous est digne de mourir.

FIN DU TROISIEME ACTE.



## ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

CICÉRON

O <sup>RA</sup>GUEILLEUX monuments d'une grandeur <sup>passée</sup>,  
 Qui par celle des dieux n'étoit point effacée,  
 Et vous, marbres sacrés de nos premiers aïeux,  
 Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux,  
 En vain de vos travaux célébrant la mémoire,  
 Rome a cru de vos noms eterniser la gloire,  
 Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,  
 Et de nouveaux objets de larmes et de cris  
 Déjà les rejets de vos tiges famenses,  
 D'Antoine et de Cesar victimes malheureuses,  
 N'offrent plus à nos yeux qu'un mélange confus  
 De morts et de mourants dans la sang etendus  
 (*il jette les yeux sur le tableau des proscriptions,*  
*et il y voit son nom*)  
 Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue

Vient ranimer mon cœur et briller à ma vue ?  
Mon nom ne sera plus étouffé dans l'oubli,  
Et dans ses dignités le voilà rétabli  
Enfin je suis proscrit que mon ame est ravie !  
Je renâis au moment qu'on m'arrache la vie.  
Héros infortunés, souffrez que ce tableau  
Me serve, ainsi qu'à vous, de trône et de tombeau  
Je mourrai dans ton sein, ô ma chere patrie !  
Eh ! que ne peut mon sang épuiser la furie  
Des cruels triumvirs qui s'abreuvent du tien !  
Qu'avec plaisir pour toi j'aurois donné le mien !  
Au milieu des tourments je serois mort tranquille,  
Je vivois pour toi seule, et je meurs inutile  
Quelqu'un vient.

## SCENE II.

MECENE, CICÉRON

CICÉRON

C'en est fait, voici l'heureux instant  
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend  
Mais je l'espère en vain, c'est le sage Mécene,  
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramene,  
Et qui me croit peut-être accablé de douleur  
A l'aspect du seul bien qui peut toucher mon cœur

CICÉRON

Malgré les soins divers dont vous étiez la proie,  
 Je lis dans vos regards une secrète joie  
 Qui dispense ma crainte et flatte mon espoir  
 César l'augmente encor, dès qu'il veut vous revoir  
 Ah, Cicéron ! souffrez que je vous concilie  
 Pour triompher d'Antoine, et pour braver Fulvi  
 Accordez votre fille aux soins officieux  
 D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux dieux,  
 Repondez à l'orgueil de ces vertus austères  
 Qu'en des temps moins cruels se prescrivoient nos pères.  
 Ce n'est qu'en se pliant à la nécessité  
 Que l'on peut des tyrans tromper l'autorité  
 Un torrent n'a jamais causé plus de ravage  
 Que lorsqu'à son courant on ferme le passage,  
 Laissez-le s'écouler et nous donnez la paix  
 Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICÉRON

César vous auroit-il charge de la conclure,  
 Rebuté d'outrager les dieux et la nature?  
 Moins pressé de la soif de grossir ses tréfors,  
 Vous auroit-il promis de respecter les morts,  
 De ne point depouiller leurs enfants et leurs femmes  
 Des biens que ce cruel prodigue à des infames  
 Ignorez vous encor que les édits nouveaux  
 Ordonnent de fouiller jusque dans les tombeaux,

Que son avidité, par des lois inhumaines,  
 Impose des tributs jusqu'aux dums romains?  
 Vous fut-il espérer que de notre union  
 L'instant sera la fin de la proscription?

MÉTUS

C'est pour vous que d'hier César la suspendra.

CICÉRON

He bien! sur ce tableau dignez jeter l'oeil.

*(il lui montre le tableau de la proscription.)*

Pour me mieux distinguer, c'est mon humble nota  
 Qui seul en fait le prix.

MÉTUS

Dieux! quelle trahison!

César aurait dû le cet arrêt singulier!

Mais non; je reconnais la main du téméraire

Qui seul aura tracé cet horrible décret.

Eh! quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait?

César jusqu'à ce point eût-il flétri sa gloire?

Si je l'en soupçonnais, ou si j'osois le croire,

Loin de tenter encor de le justifier,

Je serois le premier à le sacrifier.

S'il est vrai que César ait voulu vous proscrire,

Sur ce même tableau je vais me faire inscrire.

Adieu si je ne puis vous sauver de ses coups,

Vous me verrez combattre et mourir avec vous.

## SCÈNE III

CICÉRON

Eh ! qu'importe à César que nous mourions ensemble,  
 Et qu'un même supplice aux enfers nous rassemble ?  
 Que je plains ton erreur, aveugle courtisan,  
 Si tu crois par ta mort attendre un tyran !

## SCÈNE IV

CICÉRON, OCTAVE

CICÉRON

Je le vois terminons ma course infortunée  
 Par l'emploi que tu avoit commis ma destinée  
 Parlons faisons les dieux que mes derniers accents  
 Ne se réduisent point à des vœux impuissants !

OCTAVE

Cicéron en ces lieux n'a-t'il point vu Mécène ?

CICÉRON

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine.  
 Mais sur un autre point, César, écoute-moi,  
 C'est l'unique faveur que j'exige de toi.  
 Je vois avec pitié que ta rigueur extrême

Attireia bientôt la foudre sur toi-même  
Si poui nous accabler de maux et de douleurs  
La terre a ses tyrans, le ciel a ses vengeurs.  
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie  
Ne te punisse un jour de tant de barbarie  
Quels monstres ont jamais immolé des enfants?  
Peut-on trop respecter ces êtres innocents?  
Hélas! de tes fureurs victimes lamentables,  
Leurs mères ne sont pas pour toi plus redoutables,  
Et cependant tu veux les priver de leurs biens  
César leur eût plutôt prodigué tous les siens  
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure,  
Son fils, pour se venger, détruiroit la nature  
Est-ce ainsi que tu veux succéder à César,  
Ce héros qui traînoit tous les cœurs à son char?  
Imite sa bonté, crois-moi, fais-nous connoître  
Que tu peux l'égalér, le surpasser peut-être.

## OCTAVE

Et pourquoi n'imputer qu'à moi seul ces décrets  
Dont Rome a ressenti de si cruels effets?  
Antoine est-il pour eux un dieu plus favorable?

## CICÉRON

Eh! qui pourroit fléchir ce tigre inexorable,  
Dans l'ivresse, l'orgueil, et le luxe allaté,  
Monstre, que le destin n'a que trop bien traité,  
Et qui, pour ton malheur, nourri dans le carnage,

N'a pour toute vertu qu'une valeur sauvage,  
 César, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux dieux,  
 Qui, d'Antoine ou de toi, leur ressemble le mieux?  
 Le ciel de ses bienfaits t'enrichit sans mesure,  
 Respecte les faveurs que te fit la nature.  
 Que n'as-tu pas reçu de sa prodigieuse main?  
 Tous les dons d'un génie au-dessus de l'humain  
 Lorsqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,  
 Te sied-il d'être Antoine; ou de n'être qu'un homme?  
 Sois César, sois un dieu, tu le peux, tu le dois  
 Trop heureux que le sort te laisse un si beau choix.

## OCTAVE.

Tu n'auras pas en vain recours à ma clemence,  
 Ni d'un sexe timide embrassé la défense  
 Je souscris à tes soins, je veux, en ta faveur,  
 Abolir ces décrets qui te font tant d'honneur  
 Au sort des malheureux une âme si sensible  
 Pour moi seul aujourd'hui sera t-elle inflexible?  
 Je viens sur ta fierte faire un dernier effort.  
 Qu'avec mon amitié la tienne soit d'accord.  
 Je ne refuse rien, lorsque ta voix m'implore;  
 Laisse-moi triompher du ciel qui te devore,  
 Réunissons deux cœurs divisés trop long-temps  
 Pour des cœurs vertueux, j'ose dire aussi grands.

## OCTAVIEN.

Octavé, tu me fis éduquer ton enfance.

J'attendois encoi plus de ton adolescence,  
Tu m'as trompé Les cœurs remplis d'ambition  
Sont sans foi, sans honneur, et sans affection  
Occupés seulement de l'objet qui les guide,  
Ils n'ont de l'amitié que le masque perfide;  
Prodigues de serments, avarés des effets,  
Le poison est caché même sous leurs bienfaits.  
La gloire d'un grand homme est pour eux un supplice,  
Et pour lui, tôt ou tard, devient un précipice  
Je n'espere plus rien, et je crains encoi moins  
Garde pour tes amis tes bontés et tes soins,  
Pour en être il faudroit aimer la tyrannie.

## OCTAVE

Déchire le bandeau d'une aveugle manie,  
Erreur dont ton orgueil s'est laissé prévenir,  
Et rougis des discours que tu m'oses tenir  
Que peut me reprocher ton injuste colere?  
Qu'ai-je fait qu'avant moi n'eût fait ici mon pere?  
N'obéissoit-on pas lorsque César vivoit?

## CICERON.

Sois seulement son ombre, et je suis ton sujet  
Du bonheur des humains sage dépositaire,  
En faisant toujours bien, ne songe qu'à mieux faire.  
Sois clément, vertueux, et rétablis les lois,  
Je serai le premier à te donner ma voix,  
Mais, tant que je verrai des tigres en fuie



Déchirer les enfants de ma triste patrie,  
 Que serai de mes cris retentir l'univers,  
 Et je les porterai jusqu' dans les enfers.

OCTAVE.

Pour m'en livrer la guerre avec plus d'assurances,  
 Des hommes et des temps pese les circonstances  
 Mon père n'eut jamais que sa gloire à venger,  
 Ainsi César pouvoit pardonner sans danger,  
 Pour un autre César il n'en est point à proscrire.  
 Qui d'ailleurs eût ose lui disputer l'empire?  
 Je ne suis entouré que de vils sénateurs,  
 Opprobre des humains, lâches perturbateurs,  
 Que se fût immolé la justice ordinaire,  
 Dont Brutus a voulu lui-même se défaire,  
 Et que ce meurtrier n'a laissé dans ces lieux  
 Que pour m'assassiner, ou me rendre odieux  
 Car de mes ennemis l'indigne politique  
 Ne tend qu'à me charger de la haine publique  
 Mais en de vains discours c'est trop nous engager  
 Je ne suis pas venu pour me faire juger  
 Pour la dernière fois je demande Tullie

CICÉRON

Faut-il que jusque-là ta grandeur s'humilier  
 D'un amour simulé laissons là les attraits  
 Va, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois  
 Les doux liens du cœur étrangers dans ton amour

Ne triompheïont point de l'ardeur qui t'enflamme;  
 C'est la soif de régner, voila ce que tu veux  
 Mais, comme il faut voiler ce projet dangereux;  
 Tu veux en imposer par l'hymen de Tullie,  
 Faire croire aux Romains, puisqu'à toi je m'allie,  
 Que j'épouse à mon tour ta haine et ta fureur  
 En faveur d'un hymen qui me comble d'honneur,  
 Si je t'ouvre un chemin à la grandeur suprême,  
 Que je l'aplanis moins pour toi que pour moi-même;  
 Et qu'enfin c'est moi seul qui dicte tes arrêts  
 Prétexte précieux pour m'immoler après \*

OCTAVE

Si j'avois de te perdre une secrète envie,  
 Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?  
 Imprudent orateur, songe que ton orgueil  
 A de tes intérêts toujours été l'écueil.  
 S'il me faut pour régner l'appui d'une famille,  
 Qu'ai-je besoin, dis-moi, de toi ni de ta fille?  
 Ingrat, si tu jouis de la clarté du jour,  
 Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour  
 Vois ton nom

CICERON

Je l'ai vu, César, je t'en rends grâce

\* Prétexte spécieux de m'immoler après

Ce vers est celui du manuscrit de la comédie française.

Mais il ne s'agit pas du sort qui me menace,  
 Il s'agit des Romains. Pour la dernière fois  
 D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE

Je n'écoute plus rien d'un ami si perfide.  
 Ce n'est pas l'intérêt de Rome qui te guide,  
 Ce fameux Clodomir ce rival odieux,  
 Qu'avec tant de secret tu cachois en ces lieux,  
 Injurieux objet d'une lâche tendresse,  
 Est le seul ou ton cœur aujourd'hui s'intéresse  
 C'est l'amant de Tullie, ose me le nier

CICÉRON

Je ne chercherai pas à m'en justifier  
 Pourquoi de ce rival te ferois-je un mystère?  
 A-t-il trempé ses mains dans le sang de ton père?  
 On, si c'est un forfait que d'aimer les Romains,  
 Implacable tyran détruis tous les humains,  
 C'est dans la cruauté que brille ton courage

OCTAVE

Ah! c'est pousser trop loin le mépris et l'outrage  
 Adieu je t'abandonne à mon inimitié.

CICÉRON

Va, fuis, je l'aime mieux encor que ta pitié  
 Celle de tes pareils à la fois déshonoré  
 Et celui qu'elle épargne et celui qui l'implore

ACTE IV, SCÈNE V.

SCÈNE V.

CICÉRON

Mais que sont devenus mes enfants malheureux,  
Depuis l'instant fatal qui m'a séparé d'eux ?  
Ma fille dans sa fuite a-t-elle été surprise,  
Ou Sextus aurait-il manqué son entreprise ?  
Hélas ! de Tusculum s'ils ont pris le chemin,  
Dans mes tristes foyers ils m'attendent en vain,  
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore  
Eh ! puis-je désirer de les revoir encore ?  
J'obtiens le seul honneur que j'avois souhaité ;  
Et du moins je pourrai mourir en liberté .

SCÈNE VI.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE

CICÉRON

Mais je vois mes enfants ! Chers témoins de ma joie,  
C'est pour la partager que le ciel vous envoie  
Le destin va bientôt terminer mes malheurs,  
Et mon sort est trop beau pour mériter des pleurs  
Viens, ma fille, jouis des honneurs de ton père

Vous, lis sur ce tableau la fin de sa misère  
 Sextus, vous m'avez vu le front humilié  
 Que, parmi ces grands noms, le mien fût oublié.  
 Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare,  
 Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare

TULLIE

Seigneur, est-ce donc là ce destin glorieux,  
 Qui doit être pour nous si grand, si précieux?  
 Mourir dans les tourments, victime de Pulvé,  
 C'est mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie  
 Eh! comment, sans rougir d'un si cruel transport,  
 Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort?  
 Changerez-vous toujours d'avis et de conduite?  
 Un grand cœur doit avoir plus d'ordre et plus de suite  
 A peine vous formez un généreux dessein,  
 Qu'à l'instant même il est banni de votre sein  
 Ad'amour paternel un faux honneur succède,  
 Et, plus le mal est grand, plus on fuit le remède  
 César ne vous a point encore abandonné  
 Si nous mourons, c'est vous qui l'aurez ordonné  
 Vous le savez, la mort n'a rien qui m'épouvante,  
 Des contre-malheureux c'est la plus douce attente  
 Ce qui me fait gémir, c'est de voir votre cœur  
 S'honorer d'un trépas qui n'est qu'un déshonneur  
 Mais de ce même fer dont l'amour de Tulle  
 S'est armé pour défendre une si belle vie,

ACTE IV, SCÈNE VI 259

Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,  
Je saurai, malgré vous, m'immoler à vos yeux.

CICÉRON.

Ah, ma fille! étouffez ce transport téméraire.

SEXTUS.

Mon père, il vous apprend ce que vous devez faire  
Se peut-il qu'un grand cœur se montre si jaloux  
Des honneurs qu'un esclave obtiendrait comme vous?  
Quel misérable orgueil pour une ame romaine!

Ah! loin de nous vanter une vertu si vaine,  
Rougissez de vous voir proscrit sur ce tableau  
C'est dans le ciel qu'il faut inscrire un nom si beau  
Des plus nobles proscrits je viens d'armer l'élite,  
C'est à mourir entre eux que l'honneur nous invite.

Laissez-vous périr ces guerriers généreux  
Qui s'exposent pour vous au sort le plus affreux?

Un Romain, tant qu'il veut, peut rétablir sa gloire,  
C'est en cherchant la mort qu'il trouve la victoire.

Lorsqu'il faut terminer ses déplorables jours,  
Est-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir recours?

CICÉRON.

Ah! je n'aspire point aux honneurs de la guerre;

Le ciel ne m'a point fait pour désoler la terre,

Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers

Ainsi que ses vertus, chacun a ses lauriers

Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je meure,

Quelle main me viendra marquer ma dernière heure ?  
 Lorsqu'on ne peut plus vivre, il faut savoir mourir,  
 Et se tendre, quand rien ne peut nous secourir.  
 A quoi me servira votre valeur suprême,  
 Plus terrible cent fois pour moi que la mort même ?  
 Tullie est un héros au-dessus du trépas,  
 Qui viendra s'élançer & travers les soldats  
 Voulez vous qu'à mes yeux on égorgé ma fille,  
 Et l'héritier qui peut relever ma famille ?  
 Et comment osez vous hasarder vos amis,  
 Dès que le moindre espoir ne nous est plus permis ?  
 Dans l'ardeur de tenter une vaine défense,  
 Les ferrez vous périr pour toute récompense ?

## SEXTUS

Hé bien ! si rien ne peut nous sauver de la mort,  
 Nous mourrons tous du moins dignes d'un meilleur sort.

## CICÉRON

C'est parler en soldat, dont l'ardente manie  
 Méprise également et la mort et la vie  
 Je suis père, et je dois mieux penser qu'un amant  
 Qui ne consulte plus que son emportement.  
 On n'en veut qu'à moi seul en ce moment funeste,  
 Faut-il imprudemment sacrifier le reste ?  
 Mon sang apaisera la fureur des tyrans  
 Ah ! laissez-lui l'honneur de sauver mes enfants,  
 Calmez les fiers transports de ce cœur indomtable,

## ACTE IV, SCÈNE VI.

Ma mort est désormais un mal inévitable.

Ma fille, qui n'a plus d'autre soutien que vous,

Aura-t-elle à pleurer son pere et son époux ?

Adieu, mon cher Sextus, adieu, chère Tullie.

Pour m'aimer plus long-temps conservez votre vie.

On vient Ah ! c'en est fait dieux ! quel moment affreux !

Hélas ! pour ma défense ils se perdront tous deux.

## SCÈNE VII.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE

PHILIPPE, à *Sextus*

Vos amis assemblés sous diverses cohortes,

Pour vous accompagner, sont déjà loin des portes.

(à *Tullie*)

Madame, en ce moment, daignez suivre ses pas.

Du sort de Cicéron ne vous alarmez pas

Octave, qui ne veut que semer l'épouvante,

A cru, pour ébranler votre ame trop constante,

Devoir ranger son nom au nombre des proscrits,

Mais, malgré le courroux dont son cœur est épris,

Il ne peut consentir à livrer votre pere :

Ainsi ne craignez rien de sa feinte colere.

(à *Cicéron*.)

Loin de vouloir, seigneur, en terminer le cours,



430 ACTE IV, SCÈNE VI.

Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours  
 Marchons à Tusculum; tandis qu'avec Tullie  
 Sextus ira se repdre au rivage d'Ostie.

CICÉRON

Adieu, triste témoin de mes vœux superflus,  
 Palais infortuné, je ne vous verrai plus

## ACTE CINQUIEME.

## SCENE PREMIERE.

OCTAVE

Jr le connois enfin, ce rival trop heureux,  
Que pour nous son seul nom rendoit si dangereux,  
L'audacieux Sextus, que César, trop facile,  
Laisa vivre, ou plutôt régner dans la Sicile,  
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein  
De me plonger peut-être un poignard dans le sein  
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie  
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie.  
Que de soins différents m'agitent tour-à-tour!  
Un peuple mutiné, l'ambition, l'amour  
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois, Octave,  
Et dont, pour ton honneur, tu n'es que trop esclave!  
Regne; puisque tu veux soumettre l'univers,  
Mais en l'en accablant partage moins ses fers,  
Sextus, qui te bravoit, échappé à ta vengeance

Avec une valeur égale à sa naissance,  
 Que n'ai-je point encore à redouter de lui ?  
 Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui  
 Sans être secouru que de sa seule épée,  
 Sextus, par ses exploits, fait revivre Pompee  
 Nous le verrons un jour disputer avec nous  
 Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux.  
 Mais j'en saurai bientôt prévenir son attente\*,  
 Immolons à la fois Sextus et son amante.  
 Heureusement Tullie est encor dans nos mains,  
 Et de Rome son pere a repris les chemins  
 Bientôt Hérénnius, qui devoit l'y conduire,  
 De son sort, quel qu'il soit, aura soin de m'instruire.  
 Mais Mécène paroît.

## SCENE II

OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

Cher ami, que mon cœur  
 Ayrît besoin de toi pour calmer ma douleur !

*Mais ma fureur saura prévenir son attente.*

*Où du moins pour j'aurais ravir son amante.*

Les Vers se trouvent dans le manuscrit de la comédie

ACTE V, SCÈNE II

Philippe m'a trahi, cet esclave infidèle,  
Que je croyois si sûr et si rempli de zèle,  
Par ses fausses vertus abusant mes esprits,  
Étoit d'intelligence avec tous les proscrits;  
C'est lui qui les a tous sauvés de ma poursuite,  
Et qui seul de Sextus a préparé la fuite.

MÉCÈNE

Philippe n'a jamais mieux rempli son devoir  
Qu'en trompant votre haine et votre fol espoir  
Et d'ailleurs devoit-il vous livrer son élève?  
A ce nom si cheri déjà l'on se souleve  
Si par malheur Sextus fût esté dans vos mains  
Vous eussiez contre vous armé tous les Romains  
Mais n'êtes-vous point las de tant de barbaries  
Et d'exercer ici l'empire des Furies?

OCTAVE.

Qu'entends-je?

MÉCÈNE.

Les discours d'un ami vertueux  
Dont vous approuviez le zèle impétueux  
Si de quelque retour votre ame étoit capable,  
Mais aux cris comme aux pleurs elle est impérieux  
Vous ne serez que trop entouré de flatteurs,  
Et que trop inspiré par de vils délateurs,  
C'est l'amiquë entretien où vous trouviez des c  
Je ne puis plus vous voir sans répandre des lar

L'amî que j'avois êtu digne d'être adoré,  
 C'est le même par qui je suis déshonoré,  
 Tandis que c'est lui seul qui détruit, persecute,  
 Aux pleurs qu'il fait verser, c'est moi qui suis en butte.  
 Vos soldats, rebutés de servir d'assassins,  
 N'ont déjà reproché vos ordres inhumains  
 On diroit qu'en effet votre cœur sanguinaire  
 Fait du sang des humains sa substance ordinaire,  
 Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocents,  
 Car vous les croyez tous criminels ou méchants,  
 Et bientôt à vos yeux dans son sein déplorable  
 Rome n'ôffrira plus qu'un gouffre abominable  
 Que vous sècherez de combler de forçats  
 Mais comme je suis las d'en supporter le faix,  
 Adieu.

## OCTAVE

Quoi! c'est ainsi que Mécène me quitte!  
 D'où peut naitre, dis-moi, le transport qui t'agite?

Poursuivez, achèvez d'enfumer Rome en tendre;  
 Mais de votre amitié je ne veux plus dépendre.  
 Il faudroit à la fin partager vos forçats.

Et comme je suis las d'en supporter le faix  
 Adieu.

Ces vers se trouvent dans le manuscrit de la comédie  
 française

ACTE V, SCENE II

Ah! loin de redoubler mon trouble et ma terreur,  
De l'état où je suis adoucis la rigueur.  
Tu sais que dès hier j'ai cessé de proscrire,  
Antoine, qui joint avec moi de l'empire,  
Pour ne perdre d'honneur, par ses détours secrets  
Fait passer sous mon nom ses horribles décrets.

MICRI

Est-ce à vous de ramper sous les lois d'un infâme  
Asservi lâchement aux fureurs d'une femme?  
Triompher comme lui, libre de tout oser,  
Au plus cruel trépas il falloit s'exposer,  
Et laver dans son sang une pareille injure.  
Un affront vit toujours sur le front qui l'endure;  
Qui ne s'en venge pas est fait pour le souffrir  
On croiroit, à vous voir toui-à-tour vous fletrir  
Par l'odieux trafic des plus illustres têtes,  
Que vous vous partagiez le fruit de vos conquêtes;  
Il abandonne un oncle, et vous; un protecteur

\* Ah, César! qui se plaint d'un collègue perfide,  
Du sang du malheureux est-il donc moins avide?  
Est-il quelque douleur qui vous puisse attendrir?  
On croiroit, à vous voir l'un l'autre vous fletrir,  
Par l'odieux trafic etc

Ces vers se trouvent dans le manuscrit de la comédie  
françoise

Dont vous avez long-temps recherché la faveur,  
 A qui seul vous devez votre grandeur suprême,  
 Et qu'il falloit sauver aux dépens de vous-même.

OCTAVE

Cesse de m'effrayer, et me nomme l'objet  
 Qui fait couler tes pleurs.

MÉCÈNE

Ingrat, qu'avez-vous fait  
 Hélas! hier encore il existoit un homme  
 Qui fit par ses vertus les délices de Rome,  
 Mémoire à jamais par ses talens divers,  
 Dont le génie heureux éclairoit l'univers,  
 Il n'est plus. Son salut vous eût couvert de gloire,  
 Et de vos cruautés effacé la mémoire.  
 Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom?  
 Ah! laissez-moi vous fuir, et pleurer Ciceron.

OCTAVE

Qui? moi, j'aurois livré ce mortel admirable  
 Et c'est de ce forfait toi qui me crois coupable!

MÉCÈNE

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré.  
 De sang et de fureur votre cœur enivré,  
 Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes,  
 Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE

Ah, Mécène! au moment da mams écoute-moi,

Je ne veux entre nous d'autre juge que toi  
 Moi-même, pour sauver le père de Tullie,  
 J'ai disposé sa fuite à l'insu de Fulvie,  
 Et chargé de ce soin Léna, Salvidius,  
 Soutenus par Philippe et par Hercénius,  
 C'est par eux qu'en secret je le faisais conduire,  
 Sans prévoir que peut-être on pouvoit les séduire;  
 Comment s'en désier, et sur-tout de Léna,  
 Tribun que j'ai reçu de la main d'Agrippa?  
 D'ailleurs à Cicéron Léna devoit la vie

M F C I N E.

C'est à son défenseur lui seul, qui l'a ravie.  
 L'intrépide orateur a vu sans s'ébranler  
 Lever sur lui le bras qui l'alloit immoler  
 « C'est toi, Léna, dit-il, que rien ne te retienne  
 « J'ai défendu ta vie, attache-moi la mienne  
 « Je ne me repens point d'avoir sauvé tes jours,  
 « Puisque des miens c'est toi qui dois trancher le cours »  
 A ces mots Cicéron lui présente la tête  
 En s'écriant, « Léna, frappé, la voila prête, »  
 Léna, tandis que l'air retentissoit de cris,  
 L'abat, court chez Fulvie en demander le prix  
 Un objet si touchant, loin d'attendrir son ame,  
 N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme;  
 Les yeux étincelants de rage et de fureur,  
 Elle embrasse Léna sans honte et sans pudeur,



Saisit avec transport cette tête divine,  
 Qui semble avec les dieux disputer d'origine,  
 En arrachée, Épargnez à ma vive douleur  
 La suite d'un récit qui vous seroit horreur,  
 Nous ne l'entendrons plus du feu de son génie  
 Répandre dans nos cœurs le charme et l'harmonie  
 Fulvie a déclaré de ses indignes mains  
 Cet objet précieux, l'oracle des humains,  
 Mais on ne m'a point dit, après ce coup funeste,  
 Ce que sa barbarie a pu faire du reste.

OCTAVE.

Hé bien! sur Cicéron suis-je justifié?

MÉDUSE.

Si ce n'est pas César qui l'a sacrifié,  
 Que de ta mort du moins la plus haute vengeance  
 De César soupçonné fasse voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je n'en vengerais? quoi! tu peux en douter?

Ta douleur sur ce point n'a rien à redouter

Mais désormais ne peut être assouvie

Qu'en noyant dans son sang l'exécration de

Ce n'est pas Lucius qui m'en fera raison,

C'est Antonius qui doit payer pour Cicéron

Si tu m'aimes encore, va me chercher sa fille

Je veux de ce grand homme adopter la famille.

De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,  
Rends-moi de Cicéron le reste importuné.  
Pardonne à mon dépit une fatale feinte  
Qui porte à ma tendresse une si rude atteinte;  
En croyant l'effrayer, hélas! je l'ai perdu  
Par pitié, rends sa fille à mon cœur perdu:  
Je ne me connois plus, que mon sort l'attendrisse.

MICERAS.

C'est vouloir de vos maux accroître le supplice.  
Eh! comment osez-vous souhaiter de la voir?  
Pourriez-vous soutenir ses pleurs, son désespoir?  
Peignez-vous les tourments où Tullie est en proie

OCTAVI

Ah! n'importe, Mécène, il faut que je la voie

MICERAS.

Il est vrai que Tullie est entrée en ces lieux;  
Et j'ai cru qu'il falloit la soustraire à vos yeux.  
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,  
(De son juste courroux que ne doit-on pas ici andre)  
J'ai pris soin seulement qu'en ces moments affreux  
On ne l'instruisît point de son sort rigoureux.  
N'allez point irriter une ame impétueuse  
Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuse.  
Quels efforts aujourd'hui n'a point tentés son bras  
Pour Sextus entraîné par ses propres soldats?

La dignité des mâles, la vertu la plus pure,  
 Ne sont plus les sens dons que lui fit la nature.  
 Tullia en a reçu la valeur de Sextus,  
 Les charmes de son sexe, et le cœur d'un Brutus,  
 Et vous la renverrez, si vous daignez m'en croire  
 Tant d'amour convient il avec autant de gloire?  
 Qu'espérez vous d'un cœur épris d'un autre amant?  
 Faites-en à Sextus un généreux présent.

OCTAVE

Mes fureurs n'ont que trop justifié sa haine,  
 C'en est fait, j'y consens, renvoyons-la, Mécène,  
 Puisqu'il faut s'occuper de soins plus glorieux.

## SCENE III

TULLIE, OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE

Je la vois. Juste ciel! Cachez-vous à ses yeux.

TULLIE

Pourquoi me fuyez vous, César? je suis vaincue.  
 Les soldats de Sextus l'ont soustrait à ma vue  
 Vous avez triomphé de moi comme de lui  
 Hélas! dans mes malheurs où trouver un appui?  
 Ne redoutez plus rien de la hère Tullie,

Il n'est point de fierté que le sort n'humilie :

Loin de vous refuser a mes tristes regards ,

Faites revivre en vous la bonté des Césars .

Si j'ai porté trop loin les mépris et l'audace ,

*( elle lui montre la statue de César )*

Au nom de ce héros, daignez me faire grace ,

Ah, seigneur ! par pitié, rendez-moi Cicéron ,

Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon .

En des temps plus heureux votre haine endurcie

Eût été desarmée au seul nom de Tullie

OCTAVE

Ce nom n'est point encore effacé de mon cœur ,

Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur ,

Et des feux que Tullie allume dans une ame

Elle ne sait que trop éterniser la flamme ,

Et, malgré le mépris dont vous payez mes vœux ,

J'oublie en vous voyant que je suis malheureux ,

Et j'ose me flatter que, moins préoccupée ,

Vous eussiez respecté César devant Pompée

Le ciel né le fit point pour être mon égal ,

Il n'est pas même fait pour être mon rival .

TULLIE

Ah, César ! est-il temps de m'en chercher des crimes

Daignez vous occuper de soins plus légitimes .

Vous avez trop connu le cœur de Cicéron

Pour en avoir conçu le plus léger soupçon  
 Si de quelque refus vous avez à vous plaindre,  
 Son austère vertu ne laisse rien à craindre  
 A-t-il des conjurés emprunté le secours,  
 Ou versé dans les cœurs le poison des discours?  
 Il a toujours gardé le plus profond silence  
 Sa fuite ne peut être un motif de vengeance,  
 Puisqu'en qu'il-même avez ordonné son départ,  
 Philippe étoit d'ailleurs chargé de votre part  
 Avec Hérénnius, du soin de le défendre

OCTAVE.

Mais si vous n'aviez point dessein de me surprendre,  
 Auriez vous de Sextus accompagné les pas,  
 Et pour le soutenir corrompu mes soldats?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inspire?  
 Ce n'est pas en fuyant qu'on dispute un empire  
 La t-on vu contre vous soulever les esprits,  
 Ou d'un nom redouté ranimer les débris?  
 Il en eût recouvré la puissance usurpée,  
 S'il se fût un moment fait voir comme Pompée  
 Ah! du sort de Sextus ne soyez point jaloux,  
 Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous  
 Son maître infortuné, qui n'a plus d'autre asile,  
 Va sans doute avec lui regagner la Sicile

Faites-vous un ami de ce jeune héros;  
 Il est digne de vous par ses nobles travaux.  
 César, vous ignorez qu'une main meurtrière  
 Vous auroit sans Sextus privé de la lumière,  
 Tandis que votre haine éclate contre lui,  
 C'est sa seule vertu qui vous sauve aujourd'hui:  
 Pour l'en récompenser permettez que mon pere  
 Aille près de Sextus terminer sa misere,  
 Prenez en leur faveur des sentiments plus doux.

OCTAVI.

Mais, madame, Sextus est-il donc votre époux?  
 Sitôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,  
 Aux vœux de mon rival je consens de vous rendre

TULLI

Ah, César! vos détours sont trop injurieux,  
 Plus sincère que vous, je m'expliquerai mieux  
 De Sextus, il est vrai, je dois être l'épouse,  
 Loin de vouloir troubler votre flamme jalouse,  
 J'avoûrai sans rougir que nous avons tous deux,  
 Malgré tant de malheurs, brûlé des mêmes feux,  
 Mais, quel que soit l'amour qu'il inspire à Tullie,  
 Si vous m'aimez encor, je vous le sacrifie,  
 Vous pouvez d'un seul mot rendre mon sort heureux,  
 Parlez, me voilà prête à contenter vos vœux.  
 Un si grand sacrifice est le prix de mon pere,

Rendez à ma douleur une tête si chère,  
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu

OCTAVE.

Hérennius ici n'a point ençor paru.  
Mécène, en attendant, prenez soin de Tullie,  
J'avais sur Cicéron interrogé Fulvie

TULLIE

Non, César, demostrez... Mais quel objet nouveau  
Vient frapper mes regards sous ce triste tableau!

Hélas! je reconnois la céleste tribune  
Que mon père occupoit avant son infortune  
C'est de là que, rempli d'un feu toujours divin,  
Il sembloit prononcer les arrêts du destin.

Plus j'ose l'observer, plus ma frayeur augmente  
Mécène, la tribune elle est toute sanglante!  
Ce voile encor fumant cache quelque forfait  
N'importe, je veux voir

(*elle monte à la tribune, et lève le voile*).

Dieux! quel affreux objet!

La tête de mon père... Ah! monstre impitoyable;  
A quels yeux offres-tu ce spectacle effroyable?

OCTAVE.

L'horreur qui me saut à ce terrible aspect  
Pourroit justifier l'homme le plus suspect  
On n'en peut accuser que la main de Fulvie

TULLIE

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie?

Ne lui conteste point un coup digne de toi.

O Sextus! tout est mort et pour vous et pour moi!

Traître! pour assouvir la fureur qui t'anime,

( elle se tue )

Tourne les yeux. voilà ta dernière victime!

FIN DU TRIUMVIRAT





DISCOURS  
ACADÉMIQUES.



## REMERCIEMENT\*

MUSE, voici le jour si long-temps attendu,  
Jour dont aucun espoir ne m'annonçoit l'aurore,  
Jour heureux, qui pour nous ne luroit pas encore,  
Si de nos seuls succès sa course eût dépendu.  
Muse, vous le voyez, une troupe immortelle  
Daigne vous partager ses honneurs, ses emplois:  
Parlez, et, s'il se peut, justifiez son choix;  
Mais ne prononcez rien qui ne soit digne d'elle.  
Apollon, c'est ici que tu dois m'avouer,  
Puisque ma voix t'appelle au temple de mémoire  
Je ne demande rien qui ne soit à ta gloire,  
Ce sont tes favoris que je voudrois louer  
Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume:  
Ferois-je pour chanter des efforts superflus?  
Dieu des vers, au rayon dont brillent tes élus,  
Souffre pour un moment que mon feu se rallume.  
Je les vois tout couverts de ces rayons divins,  
Dans leurs mains chaque jour tu déposes ta lyre

\* M de Crébillon ayant été élu par MM de l'academie françoise a la place de M de la Faye, y prit séance le jeudi 27 septembre 1731, et prononça le present remerciement .

Mais Muse, un jour de gloire est un jour de délire,  
 Sors mon audace, et prends la lyre dans leurs mains.

Téméraire, arrêtez, et respectez Minerve,  
 Elle a comme Apollon ses autels en ces lieux,  
 La raison y préside, et son front sérieux  
 Se ridoit aux traits d'une indiscrete Verbe  
 Je la vois qui déjà blâme nos vains efforts.  
 Puisque du moindre excès sa dignité s'offense,  
 Muse, ne célébrons que ma reconnoissance  
 La raison elle-même adouira nos transports.

Mais quel éclat nouveau tout-à-coup m'environne?  
 Sommes-nous sur l'Olympe ou dans le champ de Mars?  
 Quel charme vient d'unir sous mêmes étendards  
 Les enfants des neuf Sœurs aux enfants de Bellone?  
 Pourpre, mitres et croix, Mars, Neptune, et Thémis,  
 Tout se confond ici, s'allie, et s'humanise  
 Sans orgueil avec moi le héros fraternise,  
 Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'amis.

Ame de Richelieu, contemple ton ouvrage,  
 Qui doit ainsi que toi percer la nuit des temps,  
 Ces illustres mortels, sans cesse renaisants,  
 Comme pour t'assurer un éternel hommage  
 Dans l'art de gouverner moins ministre que roi,

L'univers en tremblant adora ton génie,  
Tout plia devant toi dans le cours de ta vie.  
Tu soumets l'avenir, et regnes après toi.

Cependant il n'est plus ce mortel si célèbre  
Qui fit trembler Thétis et le fier dieu de l'Ebre  
Quelle éclipse pour vous ! et quel astre nouveau  
Pouvoit ici du jour ramener le flambeau ?  
Mais en sujets la France, aussi riche que Rome,  
En même temps regrette et produit un grand homme.  
Armand vous laissoit-il l'espoir d'un successeur ?  
Il apparut, cueillit ce sublime héritage,  
Et sur Armand Séguier eut même un avantage,  
Du plus grand des mortels il fut le précurseur

Louis, ô nom chéri ! souverain adorable,  
Des caprices du sort exemple mémorable,  
A tes mânes sacrés nous n'offrons plus de fleurs  
Que nos regrets profonds n'arrosent de nos pleurs.  
Vous, qui l'avez suivi de victoire en victoire,  
A la fois compagnons et témoins de sa gloire,  
Qui de tout votre sang sûtes la consacrer,  
Guerriers, qui mieux que vous pourroit la célébrer ?  
Quel roi mérita mieux une auguste louange ?  
De dons et de vertus quel précieux mélange !  
C'étoit après les dieux l'ame de l'univers ;

Roi grand par ses exploits, plus grand par ses revers  
 La mort termine en vain son illustre carrière,  
 Ce demi-dieu mortel ressemble à la lumière,  
 Qui prend de nouveaux feux dans l'ombre de la nuit,  
 Et semble encor à accroître au moment qu'elle suit.

France, console-toi, Louis vient de renaitre  
 Des hommes tels que lui peuvent-ils cesser d'être ?  
 Digne trône d'un roi fameux par ses travaux,  
 On diroit que le ciel te doive des héros,  
 Que le sang des Bourbons, tige heureuse et féconde,  
 Doive dans chaque enfant donner un maître au monde  
 François, loin de gémir sous d'odieuses lois,  
 Vous retrouvez toujours vos pères dans vos rois.  
 Votre bonheur constant ne dépend point des Parques,  
 A peine vous perdez le plus grand des monarques,  
 Qu'un autre jeune encor fait briller des vertus  
 Que Rome à quarant'ans admiroit dans Titus  
 Juste, clément, pieux, son austère jeunesse  
 Semble déjà dicter les lois de sa vieillesse.

Un ministre attentif, prudent, religieux,  
 Fuyant de vains lauriers l'éclat ambitieux,  
 Qui sait, du bien public sage dépositaire,  
 User en citoyen du pouvoir arbitraire  
 Aigle de Jupiter, mais ami de la paix,

Il gouverne la foudre, et ne tonne jamais.

Louis, c'est mériter l'empire de la terre  
Que savoir dignement confier son tonnerre.

Tu crains après ces noms de reparoître au jour,

La Fayé et que crains-tu? c'est ici ton séjour,

Viens t'y montrer paré de ces graces naïves

Qu'Apollon dans tes vers semble tenir captives.

De ton génie heureux prête-moi la douceur,

Viens toi-même établir ton foible successeur

De combien d'agréments ta raison fut ornée!

Sur quels objets encor parut-elle bornée?

Le goût du vrai, du beau, censeur ingénieux,

Qui sans humilier montrôit à faire mieux,

Le sel athénien, l'urbanité romaine;

Tour-à-tour Lélus, Malherbe, ou La Fontaine:

Aimable paresseux plongé dans le loisir;

Quel n'eût-il pas été? mais sa muse voyage,

Parmi tant de talents qui n'avoit qu'à choisir,

Aimoit trop de l'esprit le doux libertinage

Quelle perte pour vous! quelle honte pour moi!

Apollon, je me tais, j'espérois mieux de toi.

Il faut plus de grandeur quand l'audace est extrême.

Sur ta foi j'ai suivi mon orgueilleux projet,

Tu ne te plaindras pas du moins de mon sujet;

Et tu me le fais croire au-dessus de toi-même



## ELOGE

DE M<sup>r</sup> LE MARÉCHAL DE VILLARS,

PRONONCÉ DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE

LE 9 DÉCEMBRE 1736

IL n'est plus ce guerrier dont nos derniers malheurs  
 Ont immortalisé la prudence et les armes.  
 Peuples, dont sa valeur dissipa les alarmes,  
 Élevez lui du moins un tombeau dans vos cœurs.  
 Toi, dont le nom préside au temple de mémoire,  
 Nom par tant de vertus à jamais consacré,  
 Nom fameux, et toujours foiblement célébré,  
 Malgré ce que nos chants ont redit de ta gloire  
 Louis, descends des cieux, parois sur ces autels  
 Que la terre a dressés au plus grand des mortels,  
 Ce fut toi viens placer dans ce temple où tu regnes  
 Un guerrier, qui souvent eut part à tes exploits,  
 Qui par tant de travaux justifia ton choix,  
 Et qui sut d'un seul coup relever nos enseignes  
 Dans ces temps où ton peuple osa trembler pour toi,  
 Ces jours marqués de sang, où le sort infidèle  
 Éprouvoit ton grand cœur pour en faire un modèle,  
 Ce guerrier seul fléchit les destins de son roi,

Les forçâ de rentrer dans cette obéissance  
Qui les tint si long-temps soumis à ta puissance  
Il ne lui restoit plus, après tant de hauts faits,  
Après tant de remparts qu'il réduisit en poudre,  
Qu'à porter aux vaincus l'olivier de la paix,  
De cette même main dont il lançoit la foudre.  
Capitaine, ministre, et soldat tour-à-tour,  
Dévouant à son roi tous les temps de sa vie,  
L'état, le cabinet, les champs de Mars, la cour,  
Partagerent son cœur sans laisser son gémie  
Quels périls pour Louis n'a-t-il pas affrontés !  
Combien pour nous venger en a-t-il surmontés !  
Aucun n'a triomphé de sa valeur suprême  
Ces foudres que l'airain fait voler dans les airs,  
Ces foudres inconnus à Jupiter lui-même,  
N'étoient pour ce héros que de foibles éclairs  
On eût dit, à le voir poursuivre la victoire,  
Qu'ils brilloient seulement pour annoncer sa gloire  
• Louis, à ce portrait tu reconnois Villars,  
Cet élève, ou plutôt ce fier rival de Mais,  
Et peut-être le tien son ame généreuse  
( Quoiqu'il n'eût que toi seul pour but de ses travaux )  
De toutes les vertus étoit ambitieuse  
Et les tiennes sans doute ont formé ce héros  
Fridelingue, Denain, batailles mémorables,  
Quels succès glorieux m'offrez-vous à chanter !

Vos menues, lieux cruels, mais pour nous honorables,  
 Ou la mort sur ses jours osa presque attenter,  
 Les lauriers de Villars sur vos champs redoutables  
 N'ont-ils aucun éclat que nous puissions vanter?  
 Cependant quels exploits viendroient se présenter  
 Au seul souvenir de ces temps déplorables!  
 Déjà tous nos honneurs étoient évanouis,  
 L'état sur son déclin, défait sur défaito,  
 (C'étoit alors le temps des revers de Louis;)  
 Nos soldats accablés de honte et de disette,  
 De désespoir, peut-être, autant que de langueur,  
 Hommes quant aux besoins, François pour la valeur  
 Leur chef, d'un seul coup d'œil, reveille leur audace,  
 Tous s'offrent en héros au coup qui le menace,  
 Et Villars, qui bravoit la mort et le désun,  
 Appelle, tout sanglant, l'ennemi vers Denain.  
 C'est là que ce vengeur de la Seine et de l'Ebre  
 Fit voir qu'à Malplaquet il n'avoit survécu  
 Que pour rendre à Denain sa valeur plus célèbre,  
 Et qu'un foudre de moins, Eugene étoit vaincu.  
 Ainsi, de nos destins fixant la violence,  
 Villars humilia de superbes vainqueurs,  
 Fit revivre en un jour leurs anciennés terreurs  
 Venge son roi, soi-même, et rétablit la Franc  
 Tel, et plus grand encor, les Alpes l'ont revu,  
 Non pas jeune, et tenté d'une fortune illustre

(Au comble des honneurs il étoit parvenu),  
C'étoit Villars, bravant son dix-septieme lustre,  
Le premier des François, fortuné, glorieux,  
Qui pouvoit, de tous soins exempt par sa vieillesse,  
Borner tous ses devoirs aux conseils précieux  
D'un chef dont les travaux ont formé la sagesse  
Et quelle gloire encor pouvoit flatter Villars,  
Ou relever l'éclat d'une si belle vie?  
Mais Villars étoit ne pour servir sa patrie,  
Et pour trouver la mort dans les champs des Césars.  
Guerriers, qui pour Louis signalez votre zele,  
Villars n'aima jamais que l'état et son roi,  
Il s'en fit un honneur, un devoir, une loi  
Ne perdez point de vue un si parfait modèle  
Quel roi plus digne encor de régner sur vos cœurs  
Doit exciter en vous la généreuse envie  
D'armer pour le servir ces bras toujours vainqueurs,  
Dont l'effort fit trembler le Rhin et l'Italie?  
Du siècle de Louis heureux restaurateur,  
Louis, nouveau soleil, paroît sur l'hémisphere  
Avec tous les rayons de son prédécesseur,  
Et toutes les vertus de son auguste pere  
Equitable vengeur d'un téméraire affront  
Que n'a point dû souffrir l'honneur du diadème,

\* M le maréchal de Villars étoit chef du conseil de guerre

La justice du ciel semble ceindre elle-même  
Les lauriers destinés à couronner son front.

Il est d'autres bienfaits, et qu'un bon roi préfère

A toutes les faveurs qu'il tient des immortels ;

C'est un sujet doué des dons du miséfère,

Qui partage avec lui ses devoirs paternels,

Un ministre éclairé, qui, clément et sévère,

Soutienne également le trône et les autels ;

Qui soit tel que Fleury, dont les soins éternels,

Nous représentent moins un ministre qu'un père

Regne heureux et brillant, tu nous rends à la fois

Nos plus vaillants guerriers, nos plus sages ministres,

Tu nous rends avec eux le plus grand de nos rois

France, tu ne crains plus d'événements sinistres,

Du plus hardi soldat rivaux et compagnons,

Deux soldats, adoptés par le dieu de la Thrace,

Héritiers des vertus et du sang des Bourbons,

Signalent à l'envi leur zèle et leur audace.

Le vainqueur de Rocroi, fécond en successeurs,

Condé, qui, pour le nom, la gloire et les honneurs,

N'eut au dessus de lui que les dieux et son maître,

L'intrepide Condé vient encor de renaître

Vous qui, formé d'un sang et si noble et si beau,

Joignez à sa splendeur la valeur la plus fière,

Qui, d'un sentier pour vous étranger et nouveau

Trouvez du premier pas la route familière,

Clermont, tous vos aïeux, héros dès le berceau,  
N'ont pas plus dignement commencé leur carrière.  
Poursuivez, votre cœur est fait pour les hasards,  
Qu'avec vous et Conti, déjà plus redoutables,  
Nos guerriers, sur vos pas, soient toujours indomptables;  
Vous devez cette gloire aux mânes de Villars,  
Ce héros qui, pliant sous le faix des années,  
Eût cru voir au mépris les siennes condamnées,  
Et que de ses lauriers il eût fletri l'éclat,  
Si son dernier soupir n'eût été pour l'état.

## A M DE FONTENELLE

Toi qui fus animé d'un souffle d'Apollon,  
 Dépositaire heureux de son talent suprême,  
 Esprit divin qui n'eut d'autre pair que lui même,  
 Héros de Melpomene et du sacré valloir,  
 Parous; nous consacrons une fête à ta gloire,  
 A ce nom qui suffit pour nous illustrer tous.  
 Viens voir un héritier digne de ta mémoire  
 Une seconde fois renaître parmi nous.  
 Louis, ton regne fut le regne des merveilles;  
 L'univers est encor rempli de tes hauts faits,  
 Mais les lauriers cueillis par l'ainé des Cornéilles  
 Font voir que tu fus grand jusque dans tes sujets.  
 Si ton auguste fils n'a point vu de Permission  
 Enfanter sous ses lois ce mortel si fameux,

---

Cinqante ans après la réception de M. de Fontenelle  
 l'Académie française ayant jugé à propos de célébrer une  
 époque si rare et de donner des marques particulières de son  
 estime à cet illustre académicien le nomma directeur par  
 acclamation et M. de Crébillon lui adressa ces vers, le jour  
 de la séance publique du 25 août 1741

Il a dans ses neveux un sujet que la Grèce  
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-dieux.  
Jeune encor ses écrits exciterent l'envie;  
Mais il en triompha par leur sublimité  
A peine il vit briller l'aurore de sa vie  
Qu'il vous parut déjà dans sa maturité  
S'il cueillit en Nestor les fruits de sa jeunesse,  
Dix-sept lustres n'ont point ralenti ses talents,  
L'âge qui détruit tout rajeunit sa vieillesse,  
Son génie étoit fait pour braver tous les temps  
Albion \*, qui prétend nous servir de modèle,  
Croit que Locke et Newton n'eurent jamais d'égaux,  
Le Germain, que Leibnitz compte peu de rivaux,  
Et nous, que l'univers n'aura qu'un Fontenelle.  
Prodigue en sa faveur, le ciel n'a point borné  
Les présents qu'il lui fit au seul don du génie,  
Minerve l'instruisit, et son cœur fut orné  
De toutes les vertus par les soins d'Uranie  
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de son nom,  
Modeste, retenu, simple, même timide,  
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raison,  
Et n'ose prononcer un avis qui décide.  
Illustres compagnons de ce nouveau Nestor,  
Assemblés pour lui ceindre une double couronne,

\* L'Angleterre



Pour la rendre à ses yeux plus précieuse encor,  
 Parez-la, des lauriers que votre main moissonne  
 C'est ici le séjour de l'immortalité.

En vain mille ennemis attaquent votre gloire;  
 Ces auteurs ténébreux passeroient l'onde noire,  
 C'est vous qui tiendrez lieu de la postérité  
 Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence  
 Ont fermé votre temple aux hommes sans honneur  
 Les talents, le génie, et la noble candeur,  
 Ont toujours parmi vous trouvé leur récompense  
 Le soin de célébrer le plus grand des mortels,  
 N'est pas, quoique constant, le seul qui vous anime  
 Quelquefois des mortels d'un ordre moins sublime  
 Ont vu brûler pour eux l'encens sur vos autels  
 Daignez donc soutenir le zèle qui m'inspire,  
 Pour chanter Fontenelle il faut plus d'une voix  
 Ranimez les accents d'un vieux chantre aux abois,  
 Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre  
 Assidu parmi vous, dix lustres de travaux  
 Ont déjà signalé sa brillante carrière,  
 Mais ce ne fut pour vous qu'un instant de lumière  
 Condamnez Fontenelle à dix lustres nouveaux.  
 Pour pénétrer le ciel en ses routes profondes,  
 Destin, accorde-lui des jours sains et nombreux  
 Il en fallut beaucoup pour parcourir les mondes,  
 Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

## COMPLIMENT AU ROI

SUR LE RETABLISSEMENT DE SA SANTÉ

Le mardi 17 novembre 1744

SIRE,

Votre Majesté vient de voir, dans nos transports, et dans nos acclamations, une image naïve de l'état déplorable où la crainte de perdre un si digne souverain avoit réduit toute la France, et on ne lira point sans étonnement que le plus aimable et le meilleur de tous les rois nous ait coûté plus de larmes que les tyrans n'en ont jamais fait répandre. L'admiration des étrangers et l'amour de peuples furent toujours des objets de la plus noble ambition : César lui-même se fût estimé trop heureux de pouvoir inspirer ce sentiments dans le cours d'une longue vie et Votre Majesté, qui les inspira dès l'enfance, qui les a justifiés chaque jour, nous

en a fait une sorte de religion dans la cours  
de six mois Trop heureux les François si  
Votre Majesté, plus menagere d'une vie si  
précieuse, n'éprouvoit pas si souvent leur  
tendresse, et ne leur causoit pas des alarmes  
plus terribles pour eux que la haine d'un  
ennemi, qui, grace à votre valeur, ne leur  
donne plus d'autre soin que celui de vous  
élever des trophées! Puissè l'Académie fran-  
çoise, Sire, après avoir partagé si vivement  
la douleur et la joie de tant de fideles sujets,  
célébrer au gré de ses vœux les vertus d'un  
si grand maître!

## VERS

RÉCITÉS AU ROI A LA SUITE DU COMPLAINT

QUEL orage soudain s'élève et m'environne!  
L'épouvante et l'horreur regnent de toutes parts.  
Que de gémissements! l'air mugit, le ciel tonne  
Dieux! quels tristes objets s'offrent à mes regards!  
Oh suis-je? qu'on! je touche à l'inférieure rive!  
François infortunés, y portez vous vos pas?  
Qui vous amène en foule aux portes du trépas?

J'entends parmi vos pleurs une bouche plaintive  
Articuler des mots qui me glacent d'effroi

*O déplorable sang ! ô malheureuse reine .. !*

La reine ! Ah ! c'en est fait, notre mort est certaine

La France va donc perdre et son père et son roi !

François, le désespoir où votre âme se bûie

Doit aller aussi loin que la rigueur du sort.

Si Louis ne vit plus, il faut cesser de vivre :

Pouvons-nous souhaiter une plus digne mort ?

Roi, notre unique bien, quoi ! la Parque perfide

Voudroit porter sur vous une main parricide... !

Mais quel bruit éclatant vient agiter les airs ?

Quelle étrange lueur roule dans les ténèbres ?

A travers tant d'objets terribles et funèbres

Je vois quelque clarté pâlir dans les enfers.

Est-ce le dieu des morts qui tient sa cour funeste ?

Mais non, ce qui paroît n'a rien que de céleste

Mais quel est donc le dieu que je vois accourir ?

Il tend vers nous les bras, c'est pour nous secourir ;

Mille rayons brillants forment son diadème ;

Le dieu des morts n'a point ce port majestueux,

Cet air noble et touchant, ni ce front vertueux.

C'est, je n'en doute plus, Louis-le-Grand lui-même,

Qui vient sécher nos pleurs et calmer nos regrets

Hélas ! il veille encor sur ses anciens sujets

Ce roi, qui si long-temps a gouverné la terre,

Regne-t il en des lieux inconnus au tonnerre ?  
 On tiroit qu'aux enfers il va donner des loux  
 Voilà ses traits, ses yeux, je reconnais sa voix.

« Fermez, dit il, fermez la retraite des ombres,  
 « Mon fils n'entrera point dans les royaumes sombres.  
 « S'il mourait, que d'exploits seroient ensevelis !  
 « Et qui pourroit compter les exploits de mon fils ?  
 « Entre César, et moi le ciel marque sa place,  
 « Mais les dieux seront lents à terminer ses jours,  
 « Et si sa gloire a droit d'en prolonger le cours,  
 « Il n'est point de Nestor que son âge n'efface.  
 « François, vous reverrez ce roi si généreux !  
 « Puissent le voir aussi les fils de vos pères ! »

Il dit, et tout-à-coup les enfers disparaissent  
 La mort fuit, le jour vient, et les François renaissent.

Mais quel éclat nouveau vient embellir ces lieux ?  
 Passons-nous des enfers dans le séjour des dieux ?  
 Quels feux éincelants brillent sur l'hémisphère ?  
 Ah ! si c'étoit Louis mais en vain je l'espère,  
 Il est trop occupé de ses nobles travaux  
 Il braye également la mort et le repos.  
 Qu'est-ce donc que je vois ? c'est un autre lui même  
 La Gloire je le juge à sa beauté adrienne,  
 C'est elle en ce moment qui vient nous l'annoncer ;

La Gloire prend toujours soin de le devancer.  
 Hélas ! il est donc vrai, nous allons voir paraître  
 Ce héros, le plus grand que le ciel ait fût naître.  
 Venez, voyez, chantez l'aimable souverain.  
 Dont nous a fait présent la faveur du desin  
 O François, peuple heureux, et si digne de l'être,  
 Venez en rendre grâce à votre auguste maître,  
 C'est lui, c'est sa bonté qui vous rend tous heureux  
 Qu'il soit après le ciel l'objet de tous vos vœux ;  
 Qu'en vos temples pour lui sans cesse l'encens fume,  
 Que par le peuple épars le salpêtre s'allume,  
 Que le feu s'élançant par éclats dans les cieux,  
 De leur reconnaissance aille instruire les dieux !

## SECONDE PIECE DE VERS.

PRESENTÉE AU ROI, LE JEUDI 26 NOVEMBRE 1744

DIEU des rimeurs, crois-moi, point de querelle,  
 Ou soutiens mieux les airs, de protecteur  
 Qui mieux que moi, ton ancien serviteur,  
 Dut espérer une grace nouvelle.  
 Mais qu'as-tu fait de ce jour le plus beau,  
 Le plus brillant, le plus doux de ma vie ?  
 Je l'avoûrai, j'ai manqué de génie

Mais nous pouvons faire un effort nouveau.  
 Chanter son roi, c'est chanter sa maîtresse  
 Il faut toujours la louer bien ou mal,  
 C'est d'un seul trait signaler sa tendresse,  
 Et désoler celle de son rival  
 Nommer Louis est un préliminaire  
 Qui va d'abord gagner tous les Français,  
 Ce nom si cher vaut lui seul l'art de plaire  
 Ainsi chantons, je réponds du succès.  
 D'autres que nous dans la même carrière  
 Eussent été sifflés sans la matière,  
 Tous cependant ont trouvé des lecteurs  
 Tant le sujet intéressoit les cœurs!  
 Disons que Mars d'accord avec Minerve.  
 Le beau début! ô la sublime verve!  
 Laisse-moi dire, écoute jusqu'au bout,  
 Anfour nous aide, et Louis sur le bout.  
 À ses conseils la Justice préside,  
 Et la Sagesse y recueille les voix,  
 Mars exécute, et Minerve décide,  
 Mais c'est Louis qui leur dicte ses lois,  
 Qui tour-à-tour tient le glaive et l'égide,  
 Père, soldat, et monarque à la fois.  
 Disons qu'il fait honneur à notre espèce,  
 Grand sans orgueil, redoutable et charmant...

Est-ce là tout ? Pauvre dieu du Peimesse,  
Sans tes leçons j'en dirois bien autant.

Va, laisse-moi, je te tiens quitte

Dé l'avenir et du présent

Tu m'as donné pour tout mérite

Le cruel et morne talent

De hurler dans la tragédie.

Tu diras de plus que c'est toi

Qui m'as mis à l'Académie;

Moi, je t'ai fait parler au roi.



## RÉPONSE,

AUX DISCOURS PRONONCÉS PAR M. L'ABBÉ GIRARD  
ET M. L'ABBÉ DE BERNIS

Monsieur,

Vous avez recherché avec empressement l'Académie, c'étoit faire son éloge elle vous reçoit, c'est faire le vôtre. Heureux si, en nous associant des hommes célèbres qui nous sont indiqués par les suffrages du public, nous n'avions pas de si grandes pertes à déplorer ! Celle que nous venons de faire dans la personne de votre illustre prédécesseur nous coûtera des regrets éternels. En vain nous retrouverons en vous ses vertus et ses talents, les mêmes charmes ne font pas la même personne, et il est souvent plus aisé d'être dédommagé que consolé. d'ailleurs

l'estime, l'amitié et la reconnaissance perdroient trop de leurs plus belles fonctions si l'on pouvoit oublier les morts. Un souvenir durable est le plus digne monument que nous puissions ériger aux hommes vertueux. Eh ! que ne devons-nous point à la mémoire de M l'abbé de Rotheim ? Ce fut un des plus grands sujets que l'Académie ait jamais eus ; recommandable par sa naissance, par son attachement à ses devoirs, par ses liaisons, par ses mœurs, l'esprit orné, mais naturel, et qui ne connut jamais d'autre art que celui de dire son avis sans humilier celui des autres.

Critique sage, profond et poli, mais ferme lorsqu'il s'agissoit de sacrifier ces endroits defectueux que les auteurs, soit dégoût, soit paresse, ou vanité, si l'on veut, cherchent toujours à justifier. Ce seroit peu de dire qu'il aimait les lettres, il les protégea, et plusieurs d'entre ceux qui les cultivent ne le désavoueront point pour protecteur, ni même pour bienfaiteur. Magnifique, libéral, il ne lui manqua, pour être un second Mecene, que les trésors du favori d'Auguste, mais s'il

he les eût pas dans les mains, il les eût dans le cœur. L'air de dignité, qui donne du relief aux plus grandes vertus, ou qui sert du moins à les faire respecter, la décence, qui les décore, si elle ne les suppose, pas toujours, régnent dans les moindres actions de M. l'abbé de Rothelin, non comme des ornemens, qu'il pruntés pour parer les dehors, mais à titre de qualités personnelles, et nées avec lui. Enfin il fit honneur à sa naissance, à son état, et à l'Académie. Les louanges que je donne à votre prédécesseur, monsieur, sont d'autant moins suspectes, que je suis peut-être de tous les académiciens celui qui n'en le moins profité du bonheur de l'avoir pour confrère.

Puisque nos usages, monsieur, et la fatalité de mon ministère, me forcent, pour ainsi dire, de rendre aujourd'hui les derniers devoirs au mort que vous remplacerez, et que d'ailleurs il est naturel d'entre-

tenir de nos pertes ceux que nous avons choisis pour les réparer, je viens à M. l'abbé Gédoyne. Si le genre de vie qu'il avoit embrassé ne lui permit point de se devouer au service de l'état, ainsi que ses ancêtres, il n'en fut pas moins utile à sa patrie par le desir ardent qu'il avoit pour l'accroissement des lettres, auquel il contribua si long-temps par lui-même. Son assiduité parmi nous, son attachement pour la compagnie, non seulement nous le rendirent infiniment cher, mais lui avoient gagné toute notre confiance, et nous regretterons toujours cette aimable franchise avec laquelle il nous disoit si souvent et si bien nos vérités : talent desirable dans la société, mais quelquefois dangereux, à moins qu'il ne soit soutenu par les qualités qui brilloient dans M. l'abbé Gédoyne, beaucoup de probité, beaucoup d'esprit, beaucoup d'érudition, et un grand usage du monde. Je ne dirai rien de ses ouvrages : ce ne seroit qu'une répétition de ce que vous en avez dit, et il seroit difficile de rien ajouter au tour ingénieux que vous avez pris pour louer

voire prédécesseur. Votre génie a paru jusqu'ici tourner du côté de la poésie ; mais vous avez généreusement sacrifié votre goût particulier à celui que M. l'abbé Gédoyne avoit pour l'histoire, en nous donnant vous-même celle du progrès des lettres en France, et qui amenoit si naturellement l'éloge de notre fondateur, éloge tant de fois entrepris, et avec si peu de succès, que l'on pourroit nous regarder moins comme ses panégyristes que comme un monument tacite de sa gloire.

Mais c'est le sort de ces mortels fameux que la vertu élève au-dessus des autres hommes, de ne pouvoir être loués que par leur réputation. En vain les murs de ce palais retentissent du nom de Louis-le-Grand après beaucoup de louanges, et multipliées presque à l'infini, qui de nous pourra se flatter de lui en avoir donné qui fussent dignes de lui ? Et que n'aurons nous pas à craindre si nous osons célébrer les vertus de son successeur, de ce roi l'objet de notre admiration, mais trop souvent le douloureux objet de nos larmes, de ce père aimable, qui fait voir

chaque jour avec tant d'éclat, et à la gloire de la nation, que l'amour prodigieux des François pour leur souverain n'est pas un amour de caprices? Avec quelles couleurs enfin peindre un héros que l'on vient de voir, jeune encôre, et à peine échappé au danger qui menaçoit sa vie, que dis-je? presque mourant, se frayer tout-à-coup un chemin des bords de l'Achéron au faite de la gloire? Ce dernier trait paroîtra sans doute trop poétique dans un discours en prose; mais, monsieur, en vous adressant la parole, il étoit bien juste de vous parler un moment votre langue maternelle.

## COMPLIMENT AU ROI

SUR LE GLORIEUX SUCCÈS DE SA CAMPAGNE DE 1745

SIRE,

Votre Majeste, en se couvrant d'une gloire nouvelle, n'a fait que varier nos alarmes. Vous avez voulu nous payer en héros et en roi des sentiments d'amour que nous vous devions si naturellement comme à notre pere mais si nous vous avons vu partir avec confiance pour les succès, si la nouvelle d'une grande victoire n'a point étonné vos peuples, enfin si vous nous avez accoutumés sans peine à mépriser l'ennemi quand vous allez combattre, j'ose assurer Votre Majesté qu'elle n'accoutumera jamais les François à lui voir hasarder sa personne sacrée. Ce qu'on doit pardonner en faveur d'une réputation à faire paroître de trop quand la réputation est faite. Dès qu'il nous faudra craindre

pour vous-même et pâlir les premiers à vos moindres mouvements, nous ne vous verrons plus partir sans murmurer. C'est dans ces occasions, Sire, qu'il est permis à notre tendresse de parler avec liberté. Eh ! comment pourrions-nous sans frémir nous rappeler qu'un petit coin de la terre inconnu jusqu'ici ait vu dans un même jour ce que l'univers a de plus grand, ce que la France a de plus précieux, exposé à des perils qui semblent n'être faits que pour le soldat ! Cependant, Sire, quelles que soient nos craintes, vous n'entendrez point nos voix timides troubler le cours de vos conquêtes, ni vous demander la paix. Non, Sire, ne la donnez jamais à l'Europe cette paix tant désirée, que vos ennemis ne soient hors d'état de la troubler. Qu'ils tombent, ces audacieux, et que leur désolation apprenne à la terre effrayée combien les forces d'un roi de France sont redoutables, sur-tout quand la sagesse et la valeur du monarque sont encore au-dessus de sa puissance ! Mais, Sire, ne pouvons-nous pas nous flatter que Votre Ma-



geste, qui vient d'être le témoin de l'intrepidité de ses troupes, comme elle en a été l'ame, dignera du moins leur confier le soin de sa vengeance, et qu'elle se contentera d'éclairer ces hommes généreux et fideles dont elle a tant de fois éprouvé le zele et le courage? Victorieux, adoré, et digne de l'être, il ne manque à *Votre Majesté* qu'un peu d'amour pour elle même, pour une vie glorieuse à laquelle la vie de tant de milliers d'hommes est si tendrement attachée

# TABLE DES PIÈCES

## CONTENUES

### DANS LE TROISIÈME VOLUME

|                                                                                            |      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|------|-----|
| PYRRHUS, tragédie                                                                          | pag. | 1   |
| Épître à M. Pâris.                                                                         |      | 3   |
| CATILINA, tragédie.                                                                        |      | 93  |
| Épître à madame la marquise de Pompadour.                                                  |      | 5   |
| LE TRIUMVIRAT, OU LA MORT DE CICÉRON, tragédie                                             |      | 187 |
| Épître à madame Bignon                                                                     |      | 189 |
| Préface                                                                                    |      | 191 |
| DISCOURS ACADEMIQUES                                                                       |      | 279 |
| Remerciement de M. de Crebillon à l'Académie françoise                                     |      | 281 |
| Éloge de M. le maréchal de Villars                                                         |      | 286 |
| Vers à M. de Fontenelle, sur sa nomination à la place de directeur de l'Académie françoise |      | 292 |
| Compliment au roi sur le rétablissement de sa santé                                        |      | 295 |
| Vers récités au roi, à la suite du compliment                                              |      | 296 |

|                                                                             |         |
|-----------------------------------------------------------------------------|---------|
| Seconde piece de vers , présentée au roi le<br>jeudi 26 novembre 1744       | pag 299 |
| Reponso aux discours prononcés par M<br>l'abbé Girard et M l'abbé de Bernis | 302     |
| Compliment au roi sur le glorieux succès<br>de sa campagne de 1745          | 308     |

